

Le Secret de la Forêt



PRIX :
1fr 50



Editions du
"Petit Échu
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"

LE PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro (0 fr. 30)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 8 francs ; un an : 15 francs ; Etranger : 28 francs.

La Mode Française

Paraît chaque semaine. Prix : 0 fr. 50 ; franco : 0 fr. 60.

Abonnement : un an, 24 francs ; Etranger, 35 francs.

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1⁰¹ et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14^e).

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*.
Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume..* — 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Cha-
peron*. (Adaptés de l'anglais.)
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGE : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
Marie Anne de BOVET : 24. *Veuillage blanc*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Sec et de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer*.
Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Lien* — 48. *Le Chevalier
clairvoyant*. — 60. *L'Algue d'or*. — 79. *La Belle Histoire de
Maguelonne*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrière par la vie !* — 100. *Dernier
Atout*. — 121. *Femme de lettres*.
Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.
Claire GENIAUX : 12. *Un mariage "in extremis"*.
Pierre GOURDON : 89. *Attendez Nicole !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Troncs s'écroulent*
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Marc HELYS : 22. *Attendez pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KERANY : 10. *La Dame aux genêts.* — 16. *Le Sentier du bonheur.* — 43. *La Roche-aux-Algues.* — 131. *Pignon sur rue.*
Renée LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Eveline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOI : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère.* — 135. *Chimère et Vérité.*
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret.*
B. NEULLIÉS : 7. *Tante Gertrude.* — 128. *La Vole de l'amour.*
Claude NISSON : 13. *Intruse.* — 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Baronne ORCZY : 84. *Un Serment.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épouse.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIERY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou vivant.*
Jean THIERY : 46. *Victimes.* — 59. *Le Roman d'un vieux garçon.* — 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.*
Marie THIERY : 23. *Bonsoir, madame la Lune.* — 38. *Au delà des monts.* — 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.*
Andrée VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours.* — 39. *L'Idole.* — 44. *La Tartane amarrée.* — 72. *L'Etoile du lac.* — 94. *La Fleur d'amour.* — 118. *Le Hibou des ruines.*
Commandant de WALLY : 101. *Le Double Jeu.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

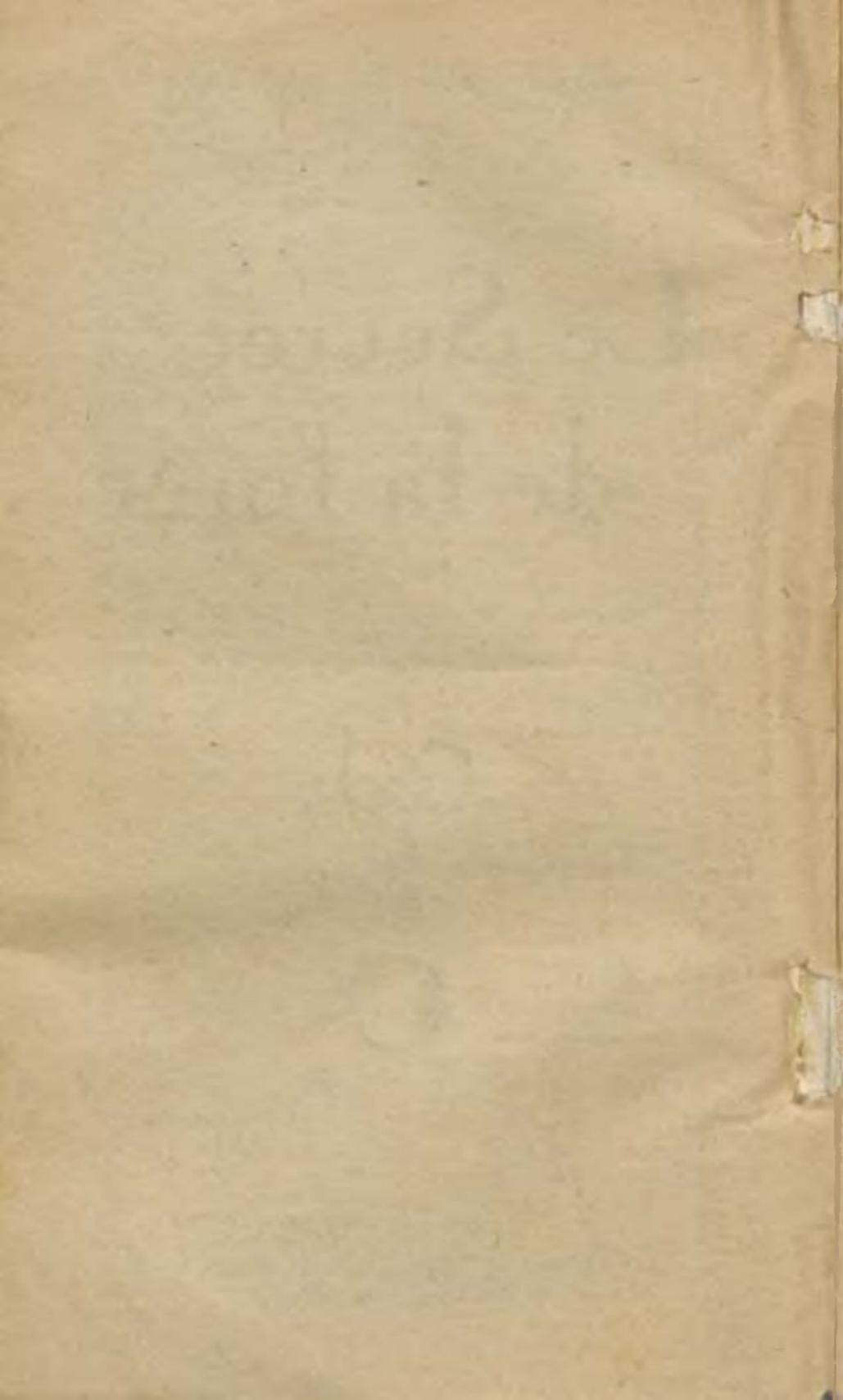
Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

c92625
Bibliothèque
JEAN DE KERLECO

Le Secret de la forêt



COLLECTION STELLA
ditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV)



Le Secret de la forêt

La maison des Bordereaux.

C'est une étrange histoire que celle de la maison des Bordereaux, d'autant plus étrange que nul ne la connaît ; ce qui permet aux imaginations fertiles de tout supposer, même le pire — surtout le pire.

Pour tout dire, l'aspect de cette maison abandonnée est assez singulier. Représentez-vous une vieille bâtisse carrée, aux murs lézardés et verdis par le temps, des volets disloqués, un perron gluant de mousse, une véranda rouillée, aux vitres absentes, et, envahissant le tout, une végétation sauvage, puissante, enchevêtrée, qui s'enlace et s'étreint, grimpe jusqu'au toit de tuiles qu'a rongé le vent âpre des hivers.

Les anciens du pays se rappellent pourtant qu'elle fut autrefois vivante, et que des rires jeunes s'éparpillaient sous les allées du parc.

Aujourd'hui, le parc semble mort.

Les cyprès, les mélèzes, les sapins noirs, lui donnent une physionomie presque lugubre, et les rares chaumières du hameau s'en écartent, comme si elles en avaient peur.

J'ai demandé son secret à la maison des Bordereaux, et la maison n'a rien dit aux oreilles de mon âme.

Le mur d'enceinte a subi, lui aussi, l'injure des années ; des crevasses l'émaillent, de-ci de-là, et l'on pourrait se demander s'il ne fut pas, jadis, par des hommes embusqués, percé de meurtrières.

Il n'en est rien. Le mur meurt de vieillesse, voilà tout.

Je l'ai franchi un soir. Je me suis promené dans les allées désertes. J'ai rêvé plus d'une heure sur un vieux banc de pierre, et j'ai bati là l'armature d'un roman, que je jugeai alors d'une précieuse originalité ; mais quand, plus tard, j'ai connu l'histoire étonnante du châtelain des Bordereaux, j'ai compris que mon roman ne valait rien et que, cette fois encore, la réalité dépassait de beaucoup l'art conventionnel des plumeux.

Ce n'est donc point un roman qu'il me faut écrire,

mais la relation fidèle d'un drame très poignant.

Drame à la fois tendre et farouche, terrible et passionnément attachant, dont je m'efforcerai, le plus simplement du monde, de retracer les phases essentielles.

Aussi ennuyeux que puisse paraître l'expédient, au lecteur impatient de connaître le mystère de la maison vide, il me faut pourtant remonter assez loin dans le passé pour y rechercher les éléments d'un indispensable prologue, sans lequel la suite de cette aventure extraordinaire semblerait inexplicable.

Il y a de cela quelque vingt ans, la maison des Bordereaux était habitée par un original qu'on appelait généralement dans le pays, je n'ai jamais su pourquoi, « oncle Aubertin ».

M. Aubertin n'avait à cette époque guère plus de soixante ans. C'était un vieillard aimable, indulgent, adorant la jeunesse et la vie, toujours prêt à rire. Le commerce l'avait enrichi. Il n'en tirait ni honte ni vanité. Il avait su « faire ses affaires », disait-il avec bonhomie, honnêtement, et se flattait d'être resté l'ami de ses anciens clients.

M. Pascal Aubertin ne s'était jamais marié, non qu'il eût dédaigné de prendre femme, — au contraire, car rien ne lui semblait plus désirable que les joies saines de la famille, — mais, homme de devoir, il avait consacré sa vie à l'éducation d'un neveu — un vrai celui-là — qu'un drame de famille avait fait orphelin.

Or, oncle Aubertin avait pensé que, s'il eût fait souche lui-même, peut-être se serait-il senti moins d'enthousiasme pour la tâche qu'il s'était délibérément tracée.

Il n'avait rien négligé pour faire du dit neveu, Roger Cazarel, un homme dans toute l'acception du terme.

Avait-il réussi ?

C'est ce que sans doute l'avenir nous apprendra.

Roger Cazarel ne faisait pourtant, aux Bordereaux, que de courtes et rares apparitions ; seule, la saison de la chasse l'y ramenait pour un temps plus long.

Il fallait voir alors les deux hommes, enragés nemrods, partir de grand matin, le fusil sur l'épaule, pour ne rentrer que le soir, la gibecière bien remplie, la journée aussi, après avoir déjeuné au hasard de la course dans une auberge champêtre.

Quand Roger eut achevé ses études de droit, sur les instances de son oncle, il vint s'installer aux Bordereaux, en attendant qu'il eût pris de sérieuses dispositions pour organiser sa vie.

Oncle Aubertin souhaitait marier son neveu. Il ne négligea rien pour cela. Il se créa d'utiles relations dans le canton de Buchy, organisa des chasses, donna

des diners et ne tarda pas, sa rondeur aidant, à faire des Bordereaux le lieu de rendez-vous de toute l'exubérante jeunesse des alentours.

Il réussit ainsi à se lier, assez étroitement, avec les La Borderie, vieille famille du pays qui, de temps immémorial, habitait le château de Rauzeray sur le plateau de Bosc-Roger.

Pascal Aubertin rêvait secrètement d'unir la roture de son neveu Roger à la noblesse des La Borderie. Non qu'il y mit de puérile ambition, mais simplement parce que Mlle Françoise de la Borderie représentait à ses yeux la personnification d'un idéal qu'il eût souhaité rencontrer jadis pour lui-même.

Les jeunes gens s'étaient retrouvés très souvent, tantôt aux Bordereaux, tantôt au château de Rauzeray. La similitude de leurs goûts, de leurs idées, n'avait pas tardé à les rapprocher davantage.

Roger était d'un naturel aimable, enjoué ; la jeune fille, d'une belle et saine gaité. Ils se plurent, s'aimèrent ; et, quand M. de la Borderie comprit enfin où le bonhomme Aubertin en voulait venir et qu'il prétendit faire machine en arrière, il était déjà trop tard.

M. de la Borderie estimait Aubertin, homme droit, au passé irréprochable ; Roger ne lui était pas moins sympathique, mais il avait eu, pour Françoise, l'ambition légitime de l'unir à quelque personnage moins étranger à son milieu social.

On chuchotait même à Buchy que M. Le Priboran, gentilhomme fermier, gros propriétaire foncier en Blainville, avait demandé, à deux reprises, la main de Mlle de la Borderie, et qu'il ne se tenait pas pour battu.

Le châtelain de Rauzeray ne voulait pas plus décourager M. Le Priboran qu'évincer irrémédiablement Roger Cazarel, auquel Françoise semblait tenir autant qu'à la vie.

Bref il avait adopté la seule attitude qui s'imposait en une circonstance aussi délicate : la temporisation.

Il continuait à recevoir simultanément Henri Le Priboran et Roger Cazarel. Ces deux jeunes gens, d'ailleurs, bien que rivaux, se voyaient sans déplaisir : Roger, parce qu'il ne doutait pas que le succès final ne fût à son avantage ; Le Priboran, parce qu'il pensait, de son côté, que l'influence du père serait un jour déterminante... en sa faveur.

Cependant, oncle Aubertin, en sa qualité d'ancien négociant, estimait que « le temps c'est de l'argent » et qu'on ne doit perdre ni l'un ni l'autre sans risquer de compromettre la bonne marche d'une affaire.

Partant, il pressait Roger ; il pressait même, un peu trop à son gré, M. de la Borderie.

Le châtelain, poussé en ses derniers retranchements, déclara tout net que Roger, certes, ne lui déplairait pas pour gendre, mais qu'il ne donnerait jamais sa fille à un oisif, qu'il convenait donc d'attendre que le nouveau docteur en droit eût une situation.

C'était renvoyer le projet aux calendes grecques.

Pascal Aubertin s'en montra fort marri. Quant à Roger Cazarel, il en conçut un violent dépit qu'il dissimula pourtant sous le fard des belles manières.

Il eut une entrevue avec celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée et rentra aux Bordereaux entièrement rassuré.

Tout semblait donc s'arranger au mieux des intérêts du neveu d'Aubertin.

Pourquoi fallut-il que la fatalité s'en mêlât ?

Dans la semaine qui suivit, exactement le 18 octobre 1898, au cours d'une battue dans le bois de Mornerive, on trouva Pascal Aubertin étendu au pied d'un arbre avec trois chevrotines dans la figure.

La mort avait été foudroyante.

Ce pénible événement ne fut connu qu'assez tard dans la soirée, quand on eut constaté l'absence prolongée de Pascal Aubertin au rond-point du Rendez-Vous.

Le corps fut aussitôt ramené aux Bordereaux au milieu de la consternation générale.

La douleur de Roger Cazarel fit peine à voir. Il demeura longtemps accablé, la tête dans ses mains, devant l'immensité de son malheur.

La gendarmerie, prévenue, fit une enquête, dont le résultat ne fut guère démonstratif.

Le fusil du mort contenait deux douilles vides.

Oncle Aubertin avait-il été victime de sa propre imprudence, ainsi qu'il arrive si souvent en pareille circonstance; au contraire, devait-on impliquer la maladresse d'un chasseur ?

Avait-il encore été l'objet de la vengeance sournoise d'un garde congédié, ainsi que le prétendirent, sous le manteau de la cheminée, quelques paysans trop prudents pour rien révéler à la justice des inquiétudes de leur conscience ?

Nul n'aurait pu le dire avec certitude.

L'affaire fut classée, l'hypothèse première ayant prévalu.

Néanmoins, on parla longtemps, à Buchy et aux environs, de la fin tragique d'oncle Aubertin. Ils furent quelques-uns à pleurer ce digne homme, dont la charité inépuisable laissait un vide immense dans la contrée. Pieusement, Roger Cazarel fit connaître qu'il continuerait les libéralités de son oncle dont la mort l'avait fait héritier. Seul désormais, ce jeune

homme ne devait point tarder, pensait-on, à épouser Mlle de la Borderie dont la tendresse fidèle lui était acquise, et dont l'amour se chargerait, peu à peu, de dissiper la douleur silencieuse.

Ce en quoi les bonnes gens se trompaient.

Roger Cazarel, quelques jours après l'inhumation de son oncle, fit une visite à Rauzeray; il en revint assez soucieux.

Mlle Françoise, malade, ne s'était point montrée.

Elle ne se montra pas davantage la fois suivante. Une troisième tentative ne fut pas plus heureuse...

M. de la Borderie, très ennuyé, fut au regret de faire connaître au jeune homme que Françoise, en proie aux affres d'une soudaine neurasthénie, totalement inexplicable, ne désirait plus revoir son ami d'autrefois.

Eperdu, Roger osa écrire des lettres suppliantes. Elles demeurèrent sans réponse.

Il comprit alors que tout était fini et quitta les Bordereaux, où nul ne le revit jamais.

Des années s'écoulèrent.

On sut que M. Cazarel, devenu magistrat, s'était marié à Paris, qu'il avait eu un fils, puis que sa jeune femme était morte.

De son côté, Françoise de la Borderie, enfin guérie du mal secret qui la rongait, avait consenti à épouser M. Le Priboran.

Une fille, Claude, était née de cette union.

Maintenant veuve à son tour, Mme Le Priboran de la Borderie se confinait en son château de Rauzeray, ne recevant personne, opposant aux appels du monde une réserve hautaine.

Le joli rire de ses vingt ans épanouis s'était à jamais enfui.

Que s'était-il donc passé dans cette âme ?

Pourquoi le nom de Cazarel avait-il, pourtant, le don de l'émouvoir encore ? Pourquoi ne passait-elle jamais sans un fort battement de cœur devant le parc abandonné de la maison des Bordereaux ?

Aimait-elle encore, n'avait-elle jamais cessé d'aimer Roger Cazarel ?

Bien malin qui eût deviné le secret que gardait jalousement en elle Mme Le Priboran de la Borderie...

II

Où l'on voit reparaitre M. Roger Cazarel.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où Roger Cazarel a quitté la maison des Bordereaux, où il semblait qu'il ne voulût jamais rentrer.

Or, quel ne fut pas l'étonnement des habitants du

hameau solitaire de voir arriver, en automobile, par un clair matin d'avril, un monsieur, inconnu dans le pays, dont le premier soin fut de quérir un serrurier à Buchy afin de procéder à l'ouverture de la grille du parc, dont la rouille avait bloqué les gonds et rongé la ferraille.

Le lendemain, trois entrepreneurs furent conviés aux Bordereaux par l'inconnu, un architecte, et la maison livrée aussitôt à des équipes d'ouvriers, dont le premier soin fut d'opérer une toilette générale dans les pièces où régnaient une humidité malsaine et une acre odeur de moisi.

Peintres, menuisiers, charpentiers, couvreurs, connurent la fièvre d'un travail intensif.

M. Cazarel, prétendait-on, allait revenir enfin en la vieille demeure délaissée.

Mlle Le Priboran de la Borderie — elle venait d'avoir vingt ans — recueillit cette rumeur au cours d'une promenade et s'empessa, en rentrant à Rauzeray, d'en rapporter l'écho à sa mère.

Au grand étonnement de Claude, la noble dame reçut cette nouvelle avec une extrême agitation. Elle demeura un long moment silencieuse et toute pâle sous les bandeaux de ses cheveux prématurément blanchis, puis, d'un ton qui s'efforçait en vain de dissimuler son émotion intérieure :

— Tu es sûre qu'il s'agit bien du retour des Cazarel?...

— Dame... on le prétend...

— ...Et non de l'arrivée d'un nouveau propriétaire?...

— Non pas...

— De qui tiens-tu le propos ?

— De M. l'abbé Mortin, curé de Bosc-Roger... Il s'est entretenu avec l'architecte. Ce dernier s'est bien affirmé le mandataire de M. Cazarel. Il a même ajouté que le magistrat désirait s'installer au plus tard pour l'Ascension.

— Ah !... gémit Mme Le Priboran.

— Cela t'ennuie ?

— Moi ?... pas du tout.

— Cette installation va redonner un peu de vie à ce coin désolé.

— Sans doute...

— Tu connais ces gens-là ?

— C'est-à-dire que je les ai connus... ou, du moins, j'ai connu autrefois M. Cazarel.

— C'était un homme aimable ?

— Certes.

— Il fréquentait ici ?

— Parfois...

— Allons, tant mieux... vous referez connaissance.

Mme Le Priboran se redressa brusquement :

— Non, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... cela ne me convient pas.

— Notre famille aurait-elle eu à se plaindre de ce monsieur ?

— Pas que je sache.

— Alors... cette exclusion ?

— Ne m'en demande pas davantage.

Docile, Claude approuva :

— C'est entendu.

— D'ailleurs, reprit la châtelaine, je doute fort que ce revenant se présente ici.

— Mais... pourtant... s'il croit devoir nous faire une visite de politesse ?

— Je ferai répondre que je suis absente.

— S'il insiste ?

— Je serai au regret de lui faire comprendre qu'il aurait tort. Il ne peut y avoir — tu entends bien ? — rien de commun entre cette famille et nous-mêmes.

— Je me le tiendrai pour dit. Permetts-moi seulement de te faire remarquer que M. Cazarel est un magistrat.

— Je sais...

— Qu'il est au surplus chevalier de la Légion d'honneur.

— En serait-il grand-croix que cela ne modifierait en rien mon attitude à son égard.

Claude ne crut pas devoir insister. Elle professait pour sa mère un respect sans bornes et eût été bien en peine de lui désobéir.

Au surplus, Mme Le Priboran, depuis son veuvage, ne recevait personne, ne quittait presque jamais Rauzeray. Qu'elle ne voulût faire exception en faveur du juge Cazarel, qu'y avait-il à cela d'extraordinaire ?

Enfin, peut-être avait-il existé jadis, entre les deux familles, un antagonisme secret dont il ne plaisait pas à Mme Le Priboran de la Borderie de faire la confidence à sa fille.

Rien n'est plus tenace que des rivalités, des haines de village. Elles se transmettent parfois de père en fils, automatiquement, sans qu'il y ait à la base, pourtant, rien de bien sérieux.

Ainsi songeait Claude, tandis que sa mère, le sourcil froncé, feuilletait nerveusement un livre qu'elle ne lisait plus depuis que la jeune fille lui avait, à brûle-pourpoint, annoncé la nouvelle.

Quelques semaines s'écoulèrent. On apprit que M. Roger Cazarel avait fait aux Bordereaux, entre deux trains, une rapide inspection, et qu'il se

déclarait enchanté de la tournure que prenait son domaine, qu'il se reprochait d'avoir si longtemps délaissé.

Enfin, la veille de l'Ascension, homme ponctuel, il s'installa définitivement, bien que les décorateurs n'eussent pas achevé leur tâche.

Tout d'abord, il demeura huit jours sans quitter les Bordereaux, présidant aux derniers travaux, dirigeant lui-même une équipe de terrassiers, dont il attendait la transformation complète du parc embroussaillé en un beau jardin anglais.

Bientôt le logis sévère, comme métamorphosé sous la baguette d'une fée, retrouva sa splendeur d'antan.

Ce fut alors que le magistrat décida de commencer ses visites d'installation.

On le vit rouler dans une superbe limousine, sur les routes du canton. Il fut reçu non sans faveur, à Bois-Hérould, au Héron, à Mont-Lambert.

Mme de la Borderie, mise au courant par sa fille de ces démarches de bon voisinage, s'applaudit un moment que le juge ne la viendrait pas visiter, puisqu'il paraissait ostensiblement ignorer Rauzeray.

Elle se trompait.

Un mercredi après-midi, tandis que Claude, rêveuse, s'enfonçait sous les sentiers du parc, elle perçut le bruit d'un moteur dans l'allée de sapins précédant les jardins et, s'étant penchée, reconnut la limousine du magistrat.

La jeune fille s'empressa, par un chemin détourné, de regagner la maison et, tout essoufflée, fit part à sa mère de cet événement.

L'austère visage de Mme Le Priboran de la Borderie s'altéra soudain :

— Ah! fit-elle... il ose!

Puis, comme honteuse d'avoir laissé échapper ce cri du cœur, elle reprit, avec un calme qui n'était qu'apparent :

— C'est dommage.

— Maman... risqua Claude... nous ne pouvons tout de même pas nous montrer grossières envers un homme qui prend la peine de venir nous présenter ses hommages... Recevons-le, veux-tu?... simple formalité... Tu oublieras de lui rendre sa visite, et tout sera dit... Il comprendra.

— Non!... cent fois non! trancha la vieille dame.

Puis, sonnant Jacques, son domestique, tandis que l'auto stoppait devant les marches du perron :

— Vous direz à ce monsieur que je n'y suis pour personne.

— Bien, Madame.

Et, reprenant un ouvrage de frivolité entre ses

mais frémissantes, Mme Le Priboran parut s'absorber dans la tâche commencée.

Cependant, à l'abri des lourdes tapisseries, Claude jetait un regard à l'extérieur.

Elle vit M. Roger Cazarel descendre de sa voiture, tirer son portefeuille, en extraire une carte qu'il tendit au domestique.

Fidèle à la consigne, ce dernier fit une objection. Les deux hommes parlementèrent un moment; enfin, un peu pâle, le juge remonta dans sa limousine, et, bientôt, le ronflement du moteur se perdit dans l'éloignement.

Jacques rapporta néanmoins la carte cornée.

— Merci, fit la châtelaine, sans se départir de son flegme.

Et elle ajouta, tandis que le messenger se retirait :

— Qu'a dit ce monsieur ?

— Qu'il présentait ses plus humbles hommages à Madame.

— C'est tout ?

— Oui, Madame.

— Il n'a pas laissé entendre qu'il reviendrait ?

— Non, Madame.

Il y eut un instant de silence.

Voyant que Mme Le Priboran avait repris son occupation familière, l'homme se retira discrètement.

Les yeux de Claude s'étaient voilés de tristesse. Elle était un peu honteuse pour elle-même de la sécheresse avec laquelle sa mère avait accueilli la démarche d'un homme visiblement sympathique et dont déjà la rumeur publique s'accordait à vanter les mérites et l'inépuisable charité.

— Je crois, hasarda-t-elle, que le coup a porté.

— J'en suis fort aise.

— C'est égal... nous aurions peut-être pu...

Mais Mme Le Priboran de la Borderie fixa sur Claude un regard si nettement réprobateur que la jeune fille s'empressa de détourner la conversation.

A partir de ce jour, comme par un accord tacite, elles évitèrent même de prononcer le nom du propriétaire des Bordereaux.

III

Un monsieur bien obligeant.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis le retour aux Bordereaux du juge Cazarel.

Blessé dans son amour-propre, sans doute, le magistrat n'avait pas reparu à Rauzeray.

Maintenant, d'ailleurs, il' sortait peu de son domaine, s'occupait d'élevage, s'intéressait volontiers aux travaux de ses voisins, leur demandait des conseils, leur prodiguait des encouragements à l'occasion, sans cesser de montrer aux pauvres de l'endroit une sympathie agissante.

Aussi, sa réputation d'homme excellent grandissait-elle chaque jour.

Quelques jaloux prétendaient qu'il nourrissait des ambitions politiques, mais que ne dit-on pas au village ?

A la vérité, M. Cazarel ne demandait qu'à vivre tranquillement dans son coin.

Juillet touchait à sa fin; des flots de lumière ruisselaient sur la campagne, les blés hauts sur tige et gros de grain frissonnaient sous le vent tiède.

Ce jour-là, après le déjeuner, Claude dit à sa mère :

— Si nous allions faire une promenade en voiture ? Il fait si beau...

— Y penses-tu sérieusement ? fit la bonne dame somnolente... par cette chaleur!...

— Pour tout dire, reprit Claude avec une petite moue, je m'ennuie un peu.

— Ah ! vraiment !

— Dame... je suis lasse d'être toujours enfermée.

Mme Le Priboran, en son for intérieur, convint que, pour une jeune fille de vingt ans, l'existence à Rauzeray était en effet un peu monotone.

— Mon Dieu, dit-elle, si vraiment tu éprouves l'envie de sortir, fais atteler le tilbury... Jacques te conduira où tu voudras.

— Déranger cet homme pour moi seule?... non, merci. Si tu le permets, je vais plutôt faire un petit tour à bicyclette.

— Pour revenir avec une insolation.

— Mais non, maman... je t'assure... avec un chapeau aux larges proportions on ne craint rien...

— Enfin... quand je te sais sur cette machine, je ne suis jamais tranquille.

— Tu exagères tes alarmes. Je suis prudente.

— Soit. Va donc, si tu y tiens, mais ne quitte point la grand'route.

— C'est entendu.

— De quel côté vas-tu te diriger ?

— Vers Forges.

— Il y a la côte de Mauquenchy.

— Je te promets de ne point la descendre. Je m'arrêterai sur la hauteur à contempler le paysage. L'horizon s'étend à l'infini, le site est admirable.

— Tu aimes la nature ?

— On aime ce qu'on peut... ce qui est beau reprit la jeune fille en rougissant un peu.

Et, de peur que Mme Le Priboran ne revînt sur la permission qu'elle venait, sans enthousiasme, d'accorder, Claude embrassa la digne femme et s'esquiva.

Peu après, la jeune fille, le corps moulé dans une robe de piqué blanc, pédalait dans les allées du parc.

— Surtout, pas d'imprudences... pas d'emballerment dans les côtes... cria encore Mme Le Priboran...

— Oui... oui... sois tranquille.

Bientôt la fine silhouette s'effaça, et la mère, songeuse, rentra dans son boudoir.

La conversation rapide, en apparence insignifiante, qu'elle venait d'avoir avec sa fille lui revenait à l'esprit.

Evidemment, Claude n'avait pas tout à fait tort quand elle se plaignait de la claustration dans laquelle elles vivaient.

Jusqu'à présent, par insouciance plutôt que par indifférence, Mme Le Priboran n'y avait pas songé.

Mais... tout de même... Claude venait d'avoir vingt ans. Cette existence de recluse ne pouvait, à la longue, que lui peser.

La châtelaine s'accusa d'égoïsme. Elle avait depuis longtemps renoncé aux roses de la vie... Était-ce une raison pour priver cette enfant du bonheur de les cueillir ?

Ainsi pensait maintenant Mme Le Priboran de la Borderie.

Elle n'avait pas été sans remarquer le ton un peu désabusé sur lequel la jeune fille avait dit :

« On aime ce qu'on peut... »

Parbleu... à cet âge, le cœur le plus chaste ne nourrit-il pas de légitimes espérances ? Quel rigoriste pourrait le trouver mauvais ? N'est-ce pas la loi naturelle, la loi de Dieu même ?...

Aimez-vous !...

Mme Le Priboran soupira.

Pour la première fois, l'hypothèse du mariage de Claude lui apparut. Elle ne fut pas sans lui causer une amère désillusion.

Ainsi, à l'automne de sa vie, il lui faudrait se séparer de cet être charmant et délicat en qui elle avait mis toute son espérance et toutes ses affections ? Elle serait seule... seule...

Tragiquement seule ! perdue dans les ombres du passé, à remuer la cendre des souvenirs, en face du secret redoutable qui pesait sur elle encore de tout son poids écrasant.

Et, devant la tristesse des heures entrevues, Mme Le Priboran se prit à pleurer...

A pleurer ?... et pourquoi ?... pourquoi s'insurger contre le destin ?

Sa fille partirait un jour tenant l'amour entre ses mains...

Inéluctable fatalité!

Tandis que sa mère songeait ainsi, la blonde Claude pédalait avec entrain sur la route de Forges-les-Eaux. Elle avait passé Bosc-Bardel et filait maintenant sur la pente.

Elle souriait, se représentant les tranches de son excellente mère quand il lui prenait fantaisie, en la présence de la bonne dame, vraiment par trop timorée, de se laisser aller au gré des rapides descentes.

Elle souriait aussi de se sentir un peu de liberté, de respirer le large espace, d'avoir sous les yeux un autre décor que celui du parc — à la longue fastidieux.

Elle souriait... sans savoir pourquoi... le cœur dilaté par une impression heureuse, indéfinie... comme si, au passage, le bonheur lui eût soufflé dans la figure son haleine de fleurs.

Certes, elle aimait la vieille demeure, elle adorait sa chère maman, mais parfois, vraiment, elle s'ennuyait.

Un moment, elle s'était flattée que Mme Le Priboran renouerait des relations avec la famille Cazarel, qu'elle avait connue autrefois, et qu'il naîtrait de cet événement un peu de distraction. (Or, plus que jamais, Mme Le Priboran s'était enfermée dans sa tour d'ivoire.)

Foin de la tour! Pas même la consolation de grimper au sommet, pour voir, comme sœur Anne, si l'espérance ne vient pas!

Tout de même, pour une créature jeune, pleine de force et de vie, et qui ne demandait qu'à dépenser sa joie et son activité, c'était rageant.

Pour l'instant, la belle fille, toute à l'ivresse de la course, ne se sentait point à l'âme l'ombre d'une amertume.

Elle souriait...

Ainsi, elle ne tarda pas à atteindre le point culminant du plateau de Mauquenchy. Elle se souvint, avec regret, avoir promis à Mme Le Priboran de ne pas aller au delà. Elle mit donc pied à terre, posa sa bicyclette contre un talus et s'étendit parmi la fougère, ainsi qu'une biche, à la lisière d'un boqueteau dont la ramure la couvrit d'un peu d'ombre et de fraîcheur.

Elle resta là, sans mouvement et sans pensée, dans un anéantissement délicieux.

La vallée se déployait devant elle, immense, pro-

fonde, dans un infini de détails que l'œil ne pouvait embrasser sans extase.

Le dur soleil avait pourtant desséché les prairies; de grands bœufs mélancoliques s'essayaient à lécher encore ce qui restait d'herbe rousse, mais là-bas, très loin, comme une oasis, s'étendait le manteau sombre, toujours vert, de la forêt de Lyons.

Volontiers, Claude Le Priboran fût demeurée longtemps en cette contemplation muette, mais, peu à peu, le soleil s'inclinait vers la terre; un berger ramenait ses moutons sur la route poudreuse; la jeune fille craignit que sa mère ne s'inquiétât sérieusement d'une absence un peu prolongée.

Elle se leva comme à regret, reprit sa machine, salua une dernière fois du regard le merveilleux décor et partit, à toute allure, dans la direction de Buchy.

Déjà apparaissaient les premières maisons de Bosc-Bardel, quand soudain Claude sentit se dégonfler brusquement le pneu arrière de sa bicyclette. Ayant sauté à terre, la jeune fille ne douta bientôt plus de son malheur.

Un gros clou de fer à cheval se prélassait sur l'enveloppe étrennée la veille!

Le joli minois s'allongea dans une moue de désappointement.

« Encore, pensa Claude, si cet accident m'était arrivé en vue de la maison... mais non... cinq kilomètres à faire à pied... Que va penser ma pauvre maman? »

Bravement, la jeune fille se mit en devoir de réparer le désastre. Elle démonta l'enveloppe, repéra la fuite, prit son tube de solution, une rondelle en caoutchouc, l'appliqua sur le boyau... et la rondelle demeura collée à ses doigts... Pas moyen de la faire lâcher prise... la glu, vous dis-je!

Dix fois Claude recommença le manège. La rondelle s'obstinait à adhérer à ses doigts poisseux.

A la fin, Mlle Le Priboran perdit patience.

Elle ne souriait plus. Elle avait plutôt des envies de pleurer.

Renfrognée, elle ramassa tout son petit matériel.

A ce moment, pédalant à toute vitesse, un cycliste la rejoignit.

Le regard de Claude fut sans doute d'une belle éloquence, car, sans hésitation, le nouveau venu sauta à bas de sa machine et, mettant sa casquette à la main, il dit, avec une politesse raffinée :

- Il vous est arrivé un accident, mademoiselle?
- Oui, monsieur... ridicule.
- Un pneu crevé, sans doute.
- A plat, oui, monsieur.

- Vous avez essayé de le réparer?...
- De mon mieux.
- Et vous n'y avez pas réussi?
- Hélas!
- Voulez-vous me permettre?
- Oh! monsieur... vous êtes trop aimable... je craindrais d'abuser.
- Du tout... du tout...

Dans le fond, Claude était ravie. Elle remit sa machine aux mains de l'obligeant inconnu qui ne tarda guère à démonter la roue. Il sourit en voyant le travail déjà exécuté par la jeune fille.

- Vous n'avez pas l'habitude...
- Oh non, monsieur.
- Cela se voit. Vous ne faites pas beaucoup de bicyclette.

— Si... mais j'ai la chance de ne crever jamais.

— C'est une chance, en effet, assez rare.

Il gonfla la chambre à air, la plongea dans l'eau croupissante d'un fossé, se pencha, regarda, palpa et procéda sur-le-champ à la réparation.

Claude, à la dérobée, considérait son galant chevalier... Elle avait l'impression de l'avoir déjà vu... Où... elle n'aurait su le dire...

Peut-être, au reste, n'était-ce qu'une ressemblance.

Quand il eut achevé sa besogne, l'inconnu se releva :

— Je crois, mademoiselle, que vous pourrez ainsi rentrer chez vous.

— Je vous suis bien reconnaissante, monsieur.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Au contraire... vous m'avez rendu un fameux service.

Elle souriait. Lui, rougissant, avait déjà repris sa machine et se tenait prêt à l'enfourcher.

— Au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, monsieur, et merci encore...

Il s'en alla très vite et pédala énergiquement, afin de permettre à la jeune fille, qu'il ne voulait point compromettre, de traverser seule le village de Bosc-Bardel.

Claude fut sensible à ce procédé délicat.

Parvenu au sommet de la côte, elle plongea son regard dans le vallon, où la route mettait sa note claire.

Le cycliste était loin, maintenant, et continuait d'appuyer sur les pédales, comme s'il eût craint d'être rattrapé, puis, brusquement, il tourna à gauche et disparut entre les champs de blé, dans le goulet que formait le chemin encaissé de Bosc-Roger.

« Qui peut bien être ce monsieur? » songea Claude assez intriguée.

Elle arrivait en vue de Rauzeray.

Mme Le Priboran l'attendait à l'entrée de l'allée des sapins.

— Toi!... enfin toi!... ah! tu m'en as causé une inquiétude!... Mon Dieu!... que t'est-il arrivé?

— Mais... rien de fâcheux, ma chère maman... un incident de rien du tout: mon pneu a crevé.

— La maudite machine que le diable emporte!... Alors... tu as réparé?

Claude ne sut mentir.

— Ah bien oui... parlons-en! Je suis d'une gaucherie en ces genres de travaux!... Heureusement, j'ai rencontré un cycliste plus expert. Il m'a offert son concours.

— Et tu as accepté?

— Le moyen de faire autrement?

— Sans doute... Quelqu'un du pays?

— Je l'ignore... un monsieur très aimable en tout cas, d'une distinction parfaite et d'une éducation irréprochable. Il ne m'a même pas laissé le temps de le remercier.

— En effet.

Et nativement, avec toute sa franchise naturelle, Claude répéta:

— Très bien... un vrai gentleman.

IV

Une semaine s'écoula.

Claude avait repris ses promenades à bicyclette.

Le « gentleman » ne s'était pas montré dans son orbite.

En réalité, la jeune fille ne s'en préoccupait pas autrement. Néanmoins, elle n'eût pas été fâchée de le revoir, de savoir quel était son nom...

Elle fit, le lundi suivant, deux fois le tour du marché de Buchy, comptant y rencontrer le bel inconnu. Il n'y parut pas.

Enfin, un soir qu'elle rentrait à Rauzeray à bicyclette, sans plus penser à ce jeune homme, elle se trouva, brusquement, face à face avec lui au tournant de la route de Sénarpont.

Il marchait d'un pas rapide, tenait un chevalet d'une main; de l'autre, une boîte de couleurs. Il reconnut Mlle Le Priboran, la salua gravement d'une légère inclinaison de tête et passa.

Claude, surprise, n'avait pas eu le temps de lui rendre sa politesse. Elle en éprouva un vif regret. Il lui en coûtait de passer pour une ingrate, aux yeux

d'un homme envers lequel elle avait contracté des obligations. Peut-être y avait-il aussi, dans ce sentiment, quelque chose de plus... quelque chose d'imprécis, qui défiait l'analyse, et auquel Claude eût bien été empêchée de donner un nom.

— C'est un peintre ! dit-elle triomphalement à sa mère en poussant la porte du salon où Mme Le Priboran somnolait doucement.

— Qui cela ? fit la bonne dame qui, déjà, avait oublié l'incident de la semaine précédente.

— Mon gentleman...

— Un peintre ?... en bâtiments ?...

— Fi donc !... tu ne voudrais pas !... Un artiste peintre, ma chère maman.

— De qui tiens-tu ce renseignement ?

— De personne... J'ai rencontré ce monsieur.

— Tu lui as donc parlé ?

— Oh !... certes non !... J'ai vu seulement qu'il portait tout un attirail spécial...

— Il demeure donc dans le pays ?

— Il faut croire.

— J'en parlerai à l'abbé Mortin qui connaît tant de monde.

Dès lors, Claude pensa un peu plus à son aimable chevalier — mais elle en parla beaucoup moins.

Elle aurait souhaité que l'abbé vint tout de suite à Rauzeray, mais l'abbé avait sans doute d'autres occupations ; il négligeait le château. Elle le lui reprocha en son for intérieur.

Par une instinctive pudeur, elle espaça davantage ses randonnées. Elle fût morte de honte de laisser soupçonner que l'artiste, décidément, l'intéressait. D'ailleurs, s'en rendait-elle compte ?

Elle s'en alla donc à pied, à travers champs, jusqu'à un petit bois situé au milieu de la plaine de Rauzeray et qu'elle affectionnait depuis l'enfance.

Or, quelle ne fut pas sa surprise, et aussi sa gêne, d'y trouver un jour, installé, l'artiste dont le souvenir commençait à l'obséder.

Il la vit arriver par le petit sentier, se leva aussitôt, porta la main à son béret et s'excusa :

— Mademoiselle... Je vous demande bien pardon... Ce bois est votre domaine, sans doute ?

— Il fait partie de Rauzeray, oui, monsieur.

— Ah ! Je suis désolé d'avoir interrompu votre rêverie.

— Pas du tout, monsieur. C'est à moi plutôt de m'excuser d'avoir troublé vos travaux.

— Je vais me retirer.

— N'en faites rien, je vous en prie.

— Mais, enfin... puisque je suis sur une propriété privée...

— Ouverte à tout venant...

— ...Et que cette propriété est la vôtre...

— Raison de plus, monsieur, pour vous réinstaller en toute quiétude. Non seulement je vous le permets, mais... je vous en prie, encore une fois...

Il resta un moment silencieux, le pinceau tremblant entre ses doigts nerveux, le regard baissé, les lèvres frémissantes, et, très rouge, d'une émotion dont il ne se sentait pas le maître :

— Puisque vous insistez... bredouilla-t-il.

— A propos, reprit-elle, enhardie par cette timidité, j'ai des excuses à vous faire...

— A moi, mademoiselle!

— Oui... l'autre jour, je vous ai rencontré... vous m'avez saluée... je ne vous ai pas répondu...

— Vous étiez à bicyclette...

— Et je vous ai reconnu trop tard.

Il osa relever ses paupières et sourit :

— Je m'en suis douté.

Puis, très vite, d'une voix à peine intelligible :

— Je profiterai donc de la permission que vous voulez bien me donner, mais à une condition... c'est que vous me ferez le grand honneur d'accepter la toile que je commence aujourd'hui.

Primesautière, Claude ne s'attarda pas à réfléchir. Elle ne vit que le plaisir que lui causait cette offre. Elle adorait le joli site. Le posséder en image lui paraissait infiniment désirable.

— Je serai ravie... ravie.

Elle était maintenant tout près de l'artiste, visiblement dévorée du désir de jeter un coup d'œil sur l'œuvre en formation.

Enfin, elle n'y tint plus :

— Vous permettez ?...

Il protesta :

— Ce n'est encore qu'une ébauche.

— Certainement... je sais.

Il s'effaça complaisamment.

Claude poussa une exclamation de surprise :

— Mais... c'est très bien !... très bien !... Il y a longtemps que vous travaillez à cela ?

— Non... je viens ici pour la troisième fois.

— Peste ! vous êtes un enthousiaste.

— C'est peut-être mon seul mérite.

— ...Et un modeste. Je vous fais tous mes compliments... Allons, monsieur... bon courage...

— Vous partez ?... lâcha-t-il... presque involontairement.

— Je vous laisse travailler...

— Votre présence, croyez-le bien, n'eût été pour moi d'aucune gêne.

Il aurait ajouté : « Au contraire, » mais il n'osa. D'ailleurs, il aurait menti.

Claude avait repris le sentier.

— Eh bien, dit-elle avant de disparaître, je reviendrai.

Elle s'en alla très vite, et l'artiste, le regard embué de mélancolie, la regarda jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu.

Claude s'achemina vers Rauzeray, assez émue de cette rencontre inattendue.

La sympathie que lui inspirait l'inconnu s'affirmait encore plus vivace ; néanmoins, elle se reprochait déjà d'avoir accepté l'offre si spontanée du jeune homme.

Que devait-il penser ?

Elle s'accusa de légèreté, se promit de veiller, à l'avenir, sur les élans irréfléchis de sa nature impulsive et décida, pour mieux libérer sa conscience, de ne rien cacher à sa mère de ce qui venait de se passer.

Mme Le Priboran de la Borderie la vit entrer, rougissante, mais se garda bien de la questionner. Elle connaissait la belle franchise de Claude et attendait qu'il lui plût de s'épancher.

Cela ne tarda guère.

Claude s'était assise près de la fenêtre et, de son mouchoir de fine batiste, épongeait son front moite, avec un embarras visible. Brusquement, elle trancha dans le vif.

— Je viens du bois de l'Épine.

— Par cette chaleur !... reprocha Mme Le Priboran, il y a de quoi en ramener une insolation.

— Oh ! ce bois est d'une fraîcheur !

— Justement... L'ardeur du soleil, sur la plaine nue, ne s'en fait ensuite que plus rudement sentir. Je gage que tu n'as seulement pas emporté ton ombrelle ?

— En effet, confessa Claude ; j'adore me promener les mains libres, ce qui me permet de cueillir, en route, un joli bouquet de fleurs des champs.

Puis, changeant de ton, prenant un air enjoué :

— Tu ne devinerais pas qui j'ai rencontré là-bas ?

— Dame !... Tu sais que les rébus ne sont pas mon fort.

— Le peintre !... lâcha la jeune fille.

— Le peintre ?... répéta Mme Le Priboran stupéfaite.

Elle considéra Claude un moment, scruta les beaux yeux clairs et daigna sourire.

Elle reprit pourtant :

— Et que faisait, dans notre bois, cet émule de Raphaël ?

— Parbleu... il peignait.

— Seul ?

— Naturellement. Il a même un joli talent.

— N'empêche qu'il aurait pu choisir un autre site. Quelle idée de venir s'installer en cet endroit solitaire.

— C'est un rêveur, sans doute... et un homme parfaitement bien élevé. Quand il a su — car je ne le lui ai point caché — qu'il se trouvait sur Rauze-ray, il s'est excusé, s'est levé, même, pour plier bagage...

— Et il est parti ?

— Non... car je l'ai prié de n'en rien faire.

— Il t'a dit son nom ?

— Pas du tout.

— C'est dommage. On aime assez savoir à qui l'on a affaire.

— Je ne pouvais pourtant le lui demander.

— Évidemment !... Alors... c'est tout ?

— Hélas ! non... fit Claude en rougissant de nouveau... Imagine-toi que, pour me remercier de lui avoir permis de rester sur nos terres, il m'a proposé de me donner sa toile dès qu'elle serait terminée.

— Tu as refusé, j'imagine ?

— Ne me gronde pas, chère maman ; je n'ai pas réfléchi... Le tableau était ravissant, la proposition si gentiment, si simplement faite, que j'ai accepté avec le même naturel.

Mme Le Priboran fronça les sourcils :

— Tu n'aurais pas dû.

— C'est bien ce que j'ai pensé... après !...

— Bref ! nous voilà obligées de recevoir ce monsieur.

— Peut-être... A moins qu'il n'oublie sa promesse.

— J'en doute fort.

— Parce que ?

— Parce que... j'ai dans l'idée que ce n'est peut-être là qu'une mise en scène... qu'un plan réfléchi...

— Oh !

— Et que ce jeune homme cherche plutôt à se rapprocher de toi.

— Maman !...

Cette affirmation ne fut pas sans causer quelque émoi à Claude. Elle lui était à la fois agréable et importune, parce qu'elle ouvrait à Mme Le Priboran des horizons que sa fille n'avait pas entrevus et qui lui causaient un certain malaise, où la pudeur voisinait avec la honte. Agréable, enfin, parce que ce beau jeune homme ne lui était plus indifférent.

Elle se défendit — et le défendit en même temps :

— Je t'assure, maman, que tu calomnies ce monsieur. Je ne sais rien de lui, mais je puis t'affirmer que c'est la discrétion même, la correction personifiée. Il m'a donné l'impression d'un être timide, d'une franchise un peu nerveuse.

— Tu plaides bien !

— Pas du tout, j'exprime mon sentiment. Faut-il ajouter, pour te rassurer complètement, qu'il ignore qui je suis, et que, fort probablement, nous n'entendrons jamais parler de lui.

— Nous verrons bien, dit Mme Le Priboran.

Et, pour couper court à ce débat gênant, elles parlèrent chiffons.



A peine Mlle Le Priboran s'était-elle effacée au détour du sentier que le jeune peintre retournait à son chevalet. Il considéra son œuvre d'un œil morne, car sa pensée était ailleurs. Il reprit pourtant un peu de vert sur la palette, pointa la toile et fronça les sourcils : sa main tremblait.

Il essaya un moment de lutter, puis, comprenant que c'en était fait, ce jour-là, de son beau zèle, il plia bagage et prit le chemin du retour.

L'image de Claude l'obsédait, au point de lui faire oublier la beauté sereine du paysage déployé devant lui.

Bien que nouveau venu dans le pays, il connaissait, de nom, Rauzeray, mais ne se souvenait plus de celui des propriétaires. Il se promit de le demander à son père, et de tâcher d'obtenir, par ce dernier, quelques renseignements sur la famille de celle qu'il venait de rencontrer pour la seconde fois.

Il coupa à travers champs, gagna Bosc-Roger et, sans s'attarder au presbytère, ainsi qu'il lui arrivait parfois, pour causer archéologie avec l'abbé, il se hâta de rentrer aux Bordereaux.

Il était à ce point absorbé par son rêve qu'il n'entendit point M. Cazarel l'interpeller de très loin. Ils se retrouvèrent seulement devant la grille de leur propriété.

— Je t'ai appelé, dit le juge... es-tu devenu sourd ?

— Pas le moins du monde... J'ai bien en effet vaguement perçu le son d'une voix, mais, n'ayant point reconnu la tienne, je n'y ai pas prêté attention.

— Tu marchais... tu marchais... J'ai dû prendre un sentier de traverse pour arriver ici en même temps que toi.

— Je te demande pardon... je suivais une idée.

— Bien absorbante ?

— Oh !... je ne sais !...

— Je ne t'attendais pas sitôt... Je croyais que tu

devais aller prendre quelque croquis vers le Chet-de-l'Eau ?

— Le hasard en a décidé autrement. Il faisait chaud. Je suis entré dans le premier boqueteau que j'ai rencontré sur mon chemin, et, dame, le site m'ayant plu, je n'ai pas poussé plus loin...

— Tu n'as pas travaillé ?

— Si fait... J'étais même assez content de moi, quand l'arrivée d'une personne est venue interrompre mon inspiration.

— Au diable le gêneur !...

— Ce gêneur était une gêneuse !...

— Ceci est plus grave.

— Elle daigna m'apprendre que mon boqueteau lui appartenait...

— Je vois cela d'ici !... Elle te pria de sortir...

— Au contraire... elle me demanda, comme une grâce, de ne pas interrompre ma tâche.

— Eh bien ?...

— Nous échangeâmes quelques propos assez banaux... puis elle partit... Je ne sais pourquoi, il me fut impossible de reprendre le pinceau.

— Elle était jolie ?

— Une madone !

— Tiens ! tiens !

— Enfin... ce n'était pas la première fois que nous nous trouvions face à face. Déjà, sur la route, j'avais eu l'occasion de lui rendre un menu service... Tu sais... cette histoire de pneu crevé que je t'ai racontée ?...

— Parfaitement, je m'en souviens... Bref ! cette jeune personne t'intéresse ?

— Assez.

— Ma foi... reprit bonnement M. Roger Cazarel... tu es en âge de te marier... Tâche de savoir comment elle s'appelle... Si elle compte parmi la bonne société du pays... on pourrait voir... se renseigner... As-tu une indication ?

— Je sais que le petit bois fait partie du domaine de Rauzeray.

— De Rauzeray, répéta le juge en pâlisant.

— C'est, du moins, ce qu'elle daigna m'apprendre.

Il y eut un long moment de silence ; M. le juge Cazarel, mal remis de son émotion, fouettait, de sa badine, le cuir fauve de ses guêtres.

— Tu dois connaître cette famille ? reprit André, sans remarquer le trouble de son père.

— Oui... je la connais un peu.

— Eh bien ! qu'en penses-tu ?

— Je pense, haleta le juge, que tu feras bien d'éviter tout contact avec les Le Priboran de la Borderie.

André s'arrêta, regarda son père et, d'une voix altérée :

— Ne seraient-ils point respectables ?

— Oh !... il ne s'agit point de cela... il n'est, dans tout ce pays, de plus honorable famille... mais...

— Cette restriction !

— ...Mais... Mme Le Priboran est une femme très férue de noblesse... et qui rêve pour sa fille un mari bien titré...

— Puérilité !

— Sans doute... mais... qu'y pouvons-nous faire ?... Pour ma part, il me déplairait d'essuyer un refus. Or, tu peux tenir pour certain que la considération que je te signale emportera toutes les autres.

— C'est à voir ! fit André, péniblement affecté de ce langage qui fauchait son rêve en sa première éclosion.

M. Roger Cazarel prit le bras de son fils :

— Ecoute, André... entre nous... le sentiment qui se dessine en toi ne peut pas avoir encore des racines bien profondes... Crois-moi... écoute-moi... je t'en prie... laisse les Le Priboran à leurs préjugés de caste.

— Qui te dit que cette jeune fille les partage ?

Un instant démonté, le juge demeura pensif, puis :

— Soit... Admettons que Mlle Le Priboran, esprit large, cœur simple, ait des vues plus hautes que sa mère. Il n'en reste pas moins des perspectives de conflit. Il ne faut jamais tenter l'escalade d'un milieu qui se refuse à vous accueillir. D'ailleurs... tu es bien jeune encore... N'as-tu pas le temps de songer à te marier ?... Tu ne seras jamais plus heureux qu'à présent... Laisse-moi faire... J'ai dans ce pays, et ailleurs, les meilleures relations, je saurai bien te découvrir la femme qu'il te faut.

— Je t'assure que cette personne me plaisait énormément.

— Elle n'est point seule en son genre, que diable ! Fais-moi crédit. Tu ne vas pas t'enflammer pour le premier minois agréable que tu rencontres ici. Je te croyais plus pondéré.

— Je le suis, mon cher père, et je voudrais, sans combat, céder à ton conseil... Pourquoi faut-il qu'en moi quelque chose proteste ?

— Enfant !

— Et puis... je ne t'ai pas tout dit. Imagine-toi que, pour remercier cette demoiselle de la permission qu'elle m'accordait de rester sur son domaine, j'ai commis l'impair de lui promettre la toile que je venais d'ébaucher.

— Je ne te reconnais plus... Comment, toi, d'ordinaire si réservé, tu as osé...

— Je n'ai compris qu'après coup combien j'avais été audacieux.

— Mais, elle... qu'a-t-elle dit ?

— L'offre a paru lui plaire.

— J'ai dans l'idée que maintenant, à la réflexion, elle n'en est pas moins ennuyée que toi. Mme Le Priboran a dû tancer sa fille d'importance.

— Que faire ?

— Le mort... On t'en saura gré.

— Si j'en étais sûr...

— Crois-en mon expérience. Et puis, veux-tu me permettre de t'exprimer un désir ?

— Je t'en prie !

— Evite désormais de rencontrer Mlle Le Priboran de la Borderie.

— As-tu de fortes raisons de me donner ce conseil ?

— Oui, mon cher enfant... Et, puisqu'il faut tout te dire, sache donc qu'à mon arrivée ici je suis allé à Rauzeray.

— Et alors ?

— On m'a fait l'affront de ne pas me recevoir.

— Est-il vrai ? fit André, rouge de honte.

— Sur l'honneur.

Le visage un moment assombri du jeune homme se détendit, puis :

— Mais... peut-être ces dames n'étaient-elles pas chez elles quand tu te présentas ?

— Elles y étaient. Mme Le Priboran poussa l'insolence jusqu'à me renvoyer ma carte.

Le jeune homme serra les poings de rage :

— Et... tu es resté sur cette insulte ?

— Le moyen de faire autrement ? A qui voulais-tu que je demande raison ?... Elles vivent seules... Les femmes peuvent tout se permettre.

— Enfin, gronda André, il faut avoir un bien puissant motif de... de mépris, ou de ressentiment, pour se permettre un tel manquement aux règles de la plus élémentaire correction.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Tu n'as rien trouvé dans le passé qui justifie cet acte inqualifiable ?

— Rien absolument.

— C'est bien, dit le fils Cazarel, je ne reverrai jamais Mlle Le Priboran.

V

Sur le sentier.

Et, en effet, André Cazarel ne retourna plus au bois de l'Épine. Néanmoins, il ne put s'empêcher de penser à la fille de la châtelaine de Rauzeray. Il

regrettait presque d'avoir promis à son père d'oublier la belle jeune fille, pour laquelle il avait senti, dès le premier jour, son cœur battre avec plus de violence.

Partagé entre son amour naissant et sa dignité outragée en la personne de son père, il regrettait d'être venu perdre, en ce pays, la sérénité étale de son âme.

N'eût été l'affection profonde qui l'attachait au juge, il serait volontiers reparti pour Paris, malgré les mille attraits du souriant été. Là-bas, sans doute, il aurait vite « semé », dans la fièvre de sa vie d'artiste, l'image qui le hantait.

Après ce qui s'était passé dans le bois de l'Épine, et cette offre si imprudente de ce tableau, maintenant relégué au grenier des Bordereaux, André, comprenant la fausseté de sa position, s'attacha à éviter les occasions de se retrouver en présence de Mlle Le Priboran. Il cessa d'aller lui-même porter à bicyclette son courrier à Buchy. Il ne se risqua qu'avec prudence sur la route de Forges et chercha l'inspiration très loin de Rauzeray.

On le vit à Bois-Hérould, à Sainte-Croix, à Saint-Martin-du-Plessis, errer sans but défini, s'arrêtant parfois pour déployer son bagage, étaler ses couleurs, puis repartant bientôt, sans avoir seulement ébauché, au crayon, un croquis sur la toile.

Un soir qu'il s'en revenait, solitaire, par des chemins impossibles, d'une promenade à travers les landes sauvages de Mauquenchy, il aperçut, sous le couvert d'une futaie, Mlle Le Priboran qui, à pied, suivie d'un berger allemand aux oreilles pointues, se dirigeait de son côté.

Il en éprouva un violent coup au cœur et eut un instinctif mouvement de retraite. Néanmoins, il s'efforça de garder son calme et de faire bonne contenance.

Claude l'avait reconnu.

Elle pâlit, se raidit et continua d'avancer.

Il s'était rangé sur le bord du chemin, afin de laisser la meilleure place à la jeune fille. Il souleva son chapeau et salua.

Claude répondit d'une légère inclinaison de tête. Leurs regards se rencontrèrent. Ils devinèrent leur émotion et n'en marquèrent que plus de hauteur.

André Cazarel fut sur le point de se retourner. La crainte qu'à ce moment Mlle Le Priboran n'en fit autant le retint d'esquisser ce geste.

Épuisé tout à l'heure, il se sentait des ailes à présent. Il avait compris, au trouble mal déguisé de Claude, qu'il ne lui était pas indifférent. L'étincelle de leurs regards avait ravivé la flamme de leur amour naissant.

Leurs âmes, il en était sûr, se cherchaient ! Qui sait même si quelque télépathie mystérieuse ne les avait attirés ensemble dans ce sentier désert ?

Ils s'aimaient... Ils s'aimaient !

Ils n'avaient pas besoin de se le dire : tout leur être le criait à la face du monde !

Ils s'aimeraient, demain comme aujourd'hui, et la rhétorique de leurs parents n'y pourrait rien faire, parce qu'ils n'étaient déjà plus maîtres de ce sentiment... né de quoi ?... ils n'en savaient rien.

Comment cela avait-il commencé ? Ils eussent été bien embarrassés de le dire. Il leur semblait qu'ils s'étaient toujours connus. Ils étaient certains, désormais, qu'aucune puissance humaine ne saurait se jeter en travers du décret de Dieu : Ils s'aimaient !

Pour la première fois, André Cazarel eut une restriction à l'égard de son père : il ne parla pas de cette rencontre.

Le juge remarqua pourtant, en dînant, l'exaltation de l'artiste.

— Quel enthousiasme te possède, mon cher enfant, toi, hier encore, si abattu ?

— Est-ce que je sais ?... Il se passe de si curieuses révolutions en l'âme de ceux qui se laissent emporter par leurs chimères... il y a des jours où, sans cause apparente, je me trouve très malheureux. Par contre, je me sens parfois, sans savoir pourquoi, l'égal d'un dieu... Est-ce bête !

M. Roger Cazarel sourit avec indulgence :

— Tu seras toujours un peu fou.

— Eh !... que serait la vie, sans ces folies-là ?

Le juge considéra son fils avec plus d'attention. Il ne doutait pas qu'il y eût, à ce revirement, une cause profonde, mais il ne lui plaisait pas de forcer le secret de ce cœur étonnamment prompt à s'émouvoir.

Il ne lui vint pas à l'idée qu'André avait pu renouer de fugitives relations avec Mlle Le Priboran. Il connaissait trop la loyauté de ce fils, peut-être un peu nuageux, mais si parfaitement droit.

Il se dit que, peut-être, il l'avait rencontrée et s'empressa d'aiguiller la conversation sur un sujet moins épineux.

Mlle Le Priboran se montra moins discrète :

— Tu sais, maman, ce peintre que je croyais reparti...

— Eh bien... il est revenu ?

— J'ignore si jamais il s'en est allé, mais le hasard, qui fait parfois de si drôles de choses, nous a mis tout à l'heure en présence dans un chemin perdu.

— Et ?...

— Rien...

— Il ne t'a pas adressé la parole ?

— Non... Il s'est effacé simplement pour me laisser passer.

— Alors, dit sentencieusement Mme Le Priboran, il me faut en convenir : ce jeune homme est bien élevé.

— Oui... mais il ne m'enverra pas mon tableau.

— Dieu soit loué ! conclut la châtelaine.

..

Certes, Claude avait fait, délibérément, le deuil de cette toile, acceptée à la légère ! Il lui était même agréable, au fond, de penser que le peintre avait oublié sa promesse, puisque Mme Le Priboran s'était montrée peu satisfaite de cette entrée en connaissance. Néanmoins, elle éprouvait un certain dépit, au plus intime de son être, que le jeune homme n'eût pas cherché à la revoir ; mieux, qu'il parût au contraire éviter de la rencontrer.

Pourquoi, maintenant, s'attachait-il à la fuir ? car, elle n'en doutait pas, le bel artiste, pour des raisons qui lui échappaient, semblait préoccupé de jeter sur le passé, sur leur semblant d'idylle, le voile de l'oubli.

Et cette conviction n'était pas sans causer à Claude un malaise que, dans sa splendide innocence, elle se trouvait bien empêchée d'analyser.

L'inconnu l'intéressait ; de cela, seulement, elle se rendait compte. Qu'il lui fût sympathique, elle n'en doutait pas ; qu'elle lui parût aimable, elle osait à peine s'en persuader, par modestie ; pourtant, elle se leurrait de cet espoir.

Alors ?

Que signifiait cette attitude glaciale, démentie par une émotion plus sincère, car la pâleur de l'artiste, sa réserve même, la mélancolie de son regard, avaient bien leur éloquence — même pour une jeune fille dont le cœur, fraîchement éclos, ne s'entr'ouvre que timidement aux splendeurs de l'aurore nouvelle.

S'il était de bonne famille, libre de toute attache sentimentale, que ne se faisait-il connaître ?

Claude ne poussait tout de même pas l'humilité jusqu'à ignorer qu'elle pouvait se prétendre un parti convenable pour un homme de son monde, et, sans se laisser aller à la frénésie d'un stupide emballerment, elle se disait qu'il ne lui eût pas déplu d'avoir pour compagnon, sur le chemin de la vie, ce monsieur un peu timide, mais dont le gracieux visage reflétait la limpidité d'une belle âme.

N'était-elle pas assez riche pour lui ?... Au contraire, l'était-il trop pour elle ?

Claude, incertaine, inquiète, se posait ces questions, et bien d'autres aussi.

Elle brûlait d'envie de connaître le nom de ce jeune homme, mais n'osait le demander, par un excès de pudeur, à ceux qui eussent pu la renseigner. Elle craignait de laisser percer l'intérêt qu'elle portait à « son » peintre.

Puis, comprenant la fragilité de son rêve et combien était improbable le dénouement espéré, elle s'efforça d'oublier celui auquel elle devait cette première palpitation d'âme.

On la revit, à bicyclette, sur les routes ensoleillées, essayant d'endormir sa pensée dans la lourdeur d'une fatigue physique.

Restait-elle à Rauzeray ? elle se mettait au piano. Ses doigts, errant sur le clavier, traduisaient, en des improvisations mélancoliques, à son insu même, ses préoccupations intimes.

Les heures lui semblaient longues, les jours interminables et fastidieux. Elle se reprochait parfois, assez durement, de ne plus prendre aucun plaisir au tête-à-tête des soirées sous la lampe, où Mme Le Priboran se faisait l'écho des nouvelles du pays.

Pour la première fois, Claude sentait une lacune dans sa vie.

VI

Un coin, du voile...

— Maman, dit la jeune fille sitôt après le déjeuner, il y a longtemps que nous ne sommes pas allées à Sainte-Croix, chez le chevalier de Bresles. L'autre jour, sur le marché de Buchy, j'ai rencontré Lucienne. Elle m'a reproché de la délaisser. Elle a raison, je l'oubliais... et pourtant nous sommes des amies d'enfance, des compagnes de pension...

— En effet... pourquoi la négliges-tu ? Lucienne est une jeune fille charmante et de bon conseil.

— J'y pensais... Si nous allions la surprendre cet après-midi ? Elle serait ravie.

— J'en suis sûre. Il ne me serait pas moins agréable de la revoir ; malheureusement, les fortes chaleurs ne sont pas sans m'indisposer. J'hésite à sortir par ce soleil cuisant.

— Veux-tu que nous attendions quatre heures... quatre heures et demie même, si tu veux ?

— Non... il y a loin d'ici à Sainte-Croix, nous arriverions trop tard... Va donc de suite chez M. de Bresles, si cela ne te rebute pas... Excuse-moi près de lui, embrasse pour moi Lucienne, et dis-leur que j'irai un peu plus tard, en septembre, mais qu'en attendant je serais ravie qu'ils vinssent ici.

Claude eut une petite moue de dépit, réfléchit un moment, hésita, puis :

— Tant pis, je n'irai pas.

— Allons, gronda Mme Le Priboran, ne me fais pas ce chagrin de te priver d'une sortie. Je préférerais encore braver l'insolation.

— Je ne le souffrirais pas.

— Eh bien, pars... Nous vivons ici comme des loups... or, à ton âge, on a besoin de se distraire... Parfois tu es triste... tu t'ennuies.

— Oh ! maman !... près de toi !

— Cette protestation me touche infiniment, elle ne parvient pas à m'abuser. C'est entendu, n'est-ce pas, tu iras chez le chevalier de Bresles.

— Soit, puisque tu l'exiges.

— Pardon, je n'exige rien... Si vraiment cette promenade est une charge pour toi...

— Pas du tout...

— Je te demanderai seulement de ne pas revenir trop tard ; j'ai si peur qu'il ne t'arrive un accident.

Claude sourit :

— Un pneu qui crève... la belle affaire !

— Il ne se trouve pas toujours, sur la route, un cycliste complaisant.

Au souvenir de sa première rencontre avec l'artiste peintre, la jeune fille eut un petit pincement au cœur. Afin de cacher sa rougeur subite, elle passa dans l'antichambre, se coiffa d'un léger chapeau de toile, puis rentra dans le salon pour donner à sa mère le baiser du départ.

— Tu aurais pu te mettre un peu plus en frais de toilette, observa Mme Le Priboran, qui n'avait jamais su se débarrasser du protocole mondain de ses jeunes années.

— Oh !... Ne sommes-nous pas à la campagne?... et puis, tu ne voudrais pas que je me gêne avec Lucienne.

— Soit !... Mais il y a son père.

— On ne le voit jamais. Enfin, ce qui fait justement le charme de nos relations, c'est qu'elles sont exemptes de toute contrainte. Le décorum y perd peut-être, l'amitié y gagne certainement.

Elles échangèrent un baiser et Claude se retira.

Peu après, elle roulait dans la direction de Sainte-Croix.

Pourquoi son cœur battait-il si violemment ? Pourquoi interrogeait-elle la route avec tant d'anxiété ?

C'est qu'elle souhaitait et redoutait à la fois de voir apparaître la silhouette si personnelle de celui qu'elle appelait en son for intérieur « son grand ami inconnu ».

Elle arriva pourtant au château de Sainte-Croix

sans avoir fait cette rencontre. D'ordinaire, elle trouvait Lucienne dans le parc, installée devant sa corbeille à ouvrage ou parcourant les allées ombreuses en compagnie de son chien Samy. Ne l'ayant point aperçue, elle laissa sa bicyclette contre le tronc d'un frêne et pénétra dans le vestibule.

Un domestique, qu'elle connaissait de longue date, vint à sa rencontre.

— Mademoiselle est sortie peut-être ? questionna Claude.

— Non, mademoiselle, elle est au salon.

— Il y a donc une visite ?

— Oui.

Le visage de la jeune fille exprima, assez visiblement, son dépit.

— Je reviendrai.

— Pas du tout... Entrez donc ! Mademoiselle serait désolée... Je sais qu'elle est très impatiente de vous voir.

Un peu à contre-cœur, Claude se laissa conduire.

— Mlle Le Priboran, annonça le domestique.

Il y eut dans le salon un bruit de chaises remuées, de paroles confuses, et, sur le décor lumineux de la baie, apparut la haute silhouette de « l'ami inconnu ».

Mlle Le Priboran eut un haut-le-corps et balbutia :

— Oh ! pardon... je vous dérange...

Mais M. de Bresles protestait :

— Pas du tout !...

Tandis que, également saisi, l'artiste esquissait un mouvement de retraite.

— Oh !... je vous en conjure, supplia Lucienne... ne partez pas... Vous n'êtes pas de trop, monsieur Cazarel... Quant à toi, Claude... n'es-tu pas mieux qu'une amie... une sœur !

Elle embrassa Mlle Le Priboran à deux reprises, puis, présentant chacun :

— Mlle Claude Le Priboran de la Borderie, ma compagne et ma confidente de toujours... M. André Cazarel, notre nouveau voisin... un artiste délicat... un esprit distingué.

Les jeunes gens s'inclinèrent, se serrèrent la main avec une courtoisie un peu solennelle et reprirent leur place autour du guéridon.

— Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que j'ai l'honneur de rencontrer monsieur, avoua Claude.

— Comment !... vous vous connaissez... et vous me laissez vous présenter ?... C'est mal !... on ne se moque pas des gens ainsi, gronda d'un ton badin Mlle de Bresles.

— C'est-à-dire, rectifia le jeune homme, que nous

ne nous connaissions point de nom. J'ai eu le précieux avantage de rendre un jour à mademoiselle un méchant petit service...

— Vous êtes modeste, monsieur; sans votre intervention, il m'aurait fallu couvrir à pied, pour rentrer à Rauzeray, je ne sais combien de kilomètres.

Il y eut un assez long temps de silence. Assez émus tous deux, les jeune gens ne savaient plus que dire. Ils s'entre-regardaient à la dérobée, avec une sorte de joie intime qui les extériorisait complètement.

Ils en avaient oublié leurs hôtes.

Une émotion pénétrante, peu à peu, envahissait tout l'être de Mlle Le Priboran. Elle tressaillait, à la fois, de bonheur et de vague crainte, devant l'inconnu qui déroulait devant elle des perspectives encore chargées de ténèbres...

Elle avait l'intuition que, dans un avenir plus ou moins éloigné, ce jeune homme jouerait un rôle dans sa vie.

Etait-ce donc pour rien que le destin s'acharnait à les rapprocher ?

Lui, non moins troublé, mais plus maître de soi, s'efforçait de montrer le visage reposé de l'indifférence polie.

M. de Bresles, enfin, reprit, s'adressant à André :

— J'ai beaucoup connu, jadis, monsieur votre père... C'était du temps de ce vieux brave homme que nous appelions tous « oncle Aubertin »... Un vrai type!... mais quel cœur excellent!... quelle exquise nature!... Un peu lourd d'aspect, trapu, jovial, aimant à rire... mais d'un esprit si fin... d'une observation si juste! Il ne fallait pas s'y tromper!

— En effet... mon père m'en a souvent dit le plus grand bien.

— Je comprends cela! Il aimait son neveu et avait pour lui des ambitions... Qu'il serait heureux de les voir aujourd'hui amplement réalisées!... Qu'il serait fier aussi, car il ne cachait pas ses sentiments!... Quand il mourut, si malheureusement, d'un accident de chasse, il n'y eut, dans toute la contrée, qu'une voix pour crier ses louanges. Il fut pleuré par tous comme un ami très cher, comme un parent... Il avait obligé tant de monde. Enfin, voici M. Cazarel de retour au pays; la maison des Bordereaux a secoué la poussière des ans. Je m'applaudis d'avoir retrouvé en votre père un camarade de ma jeunesse évanouie, un ami, un voisin d'un commerce si agréable.

— Mon père serait ravi de vous entendre, car je vous assure que les sentiments que vous exprimez ont un écho dans son cœur.

Les jeunes filles s'étaient retirées un peu à l'écart et parlaient entre elles mode, chiffons, livres... mais l'esprit de Claude était ailleurs. De temps à autre, son regard se posait sur André, lui découvrant un charme nouveau, une distinction plus affirmée.

Elle était heureuse maintenant de connaître son nom. Elle avait craint, un moment, qu'il ne fût qu'un passant dans le pays, un étranger venu là au caprice du « farniente », un bohème peut-être.

Or, André Cazarel était le fils d'un magistrat respecté, chevalier de la Légion d'honneur, d'un homme dont chacun s'accordait à reconnaître les hautes qualités morales, les vertus domestiques. La fortune des Cazarel pouvait rivaliser avec celle des Le Priboran...

En tout état de cause, les obstacles que, dans son imagination surexcitée, Claude avait dressés sur la route de son bonheur s'évanouissaient un à un...

Soudain, le joli visage de Mlle Le Priboran s'assombrit. Elle venait de se rappeler les propos de sa mère touchant le juge Cazarel, son refus de le recevoir à Rauzeray...

Que pouvait-il bien y avoir eu entre eux jadis ?

Elle s'étonnait que Mme Le Priboran, naturellement indulgente, s'attachant à prêcher le pardon, à le pratiquer, eût gardé si vivace cette rancune qui ne voulait pas désarmer.

Elle se promit de questionner adroitement sa mère, de se renseigner... de tâcher, par la suite, de triompher de cette présomption inexplicquée.

Maintenant elle redoutait que ce jeune homme, subissant l'influence de la vindicte paternelle, ne fit effort pour oublier qu'ils s'étaient rencontrés.

Elle se rassura quand ses yeux rencontrèrent les yeux pensifs de l'artiste.

Il avait rougi. Tout à l'heure, au tremblement de cette main timidement offerte, elle avait deviné l'émotion d'André.

Peut-être l'aimait-il ?

Cette idée ne manqua pas de causer une certaine satisfaction à Mlle Le Priboran.

Désormais, elle s'efforça d'éviter le regard du jeune homme. Lui observa plus de réserve encore, mais ils n'en sentirent pas moins qu'ils demeuraient en communion étroite.

La conversation, après avoir effleuré un peu tous les arts, languissait à présent, car, à l'exception du chevalier de Bresles, d'une parfaite liberté d'esprit, les jeunes gens, Lucienne comprise, étaient trop soucieux de leurs propres sentiments pour suivre longtemps le fil d'une idée étrangère.

— Comptez-vous demeurer longtemps parmi nous ? questionna encore M. de Bresles.

Le peintre se tourna légèrement vers Claude, puis, élevant un peu la voix, dans l'intention d'être compris de la jeune fille :

— Je ne sais... peut-être une semaine... peut-être un mois... peut-être davantage... Cela dépendra des circonstances...

— Où seriez-vous mieux, cet été, que sous les frais ombrages des Bordereaux ?

— Certes...

— Enfin... que deviendrait monsieur votre père ?... Il s'ennuierait.

— Lui ?... Vous ne le connaissez pas !... Depuis son arrivée ici, il ne tient pas en place... Il s'intéresse à tout, et à tous... Il s'occupe de je ne sais combien d'affaires... Les uns et les autres viennent le consulter.

— Singulière façon de se reposer.

— C'est ce que je lui ai fait remarquer. Il se fatigue énormément pour des gens qui ne lui en savent aucun gré. N'importe ! il aime rendre service.

— Ceci est connu ; aussi, soyez bien certain qu'il jouit dans le pays de la considération générale.

André Cazarel s'était levé.

— Je vous demanderai maintenant la permission de me retirer.

— Déjà ! fit Lucienne avec une nuance de regret, vous êtes donc bien pressé, monsieur Cazarel.

Il balbutia :

— Je craindrais d'abuser...

— Que voilà donc une vilaine parole ! protesta M. de Bresles ; je vous attends comme la manne. Je n'ai malheureusement pas, pour me distraire, les ressources inépuisables de monsieur votre père... Parfois, je m'ennuie...

— Merciel raila Lucienne, c'est ce qui s'appelle être galant !

— Enfant ! rétorqua le chevalier... pourquoi vouloir discerner en mes paroles une intention qu'elles n'ont pas ?... Certes ! je prends un plaisir extrême à ta compagnie ; néanmoins, cela ne m'empêche pas de regretter quelquefois de n'avoir pas, plus souvent, l'avantage d'échanger des idées avec un ami. Jurerais-tu que tu me trouves toujours intéressant ?

— Sans doute.

— Tu me flattes. Néanmoins, il t'est agréable de causer, avec mademoiselle, de sujets qui me sont totalement étrangers.

Et, pour couper court à cette petite controverse, M. de Bresles proposa :

— Si nous allions faire un tour de parc ?

— Volontiers, approuva le jeune homme ; vous me reconduirez jusqu'à la grille.

— Ah ! mais non, protesta Lucienne, si c'est pour vous reconduire, monsieur Cazarel, nous resterons ici encore un bon moment. Nous avons si rarement le plaisir de vous voir à Sainte-Croix.

Ils descendirent les marches du perron, s'engagèrent, tout d'abord, dans un jardin anglais.

M. de Bresles précédait les visiteurs, leur signalant de jolies variétés de fleurs précieuses, indiquant du doigt un site, un joli sous-bois.

— Tenez, monsieur André, vous qui êtes peintre... que dites-vous de cela ?

— Charmant !...

— Mais... regardez donc ce jeu de lumière à travers les branches de ce saule argenté. Vous vous plaisez surtout, je crois, à peindre la nature ?

— Où trouver plus admirable sujet d'inspiration ?

— La nature seule mérite nos enthousiasmes. Tout le reste est puérilité et convention, aussi ne quitté-je guère Sainte-Croix.

— L'hiver, cependant...

— Je m'y plais peut-être davantage.

— Il faut vous dire, monsieur Cazarel, que papa est un enragé chasseur... Moi qui ne partage pas son emballement pour le sport cher à Nemrod, je vous assure que je trouve longue la mauvaise saison.

— Ce n'est pas un motif, remarqua le chevalier, pour sortir à cette époque sans chapeau... Je croyais les jeunes filles plus soigneuses de leur teint...

Le visage de Lucienne s'empourpra :

— C'est juste, dit-elle... Excusez-moi un instant.

Elle se hâta vers la maison, tandis que M. de Bresles, pour affirmer sa réputation de galanterie, cueillait les plus jolies roses à l'intention de la visiteuse.

André et Claude demeurèrent un moment seuls, au milieu du chemin, et dans un embarras dont tous deux se rendirent compte.

— Mademoiselle, balbutia le jeune homme... je vous avais promis un tableau.

— Ah vraiment ? fit Mlle Le Priboran, feignant de battre le rappel de ses souvenirs.

— Vous vous souvenez, là-bas... dans le petit bois?...

Claude rougit, puis :

— En effet... Je n'avais pas pris cette offre au sérieux.

— Est-il vrai ?

— ...Sans quoi, je l'eusse déclinée.

— Peut-être me montrai-je, en effet, un peu irrésolû... Je ne vous connaissais pas alors... Ne veuillez considérer que la bonne intention.

Il était si humble, si embarrassé de ses mains, si

touchant de sincérité... La jeune fille aurait voulu pouvoir lui dire quelque parole qui le rassurât, mais, non moins troublée que l'artiste, elle n'en trouva pas et ne put que balbutier :

— Certainement, monsieur, certainement.

Il s'enhardit un peu.

— Tandis que, maintenant... vous ayant été présenté... si vraiment cette toile, d'ailleurs inachevée, vous était agréable?... je pourrais, sans doute, me permettre... sans manquer aux convenances...

— Votre offre me touche infiniment, monsieur, et je puis vous affirmer, de mon côté, en toute sincérité, qu'il me serait infiniment agréable d'y répondre. Seulement... aurons-nous encore l'occasion de nous rencontrer?... j'en doute...

Il la regarda avec une expression presque déchirante.

— Oh ! mademoiselle !...

— D'autre part, mon excellente maman se montre parfois d'une sévérité !... Je craindrais de la contrarier.

Le nom de Mme Le Priboran, ainsi jeté dans le débat à l'improviste, fit à André l'effet d'un soufflet. Il se souvint de l'injure infligée à son père, de la promesse faite à ce dernier de ne plus chercher à revoir Mlle Le Priboran.

— Ah !... s'il en est ainsi... je ne voudrais pas... non... je ne voudrais pas insister.

Il poussa un soupir profond et se détourna de Claude, tandis que Lucienne reparaisait, riieuse, sous la fine paille d'un chapeau bergère qui lui seyait à ravir.

Elle sourit à Claude, à André, et, de nouveau, son babil d'oiseau s'éparpilla sous les grands arbres.

Il apparut à Mlle Le Priboran que son amie se mettait en frais pour attirer l'attention du fils Cazarel, et que ce dernier, en veine d'amabilité, semblait prendre plaisir à ce jeu.

Elle en éprouva plus de peine que de dépit.

Elle avait cru un moment à la sympathie tendre de l'artiste. Elle s'était leurrée de l'espoir de lui plaire... Maintenant, perplexe, en proie à un mal obscur qu'elle n'avait encore jamais éprouvé, elle était dévorée de l'envie de s'en aller... de s'en aller vite... afin de pouvoir pleurer.

André Cazarel était-il un familier du château de Sainte-Croix ?

Y venait-il seulement pour le plaisir du chevalier ? Au contraire, Lucienne, seule, l'intéressait-elle ?

Modeste, Claude considérait son amie avec plus d'attention et la trouvait même... plus tentante, peut-

être, avec ses yeux rieurs et son babil d'oiseau...
L'artise préférait-il les blondes ?

Elle était brune...

Ils firent deux fois le tour du parc, puis, ayant visité la ferme, ils s'attardèrent encore un peu sous la futaie. Enfin André Cazarel manifesta, sérieusement, l'intention de rentrer aux Bordereaux, où son père l'attendait, affirmait-il, vers cinq heures. On le reconduisit jusqu'au chemin de Bosc-Roger. Il prit congé des demoiselles avec l'aisance d'un gentleman accompli, serra énergiquement la main du chevalier, promit de revenir et partit à grands pas.

Mélancolique, Claude Le Priboran le regarda s'effacer derrière une haie d'aubépines.

— N'est-ce pas qu'il est charmant ? remarqua Lucienne.

— Certes.

— Et d'une distinction !

— Raffinée.

— Tu as paru beaucoup plaire à notre voisin.

— Tu crois ? fit Claude, pâle d'émou.

— Dame... il me semble...

— Mais... il n'avait d'yeux que pour toi !

— J'en suis ravie ! avoua la rieuse Lucienne.

La conversation tomba brusquement.

Elles marchèrent un long moment dans un silence lourd, tandis que, intarissable, le chevalier énumérait ses variétés de roses :

— L'Étoile du Sud... Mme Millet-Robinet...
Président Millerand (une nouveauté)... la Gloire
du Japon... et celle-ci !... mais, voyez donc !... ne
dirait-on pas de l'or en fusion ?

— Elle s'appelle ? fit Claude, par pure politesse.

— Prince Edouard.

Le soleil lentement baissait à l'horizon.

— Allons ! remarqua Mlle Le Priboran... il me faut
aussi vous quitter.

— Déjà ! protesta le chevalier.

— Oui... à cause de maman... Si vous saviez
combien elle est prompte à s'alarmer... N'est-il pas
vrai, Lucienne ?

— Sans doute... mais... ne sait-elle pas que tu es
ici ?

— Bien certainement.

— Alors ?... Accorde-nous encore une heure...
une petite heure...

— Non... je t'assure.

— Tu reviendras ?

— Oui.

— Bientôt ?

— Je te le promets.

— Quel jour ?

— Je ne puis le fixer à l'avance... à cause de maman, mais compte sur moi... compte sur nous...

Elle reprit sa bicyclette, tâta les pneus et tendit la main à M. de Bresles.

— Vous savez que je retiens votre promesse ? insista ce dernier.

Puis, sans penser à mal :

— Nous irons jusqu'au Bel... un site bien curieux. M. Cazarel sera des nôtres... Allons ! c'est entendu... à vendredi, n'est-ce pas ?

— Je tâcherai, dit Claude.

Elle partit, et les de Bresles s'attardèrent un moment à la suivre du regard sur la route poudreuse.

— Une exquisite créature, dit le chevalier.

— Je l'ai trouvée aujourd'hui assez nerveuse.

— Peut-être la présence de M. Cazarel l'a-t-elle un peu émue... Je la crois timide.

— Bah ! cela passera quand ils se connaîtront mieux.

Ils rentrèrent dans le parc où, déjà, descendait la fraîcheur du soir proche.

Au loin, par delà la plaine blonde où se balançaient encore des épis d'or, l'angélus tintait...

VII

Cruelle énigme.

Tandis qu'elle pédalait vers Rauzeray, Mlle Le Priboran se remémorait tous les incidents de sa visite à Sainte-Croix, son entrée dans le salon de M. de Bresles, la présence du fils Cazarel, ses rougeurs subites, le tremblement de sa voix quand ils avaient échangé quelques paroles, tandis que le chevalier, son sécateur à la main, dressait une gerbe avec méthode.

Ils n'avaient rien dit pourtant que de banal... néanmoins, un moment, elle avait cru que le cœur de l'artiste était proche du sien. Puis, tout à coup, le visage d'André s'était assombri... la flamme de son regard était morte... elle n'avait plus senti qu'un froid glacial.

Pourquoi ?... que s'était-il passé en l'esprit de ce jeune homme ?

Lucienne ?

Peut-être !... et pourtant, bien qu'il s'efforçât de se montrer aimable envers Mlle de Bresles, l'artiste n'avait pas, en lui parlant, de ces gaucheries si délicieuses que décèle l'amour...

L'aimait-il néanmoins ?... Leurs parents avaient-ils formé déjà quelque projet ?

Claude se posait toutes ces questions avec une insistance qui tenait de l'angoisse.

Enfin, en haut de la côte, apparut Rauzeray, dans un océan de verdure. Rauzeray et son pigeonnier byzantin, et ses fermes tassées autour du château, et son imposante allée de sapins que précédait une barrière couverte en chaume dans le style normand.

Mlle Le Priboran s'étonnait d'être arrivée au seuil du domaine maternel, tant absorbée par ses pensées qu'elle avait oublié le décor ambiant.

Pour la première fois, elle se posa cette question embarrassante :

« Faut-il « en parler » à maman ? »

Elle connaissait l'antipathie qu'inspirait à sa mère le nom de Cazarel, et, bien qu'elle en ignorât toujours le motif, elle paraissait croire qu'il devait être sérieux.

Comment Mme Le Priboran allait-elle accueillir cette nouvelle ?

La taire n'était guère possible... Demain, peut-être, la capricieuse Lucienne lui rendrait sa visite à Rauzeray... Bavarde, elle ne manquerait pas de jeter dans la conversation le nom du fils Cazarel. Mme Le Priboran pourrait, à bon droit, s'étonner que Claude lui eût caché son entrevue avec ce jeune homme, après lui avoir fait la confidence de leurs premières rencontres.

Au surplus, Claude répugnait à la dissimulation.

Aussi, après les épanchements du retour, lâcha-t-elle immédiatement :

— Enfin!... je sais le nom de « mon » peintre!

— Voilà du nouveau! Il ne t'a pas arrêtée sur la route, j'imagine?

— Oh! certes non!

— Tu ne lui a pas demandé sa carte d'électeur?

L'idée parut amusante à Claude.

— Si... au contraire... et son permis de chasse!

— Mais... la chasse n'est pas ouverte!... Allons!... trêve de plaisanteries... M. de Bresles, sans doute, t'a renseignée?

— Mieux!... j'ai trouvé ce jeune homme en arrivant à Sainte-Croix.

— Il séjourne au château?

— Non... il y était en visite.

— Alors... il s'appelle?

Claude hésita une seconde, puis, très vite :

— André Cazarel.

Le buste incliné de Mme Le Priboran se redressa du coup :

— Cazarel?... alors... ce serait le fils de cet homme?

— Du juge Cazarel, oui, maman.

Il y eut un silence pénible :

— Cazarel... Cazarel... gronda la vieille dame... encore lui!

Etonnée, Claude suivait sur le visage de sa mère l'émotion qui en accentuait les rides et la gravité.

Un instant, Mme Le Priboran avait fermé les yeux. Enfin, les narines frémissantes, elle reprit :

— Il t'a reconnue ?

— Oui...

— Le premier ?

— Non... c'est moi qui... Je t'assure qu'il s'est montré très discret.

— Il ne manquerait plus qu'il eût agi autrement !

— Les de Bresles paraissent le tenir en haute estime.

— Ceci les regarde.

— Mais, ma chère maman... tu ne le connais pas...

Si le passé te permet de garder quelque ressentiment envers le père... je te sais trop juste pour englober le fils dans la même réprobation.

— Le fils ne m'intéresse pas plus que le père... et je puis te certifier que je n'eusse jamais, devant toi, prononcé leur nom, si cet homme n'avait cru devoir se présenter chez moi... Et cette fâcheuse histoire de tableau ?

— Enterrée !... Je lui ai fait comprendre que mieux valait en rester là.

Mme Le Priboran se dérida :

— J'en suis ravie... Et alors ?

— Je dois à la vérité de déclarer que cette solution n'a pas paru lui déplaire.

— Tout est bien qui finit bien ! conclut la bonne dame.

Quand elle se retrouva, le soir, dans le secret de sa chambre, Claude en éprouva du soulagement. Ses nerfs, trop surexcités par les événements de cette journée, la tenaient éloignée du sommeil. Elle poussa un fauteuil près de la fenêtre et laissa errer ses regards sur le parc déjà vert de lune.

Des étoiles se miraient dans l'eau dormante de l'étang minuscule, où les grenouilles donnaient un concert mélancolique, tandis qu'au loin le chien de la ferme traduisait son ennui en d'incessants jappements.

André, s'il n'eût été lui-même amoureux, n'eût pas manqué d'admirer un jeu curieux de lumière glauque à travers les branches hérissées des araucarias.

Claude, d'ordinaire, plutôt contemplative, demeurait indifférente à la beauté grave et sereine de la nuit. Sa pensée, captive, s'attachait au souvenir de

ce jeune homme dont elle cherchait en vain, maintenant, à démêler les sentiments.

Que n'aurait-elle donné pour savoir s'il songeait un peu à elle... quelle impression elle avait laissée sur cette âme... et pourquoi, soudain, sans cause apparente, André avait paru se reprendre ?

Simple caprice ?... satisfaction morbide de causer un dépit... une souffrance ?... hésitation d'un cœur qui ne savait encore à qui se donner ?...

La poitrine gonflée de soupirs, le regard embué de tristesse, Claude évoquait l'instant de l'adieu, sur le chemin où tombait l'or sanglant du soleil à son déclin. La main d'André s'était tendue hésitante, et, comme à regret, Mlle Le Priboran n'en avait pas senti, comme la première fois, la chaude étreinte.

Elle se remémora leurs moindres propos, l'insistance avec laquelle l'artiste avait parlé d'un départ éventuel.

Pourquoi ce départ ? Qui pouvait le retarder ?

Pourquoi aussi Claude se sentait-elle presque malheureuse à la pensée que ce jeune homme disparaîtrait bientôt de l'horizon de sa vie, et qu'elle reprendrait sa route solitaire dans la brume d'un avenir incertain.

Elle s'accusa de légèreté, d'inconséquence, se promit de juguler son cœur, de ne plus songer à l'étranger qui l'avait fait battre avec plus de violence...

Ne s'était-elle pas trop hâtée de se donner ?

Après tout, rien n'était perdu... Elle pouvait encore se reprendre. Elle n'avait que vingt ans. Elle se dit que, certainement, demain ou plus tard, elle oublierait le gracieux visage de celui qu'elle avait appelé « son grand ami inconnu ».

Elle essaya de se persuader de cette évolution libératrice, finit par la croire possible, inéluctable, et ne fut pas sans le regretter.

La lueur de sa lampe projetant sur la pelouse un long carré de lumière, Claude s'empressa de fermer les rideaux, afin d'éviter d'avoir, le lendemain, à répondre aux questions de sa mère.

Elle se mit au lit rapidement, puis, la tête enfouie dans les oreillers, le cœur gros d'une peine jusqu'alors ignorée, elle appela le sommeil de tous ses vœux.

Elle ne dormit pourtant guère cette nuit-là.

..

André Cazarel était rentré aux Bordereaux dans un état d'agitation que le juge remarqua dès l'abord.

Ces deux êtres, habitués à se manifester, mutuellement, la plus absolue confiance, ne pouvaient

demeurer longtemps sur la réserve. Le magistrat attendit donc, patiemment, qu'il plût à son fils de le prendre pour confident de cet émoi mal déguisé.

De son côté, pressé de s'épancher, André ne tarda guère à répondre au désir de ce père attentif.

— J'ai des excuses à te faire...

— Pourquoi cela ?

— Je suis en retard, un peu malgré moi, d'ailleurs. Imagine-toi qu'au moment où je me disposais à partir Mlle Le Priboran est entrée chez M. de Bresles.

— Et vous avez renoué connaissance ?

— C'est-à-dire...

— Bref ! tu n'étais pas fâché de la revoir !

André se mordit les lèvres, s'empourpra, puis :

— Mon Dieu... pourquoi le cacherais-je ?...

J'avoue que je ne l'ai jamais rencontrée sans en éprouver un certain plaisir... et qu'il me serait très doux de penser que nous puissions nous retrouver encore... Seulement, je me suis souvenu à temps de ma promesse... de l'injure que ne t'épargna pas la mère de cette jeune fille...

— Et alors ?

— Je crois avoir montré assez d'indifférence... Elle comprendra qu'il ne saurait y avoir de lendemain à cette idylle à peine ébauchée.

La voix du jeune homme s'était brusquement altérée.

— De quel ton dis-tu cela ? remarqua le juge...

L'aimerais-tu sérieusement ?

— J'en ai peur.

M. Cazarel inclina vers la terre son front soucieux.

— Fâcheuse aventure.

— Sans doute... mais... est-on maître de son cœur ?

— Tu souffres...

— Qu'importe, si je ne dévie pas de la route que tu m'as tracée.

Ils restèrent un moment silencieux, en communion intime de pensées. Le magistrat, profondément remué, considérait le jeune homme, le pli amer de ses lèvres contractées par une émotion intérieure contenue à grand'peine. Il reprit :

— Mon cher enfant... je ne savais pas que ce sentiment eût des racines si profondes. Je t'ai engagé à t'éloigner de Mlle Le Priboran parce que je croyais sincèrement qu'au bout de ton rêve tu ne pouvais rencontrer qu'une âpre désillusion, mais je me reprocherais fort, je me reprocherais toujours, d'être pour quelque chose dans ce que tu pourrais considérer comme une infortune.

— Que veux-tu dire ?

— Que si j'augure mal des dispositions de Mme Le

Priboran de la Borderie à notre égard je ne voudrais pas qu'à cause de moi tu abandonnasses une lutte dont ton bonheur est le prix. Personnellement, je ne puis rien... mais enfin... cette jeune fille a voix au chapitre... et si elle partage le sentiment qu'elle t'inspire... pourquoi ne tenteriez-vous pas de vous entendre ?

— Les moyens ?

— Que sais-je, moi ?... Ils sont nombreux... Les amoureux sont plus aptes à les découvrir que les vieux bonshommes comme moi... Mlle Le Priboran est, je le sais, une personne de moralité supérieure, d'une éducation un peu collet monté... par conséquent, je ne saurais trop te conseiller la prudence, le tact, la discrétion... mais enfin... quand deux êtres s'aiment... il ne leur est pas défendu de se le dire... avec toute la réserve que comporte un tel aveu... Au reste, il n'est pas toujours nécessaire d'exprimer ses sentiments avec des mots... il y a des regards qui en disent plus longs que des discours... Mlle Le Priboran t'aime-t-elle ?... Tout le problème est là.

— Je le crois.

— T'aime-t-elle assez pour triompher des résistances de sa mère... pour crier bien haut les révoltes d'un cœur opprimé ?

— De cela je ne suis pas sûr.

— Tu m'as dit qu'elle fréquente Sainte-Croix ?

— Oui.

— Assidûment ?

— Je présume. Mlle de Bresles est son amie d'enfance.

— Eh bien... pourquoi ne ferait-on pas pressentir, par les de Bresles, Mlle Le Priboran ?

— L'idée me paraît excellente, approuva André.

— Le chevalier est un ami sûr, il ne demandera qu'à se muer en diplomate pour m'être agréable... Cette combinaison a-t-elle ton assentiment ?

— Elle m'enthousiasme !

Puis, embrassant son père avec une effusion juvénile :

— Je ne te saurai jamais trop de reconnaissance.

— Allons ! allons ! protesta le magistrat... que ne ferait-on pour son fils ?... pour un fils comme toi ?

Radieux, André Cazarel ne put cacher son optimisme.

— J'épouserai Mlle Le Priboran.

— Puisque tel est ton désir, je le souhaite de tout mon cœur, conclut M. Cazarel.

Il regarda son fils, transfiguré, s'éloigner en sifflant un air de chasse.

Pour tout dire, M. le juge Cazarel n'avait pas du tout confiance...

VIII

Aveux.

Les jours qui suivirent ne firent qu'augmenter l'anxiété de Mlle Le Priboran. Tout d'abord, elle avait décidé de ne plus revoir André Cazarel, dont l'attitude énigmatique n'était pas sans la blesser dans ses sentiments les plus intimes. Elle offrait à sa mère ce douloureux sacrifice, comme un hommage fervent de sa piété filiale.

Non !... il n'était pas possible qu'ayant toujours été si étroitement unies elles en vinsent à se séparer moralement à cause de cet étranger !

Jusqu'au jeudi matin, sa résolution ne faiblit pas ; puis, au fil des heures, lentes et mornes, elle sentit grandir ses regrets héroïquement refoulés. Elle s'enfonça dans le parc, cruellement incertaine, appelant éperdument un secours moral qui ne venait point. Elle ne percevait plus que les battements précipités de son cœur nostalgique. Et, dans le réveil en fanfare de sa douleur assoupie, elle puisait à présent des éléments de révolte contre sa propre tyrannie...

Elle aimait.

Le soir, elle était presque décidée à retourner, le lendemain, au château de Sainte-Croix, ainsi que le lui avait demandé le chevalier de Bresles.

Elle s'endormit tard, et son sommeil fut peuplé de cauchemars. Elle s'éveilla à la pointe du jour, la tête lourde, les membres brisés — et pas plus avancée que la veille.

Irait-elle ? N'irait-elle pas ?

Vingt fois elle prit des résolutions définitives, bientôt remplacées par des décisions contraires.

Mme Le Priboran l'observait avec étonnement, alarmée de la voir si différente d'elle-même, si détachée de ce qui, naguère, meublait sa vie quotidienne.

Claude, visiblement, en était arrivée à la période critique où les jeunes filles sentent s'éveiller en elles les prodromes d'une crise sentimentale que le mariage vient à propos dénouer.

L'excellente dame ne pensait pas du tout que sa fille eût disposé de son cœur sans la consulter, comme elle en avait coutume à propos du choix d'une étoffe ou de la forme d'un chapeau. L'eût-elle même soupçonné qu'elle n'eût attaché qu'une importance secondaire à cet événement.

Quelle jeune fille peut se vanter d'avoir épousé le

premier homme auquel, très innocemment, elle s'intéressa en son vingtième printemps ?

Néanmoins, dans la crainte que ce cœur inquiet ne se donnât inconsidérément, se promit-elle de le diriger dans la voie qui lui paraissait la meilleure.

Depuis longtemps elles vivaient en recluses.

Que cette existence, à la fin, parût monotone à Claude, quoi de plus naturel ?

Eh bien ! faisant violence à sa nature, à ses propres goûts, à son amour de la paix, du silence, du décor familial, elle entrainerait sa fille vers ce qu'il est convenu d'appeler « le monde ». Elles feraient, tout d'abord, le tour de la famille, puis elles iraient à la mer ou à la montagne.

Salutaire diversion pour cette petite tête farcie de songes creux.

Ainsi songeait Mme Le Priboran de la Borderie, tandis que, fébrilement, Claude se préparait à partir.

— Alors, insista la jeune fille, tu ne te décides pas à venir à Sainte-Croix ?... M. de Bresles a, je crois, projeté une promenade... Ce sera très amusant !

— Une promenade ! répéta Mme Le Priboran, raison de plus pour que je m'abstienne... Tu sais bien que je ne suis plus bonne marcheuse.

— Nous irons en voiture...

Mais la bonne dame branla la tête :

— Non... je ne sortirai pas d'ici par ces fortes chaleurs. Il fait si bon dans les ombrages de Rauzeray !

Claude s'étonna de constater que le refus obstiné de sa mère ne lui causait qu'une déception relative.

Elle partit.

Maintenant, elle ne s'attardait plus à réfléchir... Le sort en était jeté ! Elle allait revoir André Cazarel. Elle tâcherait de lire plus clairement en cette âme tourmentée, et si, décidément, elle n'y discernait qu'obscurité et indécision, elle tournerait à jamais cette page de sa vie.

Elle arriva au château de Sainte-Croix un peu avant trois heures. André Cazarel était là depuis déjà assez longtemps et s'entretenait avec les de Bresles à l'ombre propice des platanes. À l'aspect de Mlle Le Priboran, ils repoussèrent vivement leur rocking-chair et s'avancèrent empressés.

— Parbleu ! fit le chevalier, radieux, je savais bien que vous viendriez, chère petite amie ! M. André soutenait le contraire.

— Tiens ! s'exclama Claude, et pourquoi ?

— Sans doute parce qu'il n'espérait pas ce bonheur.

Le peintre rougit légèrement et garda un moment, dans les siennes, la main de la jeune fille, assez pour qu'elle comprit que, dans ce geste, il se donnait tout entier, pas trop cependant pour qu'elle pût le taxer de familiarité.

Le jeune homme, visiblement, s'était mis en frais de toilette. Il ne prêtait plus qu'une oreille distraite au babillage de la blonde Lucienne. De temps à autre, son regard bleu effleurait Claude, un peu pâle, à présent qu'était tombée sa rougeur initiale.

Il cherchait à plaire, à faire oublier l'étrangeté de ses attitudes passées.

Mais, déjà, Claude avait pardonné.

— Eh bien, dit le chevalier, n'avions-nous pas décidé d'aller au Bel?

— Le Bel? interrogea le peintre d'un air assez étonné.

— Un endroit assez curieux... Retranchement gallo-romain, assurent les uns; vestige d'un campement du temps des guerres de religion, disent les autres. J'avoue n'avoir pas d'opinion en la matière... En tout cas, le site offre un intérêt certain. D'ailleurs, vous en jugerez tout à l'heure... Lucienne, veux-tu dire à Constant d'atteler la charrette anglaise?

— Si votre retranchement n'est pas trop éloigné, remarqua André, peut-être pourrions-nous nous y rendre à pied?

— Sans doute, s'il ne s'agissait aussi d'en revenir. Nous avons des chaussures rationnelles, tandis que ces demoiselles, avec leurs hauts talons, ne sauraient, sans risquer la fâcheuse entorse, aller par les chemins où il nous faudrait passer. Dieu! que ces modes sont ridicules!

Claude sourit. Elle était habituée aux sarcasmes de son vieil ami, à ses paradoxes, et elle s'en amusait volontiers.

— Si vous croyez que la mode masculine est toujours d'un goût parfait!

— Je vous le concède; aussi, pour ma part, n'y sacrifié-je pas: Redingote, aux fins de baptêmes, mariages et enterrements; complet veston noir, de forme droite, pour le commun des jours; je ne sors pas de là. Quand ces vêtements sont usés, je m'en fais tailler d'autres sur le même patron. Et voilà!

— Ce n'est, en effet, pas très compliqué! fit Claude.

A la faveur de ce colloque, André Cazarel pouvait à loisir examiner la jeune fille. Enamouré, il lui découvrait mille grâces nouvelles et tremblait en songeant qu'elle pût le trouver ridicule. Il aurait souhaité que, même au péril de sa vie, une occasion lui fût offerte de se distinguer aux yeux de Claude.

Qu'avait-il besoin de se mettre martel en tête ? Mlle Le Priboran n'était venue là que pour lui !...

Mais... pouvait-il savoir ?... L'eût-il cru seulement ?

Soudain, le sable des allées crissa sous les roues de la charrette, et Lucienne parut sur le siège, tenant les guides en main.

— Qui m'aime me suive ! fit-elle joyeusement.

Elle s'attendait peut-être à ce que le jeune artiste se précipitât, mais, réservé maintenant, il demeurait dans l'ombre de Claude.

Lucienne ayant sauté à terre, le chevalier la remplaça sur le siège.

— Prenez vos places, vos billets ! s'exclama Lucienne.

Claude se tenait au milieu de l'allée dans une certaine anxiété. Près de qui allait-elle s'asseoir ? Elle redoutait que le chevalier ne l'invitât à prendre place près d'André Cazarel, ce qui n'eût pas manqué, en dépit du plaisir qu'ils en eussent peut-être ressenti, de créer une atmosphère de contrainte dont s'alarmait, par avance, leur timidité.

M. de Bresles devina-t-il leur état d'esprit ? Au contraire, avait-il en tête une idée moins innocente ?

— Mademoiselle Claude, proposa-t-il, voulez-vous monter à l'avant avec moi ?

— Avec grand plaisir.

Il tendit la main à la jeune fille.

— A gauche, s'il vous plaît, à cause des freins... enfin... cela m'est plus facile pour conduire.

Puis, se tournant vers sa fille avec laquelle André Cazarel s'entretenait de l'air du temps :

— Quant à vous, jeunes gens, tenez bon la rampe à l'arrière. Gare aux cahots et aux tournants !

Il fouetta le cheval, et le véhicule démarra dans une échappée de soleil.

Attentif aux incidents de la route, le chevalier parlait peu, tenant son cheval bien en main, à cause des descentes rapides et des empierrements récents.

Claude, assise dos à dos avec André Cazarel, prêtait inconsciemment l'oreille au gazouillis de son amie. Lucienne affectait de s'intéresser prodigieusement à l'art du jeune homme, émettant des aperçus qui, parfois, ne manquaient pas d'originalité.

André, les lèvres fleuries d'un sourire stéréotypé, approuvait de la tête et parlait peu.

Enfin, la voiture entra dans le bourg de Buchy, tout en longueur, hostile, lamentablement désert, passa devant l'église et prit, sur la gauche, un chemin à peine carrossable, aboutissant à un bouquet d'arbres.

— Le Bell annonça M. de Bresles en arrêtant son équipage.

Les jeunes gens mirent pied à terre, tandis que le chevalier attachait l'animal au tronc d'un jeune hêtre.

Ils traversèrent un champ de trèfle et se trouvèrent devant un fossé profond, embroussaillé, parfaitement circulaire, que surplombait un rempart de terre, haut de trois mètres environ, large d'autant, derrière lequel s'étendait une vaste cuvette où quelques centaines d'hommes pouvaient évoluer à l'aise. De grands arbres avaient poussé et prospéré sur le tout, au hasard. Néanmoins, le caractère initial de ce fortin rudimentaire, élevé de main d'homme, restait apparent et suffisamment évocateur.

M. de Bresles fit remarquer que, de ce point culminant, on pouvait facilement surveiller la plaine environnante. Il n'était pas impossible que ce fût là, en effet, le vestige d'un ouvrage militaire remontant peut-être au temps de l'invasion romaine.

André Cazarel, féru d'archéologie, écoutait avec un intérêt marqué les explications du chevalier. Lucienne faisait une ample cueillette de fruits sauvages. Claude, pensive, évoquait, par la pensée, les temps héroïques où, n'ayant pour se défendre que des instruments rudimentaires, des hommes courageux n'en luttaient pas moins énergiquement pour défendre leur liberté menacée par des légions prétoriennes, mieux outillées, au service d'un impérialisme implacable.

Eternelle histoire de l'humanité ! lutte incessante du fort contre le faible !

Qu'y avait-il de changé, sinon que les hommes avaient perfectionné les moyens de se détruire ?

Le peintre s'était frayé un passage à travers les ronces et observait à l'intérieur du cirque un certain nombre de cavités, en parties comblées par des éboulements, où il prétendait voir d'anciens emplacements de huttes, des trous à feu...

Claude, de plus en plus intéressée, l'avait rejoint et approuvait de la tête.

Galamment, avec d'innombrables précautions, André écartait les branches, écrasait les ronces.

— Prenez garde, mademoiselle. Ici, il y a une fondrière... Attention à ce réseau d'épines...

Mais Mlle Le Priboran continuait à aller de l'avant.

Un moment, assez étonnés de l'aventure, ils se trouvèrent, face à face, au fond d'un grand trou sombre, qu'envahissait le lierre terrestre. Ils se regardèrent furtivement, rougirent et ne purent trouver une parole. La respiration courte, les mains frémissantes, ils tentaient en vain de vaincre leur émotion.

André avait baissé les yeux. Un grand combat se livrait en lui. Jamais, peut-être, il ne retrouverait

occasion meilleure de révéler à cette jeune fille l'adoration fervente qu'elle lui avait inspirée.

Devait-il profiter de la complicité des circonstances ?

Comment Mlle Le Priboran allait-elle accueillir cette déclaration ?

En vain, André cherchait-il une périphrase qui exprimât, sous la forme la plus anodine, l'état tumultueux de son cœur.

Claude, la première, recouvra son sang-froid.

— Il s'agit de savoir, maintenant, comment nous allons sortir de là.

— Oh!... sans difficulté, mademoiselle... Si vous voulez bien me donner votre main...

— Volontiers.

Il s'accrocha solidement de la main gauche aux branches d'un jeune chêne et, de l'autre, attirant Claude doucement vers lui, réussit à lui faire reprendre pied en un terrain moins précaire.

— Quelle aventure! fit Mlle Le Priboran en souriant.

— Une aventure charmante, bégaya-t-il.

— Sans doute.

Ils remontaient le petit sentier, côte à côte.

L'artiste s'efforçait, bien inutilement, de montrer quelque audace; sa voix s'étranglait dans sa gorge, il avait comme des éblouissements. Enfin, il balbutia :

— Mademoiselle...

Peut-être Claude attendait-elle ce moment-là, car elle ne parut pas autrement surprise.

— Monsieur?...

— Je... il y a longtemps que... depuis le jour où...

Le malheureux n'alla pas plus avant.

Le cœur de Claude se mit à battre furieusement.

Ils osèrent un instant se regarder. Il n'en fallut pas plus pour qu'ils se comprissent... Ils se sourirent... Leurs mains se rencontrèrent et, dans une étreinte muette, ils parachevèrent leur accord.

A ce moment, la voix du chevalier s'éleva sous le couvert :

— Ah çà!... où êtes-vous donc passés ?

— Aux oubliettes! fit André, surgissant d'un taillis épais...

— Ma foi, remarqua Mlle Le Priboran, le fait est que sans la main secourable de M. Cazarel peut-être y serais-je restée.

— Et alors... reprit M. de Bresles, vous êtes enchantés de la promenade ?

— Je crois bien! approuva l'artiste.

Claude ne dit rien, mais un pâle sourire effleura ses lèvres.

Peu après, ils remontaient en voiture.

Certes! Mlle Le Priboran était enchantée!

IX

Souffrir...

— Eh bien ! mon ami, fit avec une curiosité non dissimulée M. le juge Cazarel... elle est venue ?

— Oui.

— Ah bah !

Le magistrat, informé de l'excursion projetée, n'avait pas cru que Mlle Le Priboran répondrait favorablement à l'invitation des de Bresles. Le contraire le surprenait, lui ouvrait des perspectives inattendues. Claude partagerait-elle le doux sentiment qu'André entretenait à son endroit ? Il n'osait encore se leurrer d'un tel espoir. Il reprit :

— Elle s'est montrée aimable ?

— Très !

— Et toi ?

André sourit :

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Ton impression ?

Le jeune homme hésita un moment, puis :

— Tu m'embarrasses...

— Allons, mon enfant, ni modestie ni faux amour-propre entre nous... Sois franc.

— Mon Dieu... je crois que je lui suis plutôt sympathique...

— Sans plus ?

— ...Et qu'elle serait peut-être disposée à m'aimer...

— Qui te fait croire ?... Avez-vous eu le loisir de causer ensemble ?

— Très peu... seulement... nos cœurs se sont entendus... nos mains se sont liées un moment...

— Fichtre !

— Oh !... bien timidement... Néanmoins, de ce bref contact, j'ai rapporté un encouragement.

— Qui me reconforte... car... je t'avouerai franchement que, pour ma part, je ne croyais guère à cet heureux dénouement.

— Dénouement ?... releva André. Nous n'en sommes, hélas !... qu'au prologue.

— *Qui va piano va sano!*... Que diantre !... il me semble, au contraire, que depuis vingt-quatre heures tu as fait un pas de géant... Impatiente et folle jeunesse ! Enfin, te voilà heureux.

— Comme un dieu !... selon l'expression consacrée.

— Parfait. Maintenant, que vas-tu faire ?

— Je me disposais justement à te demander conseil.

Le juge réfléchit quelques secondes, prit une cigarette dans un étui d'argent, en offrit une à son fils, l'alluma et regarda un moment s'élever vers le plafond, puis se perdit, les volutes de l'odorante fumée.

— Eh bien ? reprit le jeune homme, ta pensée intime...

— Mme Le Priboran demeure l'obstacle qu'il faudra emporter de haute lutte. Avant de rien tenter de ce côté-là, j'en reviens à mon idée, il faudrait faire tâter le terrain... Le chevalier de Bresles, avec sa bonhomie, sa finesse normande, me paraît plus que jamais indiqué.

Le front d'André s'assombrit :

— J'eusse préféré tout autre truchement.

— Tu n'en saurais trouver de meilleur.

— J'en suis convaincu... cependant...

— Quel est ce mystère ?

— Voici... Au risque de passer à tes yeux pour un fat, je t'avouerai que Mlle de Bresles m'a paru éprouver pour moi... une inclination...

— Oh ! oh !... voici une complication.

— Note bien que ce n'est peut-être qu'une impression...

— Oui... je comprends... Après tout, pourquoi cela ne serait-il pas ?... Tu n'es pas si mal tourné... les jeunes gens à marier ne sont pas très nombreux dans ce pays, surtout dans notre milieu social ; les de Bresles sortent peu... Lucienne est majeure depuis un an. Elle voit poindre à l'horizon le bonnet de sainte Catherine.

— Oh !... c'est qu'elle regarde de loin !

— Elle est charmante, enjouée, franche, de caractère toujours égal... son père est un ami de toujours... Ma foi... je crois bien que si j'étais à ta place je la préférerais à Mlle Le Priboran. Si tu voulais... ah ! de ce côté-là les choses iraient toutes seules.

— Mais, protesta André, j'aime Mlle Le Priboran.

— Et tu n'aimes pas Lucienne ?

— C'est cela même.

— Dommage !...

Ce n'était pas la première fois que M. le juge Cazarel songeait à Mlle de Bresles pour son fils. Cette union eût réalisé un rêve complaisamment caressé ; elle eût, en outre, coupé court à des tractations envisagées sans plaisir, et peut-être à de nouvelles humiliations.

— ...Oui... très dommage ! répéta-t-il.

— Mais, enfin... puisqu'il en est ainsi !... reprit André avec un peu d'humeur.

— Je n'y puis rien... ni toi non plus, je sais!... Bref, n'en parlons plus. Reste à trouver le truchement... Un rôle délicat, je te préviens. Il faudra jouer serré, se montrer diplomate.

André demeura songeur un long moment. Nouvellement venu en ce pays, il ne connaissait que peu de monde. Sauvage par tempérament, il n'avait point consenti à se laisser présenter par son père dans des maisons où fréquentait volontiers ce dernier. Il préférerait aux palabres des salons la solitude propice à la méditation et n'éprouvait de plaisir réel qu'à de longues randonnées à travers la campagne, heureux quand, par hasard, il avait découvert un beau site, une vieille mesure, de maigres ruines... Il estimait perdue toute journée ravie à la peinture, à la promenade ou au travail de l'esprit. Sainte-Croix était sa seule relation. Et encore avait-il mis quelque temps à s'acclimater dans ce milieu, pourtant si harmonieux, si simple et accueillant.

— Je ne vois guère... fit le jeune homme dépité.

M. Cazarel père triompha :

— Hein!... quand je te disais que la profession d'ermite n'est pas sans inconvénients! Sans se jeter à corps perdu dans le monde, il faut prendre contact avec ses semblables, si l'on ne veut pas se trouver parfois fort embarrassé. Heureusement que ton père s'est montré autrement sociable... et qu'il a plus d'un ami dans son sac. Je verrai demain le docteur Bombelles.

— Ce vieil original?

— Un homme de grand mérite... l'un des rares médecins, l'un des derniers, qui élèvent encore leur art au-dessus du mercantilisme envahissant. Je sais que Mme Le Priboran de la Borderie le tient en particulière estime. Il ne demandera qu'à nous seconder; et tu peux tenir pour assuré que s'il ne réussit pas dans sa mission, c'est que nul, à sa place, n'aurait triomphé de la capricieuse châtelaine de Rauzeray.

— Soit, approuva André, je remets mon sort entre ses mains.

Le mardi suivant, M. le juge Cazarel et son fils attendaient, avec une fébrile impatience, sous les platanes des Bordereaux, le retour du docteur Bombelles, parti depuis environ deux heures pour Rauzeray.

— Il tarde! remarqua André.

— Bon signe.

— Tu crois?

— Dame, s'ils discutent!...

Le jeune homme quitta brusquement le banc de

Pierre sur lequel il s'était assis un moment et reprit sa marche saccadée.

Le juge, non moins agité que son fils, s'efforçait, pourtant, de paraître calme. Il prit le bras d'André :

— Oui... j'ai bon espoir... Néanmoins, admettons un instant que Bombelles échoue?... eh bien ! mais... il te restera une compensation que beaucoup, à ta place, envieraient.

— Laquelle donc ?

— Lucienne.

— Encore !...

— Dame... ne serait-ce que pour montrer aux dames de Rauzeray que tu n'as que l'embarras du choix.

— Piètre consolation.

L'artiste s'était arrêté et écoutait.

— Entends-tu... Ne dirait-on pas le grelot du cheval de Bombelles ?

— Diable !... Je n'ai pas ton oreille avertie...

— Oui... c'est bien lui... D'ailleurs, voici là-bas qu'apparaît le tilbury du docteur.

— Veux-tu que nous allions à sa rencontre ?

— A quoi bon ?... Si la nouvelle est bonne... faisons pénitence un moment... si elle est mauvaise, vivons encore quelques minutes d'espoir... au surplus, ne vaut-il pas mieux cacher à ce brave homme la vivacité de notre émotion ?

— Peut-être...

Ils reprirent leur place sur le banc.

Bientôt le tilbury de Bombelles entra dans le parc, par la grille demeurée ouverte. André interrogea le visage du vieux médecin, mais Bombelles souriait, comme toujours, avec la même paternelle douceur.

Les deux hommes s'étaient levés, tandis qu'un domestique, empressé, prenait par la bride le cheval du médecin.

— Ne le laissez pas à l'ombre, dit ce dernier ; il est en sueur.

Puis, se hâtant vers les Cazarel :

— Mes chers amis...

— Voulez-vous entrer au salon ? demanda le juge.

— Au salon ?... pourquoi faire ? Ne sommes-nous pas bien ici ?

Il posa son chapeau sur un guéridon de rotin, s'assit sans façon entre le père et le fils, essuya son front moite et soupira.

« Rien de bon ! » pensa André. Et il se raidit.

Bombelles, visiblement, cherchait ses mots. Ce fut le magistrat qui, le premier, rompit le silence :

— Alors, mon vieil ami... mauvaise nouvelle ?

Le médecin hochait la tête :

— Hélas !

Il y eut, de nouveau, un temps de silence. Le docteur s'épongeait les joues avec frénésie. André traçait, avec sa badine, des signes hiéroglyphiques sur le sable de l'allée. Le juge, morne, regardait par delà le présent, vers la jeunesse, également trahie par l'amour.

— Cela ne m'étonne qu'à moitié, lâcha-t-il enfin.

— Pourtant, rectifia André, un moment tu avais espéré...

— J'avais tort.

— Mais enfin, reprit le jeune homme, il s'est bien passé quelque chose,

— Ah ! certes, oui !... J'en fus même assez ennuyé.

— Mon ami, s'excusa le juge, je suis désolé, désolé, de vous avoir imposé cette corvée...

— Une corvée ?... Voulez-vous retirer ce vilain mot... Ah ! par exemple ! nous en voyons bien d'autres, nous autres médecins !... Mon seul regret est de n'avoir pas réussi.

— A l'impossible nul n'est tenu, dit André.

Puis d'une voix rauque :

— Mais... Mlle Claude... vous l'avez vue ? vous lui avez parlé ?...

— Je l'ai vue en arrivant, certes !... Une bien aimable personne... Dès que Mme Le Priboran eut deviné la tournure qu'allait prendre l'entretien, elle s'est empressée de congédier sa fille, sous je ne sais plus quel prétexte. Entre nous, je préférerais cela... Nous allions pouvoir plus librement causer.

— Vous êtes en rentré dans le vif...

— Pas du tout !... je n'ai pas laissé entendre que j'avais un mandant précis... j'ai louvoyé... j'ai parlé d'une idée qui m'était venue... j'ai dit de mon protégé tout le bien que je pensais... j'ai fait l'éloge du père.

— Et alors ?

— Mme Le Priboran me regardait avec des yeux fous... Ma parole, elle, ordinairement si calme, semblait transfigurée... Ah ! la bizarre créature ! Elle me laissa pourtant épuiser tous mes raisonnements. Je fis valoir des arguments de convenance, de sentiment... toute la lyre, quoi !

— Et quand vous eûtes fini de parler ?

— Elle me déclara très nettement — pardon de vous l'avouer sans ambages — que jamais sa fille n'épouserait M. André Cazarel... Je ne me tins cependant pas pour battu... J'insistai, repris un à un tous les éléments de mon argumentation ; j'en jeta de nouveaux dans la balance.

— Sans plus de succès...

— Ce fut pire... elle se leva... moi aussi... et nous continuâmes de discuter âprement. « Mais enfin,

objectai-je, si ces jeunes gens s'aimaient? » Elle pâlit... Ma parole, je crus, à ce moment-là, qu'elle allait défaillir. « S'ils s'aimaient, répéta-t-elle... eh bien!... ce serait tant pis pour eux. » Je crois bien que, oubliant le sexe de l'adversaire, l'indignation m'arracha quelque méchante parole... Je me montrai implacable pour cette dureté de cœur... J'exigeai une raison sérieuse... une explication satisfaisante... Mme Le Priboran n'en fut pas ébranlée... « Non... non! reprit-elle, je ne permettrai pas cela! — Pourquoi? dis-je... Madame, vous n'avez pas le droit de m'opposer un refus non motivé... un refus qui serait, pour l'honneur même de M. Cazarcl, et pour celui de son fils, une sanglante injure. » Elle devint livide et s'entêta : « Non... je ne puis vous donner aucune raison... je ne puis... c'est impossible... » Elle râla, battit l'air de ses bras... Je n'eus que le temps de la recevoir. Je lui prodiguai mes soins les plus dévoués... Elle demeura un long quart d'heure sans proférer une parole... Vous pensez si j'en menais large!... Enfin, elle rouvrit les yeux... s'excusa, me remercia... Je me gardai bien, naturellement, de rattacher le grelot! D'ailleurs, affolée, Mlle Claude allait et venait autour de nous.

— Je comprends votre réserve, approuva André... C'est à n'y rien comprendre... Cette femme est bizarre, en effet.

— Non, protesta le docteur, je la sais parfaitement équilibrée. C'est un caractère.

— Enfin... il faudrait pourtant savoir?

— Vous ne saurez rien. Sous menace de mort, Mme Le Priboran ne parlerait pas.

— Nous ne lui avons cependant causé aucun préjudice...

— Parbleu, c'est évident.

Le jeune homme se tourna vers le juge :

— Voyons... en cherchant bien dans le passé... tu ne vois rien?

— Rien...

— Eh bien, j'irai la trouver!

— Non! trancha le magistrat, livide, pas cela! Je te le défends... Nous aurions l'air de prier... de nous cramponner... Tu vois, le docteur lui-même affirme qu'en aucun cas Mme Le Priboran ne consentira à livrer sa pensée...

— ...Et je le répète, en connaissance de cause, dit le médecin.

Puis, serrant la main du jeune artiste :

— Voulez-vous permettre à un vieux bonhomme, qui n'est pas sans expérience, de vous donner un bon conseil?

— Je vous en prie...

— Eh bien, à votre place, je tâcherais d'oublier Mlle Le Priboran.

— Nous nous aimons... De cela, je suis sûr...

— Je le crois, puisque vous l'affirmez... mais je doute que cette jeune personne consente à rompre avec sa mère pour vous épouser. Voilà tout crûment mon sentiment.

— C'est à voir...

— Allons!... vous êtes un homme de cœur. Vous ne voudriez pas jeter la désunion dans cette famille... Votre bonheur vous semblerait amer...

— Alors... que faut-il faire?

— Parbleu! vous connaissez le proverbe populaire, permettez-moi de vous le servir, bien qu'il soit, en l'espèce, un peu... vert: « Un clou chasse l'autre... » Il n'y a pas que Mlle Le Priboran sous le soleil.

Mais André se boucha les oreilles :

— Taisez-vous... taisez-vous!... Ne voyez-vous point combien vous me faites de mal?

— Mon pauvre ami!... je vous offrais cependant le seul remède — puisque, par vocation, il m'appartient d'en donner.

— Et si je n'en veux pas... que me reste-t-il?

Le bonhomme regarda le jeune homme avec une pitié profonde :

— A souffrir!

— Eh bien! dit farouchement l'artiste, je souffrirai! Bombelles, ému, se leva et prit congé...

Bientôt, le grelot du tilbury cessa de retentir dans la plaine qu'assombrissaient les approches du soir.

M. le juge Cazarel attira son fils dans ses bras :

— Mon cher enfant... je te l'avais bien dit... oublie-la...

André pleurait...

λ

La douleur errante.

A la suite de la terrible secousse nerveuse qu'elle devait à l'intervention du docteur Bombelles, Mme Le Priboran de la Borderie demeura trois jours sans quitter la chambre et dans un tel état de prostration que Claude crut devoir prier le vieux médecin de revenir à Rauzeray.

Bombelles s'efforça de rassurer la jeune fille et feignit ne point comprendre l'allusion discrète que fit cette dernière à ce qui s'était passé entre sa mère et lui.

Claude n'osa pas insister, bien qu'elle fût dévorée du désir de savoir.

Pourquoi fallait-il que l'impression si douce, si

vivace, laissée en son âme par cette promenade sentimentale dans les sentiers du Bel, fût assombrie déjà ?

Mlle Le Priboran adorait sa mère et souffrait profondément de la sentir si lointaine, si renfermée. Elle aurait souhaité que l'excellente femme lui témoignât plus de confiance.

De leurs épanchements serait peut-être née cette lumière appelée en vain, tandis que leurs réticences créaient un état latent de trouble, une obscurité génératrice d'angoisse.

Quand Mme Le Priboran, la crise apaisée, reprit ses occupations coutumières, Claude, l'esprit plus libre, tenta d'amener habilement sa mère à de demi-confidences.

Mais la châtelaine se tenait sur ses gardes; elle ne fut pas moins impénétrable que le docteur Bombelles, et la jeune fille retomba dans son anxiété.

Sa pensée s'envolait vers André, dont elle avait senti passer la flamme. Elle subissait, chaque jour davantage, le chaleureux entraînement de cette passion silencieuse.

Elle ne concevait pas, à présent, qu'ils pussent redevenir, l'un pour l'autre, des étrangers.

Il est des accents qui ne trompent pas, des rougeurs qui parlent à l'âme, des yeux qui ne savent mentir.

André, vivant poème, s'était livré...

Quand, et comment, se reverraient-ils ?...

Il semblait à Claude qu'un temps très long s'était écoulé depuis que, pour la dernière fois, la main de son « grand ami » avait pressé la sienne.

Que faisait-il à cette heure ?

Attendait-il avec une égale impatience l'instant qui devait les réunir ?

Oui, certes !

Mme Le Priboran de la Borderie, du coin de l'œil, observait la jeune fille.

— Bombelles t'a-t-il parlé ? dit-elle à brûle-pour-point.

— De quoi ?

— Mais je ne sais... de notre conversation ?...

— Non.

Il parut à Claude que le visage de sa mère se détendait.

— Qu'avez-vous bien pu dire de mystérieux ? reprit-elle après un court silence.

— De mystérieux ?... rien, que je sache... Tu connais Bombelles ?... un homme fruste... mais excellent... Il n'a pas l'habitude de mâcher les mots... et ce qu'il dit est toujours pour le bien.

— Je n'en doute pas.

— Cela n'empêche qu'il lui arrive, comme à tout autre, de se tromper.

— Nul n'est infaillible, approuva Claude mollement, et sans trop penser à ce qu'elle disait.

Un moment, elle avait espéré que Mme Le Priboran allait sortir enfin de sa réserve, mais, déjà, sa mère s'était replongée dans la lecture d'une revue.

Non, décidément, elle ne parlerait pas.

Déçue, Claude s'acharna, de son côté, nerveusement sur un ouvrage de broderie.

Elles ne trouvaient plus rien à se dire.

L'haleine chaude de l'été entrait par la portefenêtre, ouverte à deux battants. Le parfum délicat des roses se mêlait à l'odeur pénétrante d'un seringa dont les branches, chargées de fleurs ivoirines, escaladaient la véranda, pour atteindre les fenêtres du premier étage.

Chaque année, un merle venait bâtir son nid au cœur de l'arbrisseau. Claude, de sa chambre, surveillait la ponte, puis l'éclosion des œufs, prenant plaisir, ensuite, à voir grandir cette petite famille d'oisillons, attentive à son premier vol...

Or, ce printemps-là, un petit fauve, martre ou putois, avait repéré le nid...

Une nuit, Claude, réveillée par les cris de ses fragiles amis, s'était mise à la fenêtre. Devinant le drame, elle était descendue... Trop tard, hélas ! Déjà le rapace avait mis à mal la couvée entière.

Et Claude avait pleuré devant ce nid dévasté.

Depuis, le silence était sur l'arbre.

A cette heure, Mlle Le Priboran avait oublié ce terrible événement. Elle s'étonnait que plus rien ne l'intéressât. André Cazarel occupait toute sa pensée.

— Claude ! dit tout à coup Mme Le Priboran... te plairait-il de venir à Rouen demain ?

Cette perspective n'enchantait guère la jeune fille ; néanmoins, elle ne se recusa pas.

— Comme il te plaira.

— Eh bien, pour n'avoir pas trop à souffrir de la chaleur, nous prendrons le premier train et rentrerons par celui de dix-huit heures.

— Soit.

— Nous irons déjeuner chez nos cousins du Bellay...

— Excellente idée.

L'indifférence de Claude était si visible que Mme Le Priboran ne put s'empêcher de la remarquer.

— Cela ne te fait pas plaisir ?

— Au contraire... je t'assure.

— Eh bien, nous partirons demain.

— Mais... ne vaut-il pas mieux prévenir ?

— A quoi bon ? Les du Bellay ne partiront pas pour la mer avant une dizaine de jours ; je le tiens de Gaston lui-même.

Claude n'objecta plus rien.

Mme Le Priboran songeait...

Gaston du Bellay venait d'avoir trente ans. C'était un cavalier accompli, joli de visage, d'une élégance très remarquée. Il parlait bien, souriait beaucoup et n'approchait jamais Mlle Le Priboran sans lui décocher quelque galant compliment.

Visiblement, Gaston du Bellay cherchait à attirer sur lui l'attention de Claude.

Par ailleurs, Claude honorait d'une sympathie toute cordiale ce cousin, un peu éloigné, qui, nonobstant une assez jolie fortune, ne dédaignait pas diriger un établissement industriel dont il tirait encore d'appréciables bénéfices.

L'excellente femme venait d'avoir une idée qu'en son for intérieur elle qualifiait de lumineuse !

Parbleu ! Gaston ferait un gendre fort convenable, un mari empressé, honorable à produire. Enfin, Claude ne sortirait pas de son monde.

Evidemment, M. du Bellay avait dix ans de plus que sa cousine, mais cela n'importait guère ; très jeune d'allure, toujours en mouvement, il saurait effacer la distance...

Enfin, l'homme ne demeure-t-il pas plus longtemps juvénile que la femme ?

Mme Le Priboran s'étonnait de n'avoir pas songé plus tôt à cette union possible. Sans connaître André Cazarel, elle n'hésitait pas à estimer que Gaston du Bellay lui était, à tous points de vue, infiniment supérieur. Comment sa fille pourrait-elle tergiverser entre ces deux hommes ?

Dès lors, Mme Le Priboran se sentit entièrement soulagée.

Le lendemain, vingt minutes avant l'arrivée du train d'Amiens, les dames de Rauzeray pénétraient dans la gare de Monterolier-Buchy. Elles prirent leurs billets et se retirèrent dans la salle d'attente. Elles y étaient depuis peu, quand l'arrêt brusque d'une voiture, le long du trottoir de la station, leur fit soudain relever la tête.

Un homme, tenant à la main une valise de cuir fauve, sauta sur la chaussée et se dirigea vers l'entrée.

Claude, stupéfaite, reconnut André Cazarel.

Il venait, le visage sombre, le sourcil froncé, suivi à peu de distance par son père, également soucieux.

A l'aspect du magistrat, Mme Le Priboran avait pâli.

Craignant que sa fille ne discernât son émotion, elle fit, d'un ton assez dédaigneux, en désignant André d'un hochement de tête :

— Le fils... sans doute.

— Oui...

Les deux hommes, s'étant, tout d'abord, dirigés vers le guichet, n'avaient pas encore aperçu les dames de Rauzeray.

André se disposait à pénétrer, lui aussi, dans la salle d'attente, quand il reconnut Claude, marmoreenne, sur la banquette de velours vert.

Ils échangèrent alors un long regard expressif, interrogateur et si déchirant qu'ils purent à grand-peine retenir un cri.

Cependant, le fils Cazarel s'était ressaisi. Il se tourna légèrement vers son père :

— Passons plutôt sur le quai, dit-il.

Et il entraîna le juge stupéfait — et non moins troublé que lui.

Claude, frémissante, avait reculé. Elle porta l'une de ses mains à son cœur :

— J'étouffe, dit-elle.

— Raidis-toi, supplia Mme Le Priboran. Tu ne voudrais pas donner, à ces hommes, le spectacle de ton émotion ? Ils en riraient !

— Ils sont passés... bégaya la jeune fille.

Un instant, elle ferma les yeux, fit effort sur elle-même, ramassa son sac à main, puis :

— Voici le train, hâtons-nous.

Elles se levèrent.

Cette fois encore, les yeux de Claude rencontrèrent les regards, comme chargés de reproche, de celui qu'elle avait appelé son grand ami.

Que signifiait?... Que se passait-il donc en lui ?

Il parlait !... Il parlait pour longtemps... peut-être pour ne plus revenir.

Alors... il ne l'aimait donc pas ? Il avait donc menti là-bas sous le hallier du Bel ?...

Non ! non !... cela n'était pas possible !... Quelle atroce fatalité s'acharnait sur eux ?...

Elle aurait voulu pouvoir crier à celui qui la fuyait :

« Ne pars pas !... ne sais-tu point que mon cœur t'appartient, comme mon âme... et que si tu m'abandonnes il n'y aura jamais plus pour moi de repos ?... Je serai la douleur errante... la feuille que soulève un vent capricieux... l'épave qui ne sait où l'emporte le destin... Ne pars pas !... Souviens-toi qu'ensemble, dans le silence grave du soir mauve, nos êtres se sont fondus au creuset de l'amour... et que Dieu s'est penché pour nous bénir. Est-il vrai qu'aujourd'hui tu le veilles oublier ? Que vas-tu faire ?... Où

vas-tu ?... André !... n'entends-tu pas mon cœur comme il bat ? Il te suit !... il t'appelle... André, au secours !

André Cazarel embrassait son père; un employé, à la hâte, refermait les portières.

Seul maintenant sur le quai, le magistrat faisait de la main un ultime signe d'adieu... Le convoi s'ébranlait... La tête de l'artiste apparut un moment... Ce fut tout...

Rencognée dans son compartiment, Claude dévorait son mouchoir...

Quand le train entra en gare de Rouen-Martainville, Mme Le Priboran s'attarda à réunir les menus objets dont elle faisait, d'ordinaire, ses compagnons de voyage; puis, lentement, elle se dirigea vers la sortie.

Claude chercha des yeux la silhouette d'André Cazarel, mais elle ne le vit pas parmi la cohue des voyageurs.

La dame de Rauzeray respira longuement.

— Quelle chaleur !

La jeune fille ne répondit point. Une sueur froide perlait à son front et son cœur était de glace.

Et, cependant, la magie de l'été s'étendait sur la ville.

XI

Loin des yeux.

« C'est fini, bien fini, songea Claude, il ne m'aimait pas... il ne m'aimait pas assez !... Je me suis laissé prendre au mirage d'une émotion factice... Cet amour, que je croyais sincère et puissant, comme le mien, n'avait, en réalité, que des racines peu profondes... un souffle en a balayé l'éphémère floraison... »

Par la glace baissée de l'auto qui les emportait vers le quartier Saint-Gervais, où était situé l'hôtel des du Bellay, Claude, lasse, l'esprit absent, regardait défiler le spectacle de la rue.

Sur le terre-plein de la place d'Amiens, face à la caserne Hatry, de jeunes militaires faisaient l'exercice, sous les ordres d'un sergent fort en verve; des enfants, non loin d'eux, jouaient au soldat; tout le long de la rue Armand-Carrel, jusqu'au marché Saint-Marc, se déployait une théorie de voitures à bras chargées de légumes; des marchandes de quatre-saisons interpellaient la clientèle mouvante; des tramways passaient avec un grand bruit de roues mal graissées.

Mlle Le Priboran, étourdie, la tête lourde, regret-

tait d'avoir quitté Rauzeray, dont le silence s'harmonisait mieux avec l'austérité de sa pensée.

A cette heure, il n'y avait plus place en elle pour la souffrance : elle était une chose inerte, sans volonté ; son cœur, comme un ressort brisé, s'était détendu brusquement.

Elle ne s'éveilla de cette torpeur qu'au moment où le taxi s'arrêta, rue du Renard, devant la maison des du Bellay.

Tandis que Mme Le Priboran réglait le chauffeur, la jeune fille, morne, considérait l'hôtel silencieux, propre, fraîchement peint, de ses cousins. Elle ne le trouvait plus du tout d'aspect accueillant.

Cependant, au rez-de-chaussée, un rideau s'était soulevé.

La porte s'ouvrit largement, avant même que les dames de Rauzeray eussent sonné.

Deux têtes brunes, jeunes, apparurent ; les visages s'épanouirent.

— Ah ! la bonne surprise !... C'est gentil à vous d'être venues...

Et les deux sœurs de Gaston du Bellay, Anne et Marcelle, se précipitèrent au-devant des voyageuses, les entraînant à l'intérieur, tandis que l'auto démarrait, s'éloignait au ronflement de son moteur.

Anne, l'aînée, s'extasiait par principe sur la bonne mine des dames Le Priboran.

— On voit bien que vous vivez aux champs !...

Son rêve, à l'encontre des aspirations de sa sœur, une raffinée, était d'habiter la campagne, de régner sur une basse-cour, d'élever des poules, des lapins, de s'habiller comme une fermière, d'aller chaque semaine au marché le plus proche.

Marcelle, élégante, esclave des modes les plus récentes, le visage légèrement poudré, les mains longues, blanches et fines, aux ongles soigneusement polis, espérait le mariage qui la jetterait dans le tourbillon de Paris.

Recevoir, aller en visites, courir les magasins, les couturières, les modistes, donner des thés de cinq heures, des dîners où brillerait la fine fleur des personnalités du moment, tel était son idéal.

La diversité de leurs goûts n'empêchait pas les jeunes filles de s'aimer tendrement. Mme du Bellay n'encourageait pas plus les goûts de Marcelle que ceux de sa sœur. Elle leur reprochait également de manquer d'équilibre, sans pourtant désespérer de l'avenir. Ses filles n'avaient pas vingt ans. Tout s'arrangerait.

Cependant, Mmes du Bellay et Le Priboran s'étaient assises dans le petit salon, où la famille se tenait d'ordinaire, tandis qu'Anne et Marcelle

entraînaient Claude à l'étage supérieur, dans leur chambre commune, une pièce vaste, meublée sévèrement, sans tapis ni tentures, selon les prescriptions de l'hygiène moderne.

— Enlève ton chapeau, ma chérie, mets-toi à ton aise. Tu vas rester ici plusieurs jours, n'est-ce pas ?

Elles se récrièrent lorsque Claude annonça qu'elle ne passerait à Rouen qu'une journée.

— Gaston sera très contrarié, dit Anne; il t'aime beaucoup.

Elles babillèrent, tandis que, devant le lavabo, Claude lissait ses cheveux ébouriffés.

— On ne se voit plus ! reprochait Marcelle... En ce moment, nous comprenons cela, à la rigueur... mais l'hiver?... que ne venez-vous vous installer à Rouen?... ce serait si amusant !

Tandis qu'elles bavardaient ainsi, de bric et de broc, les mères s'entretenaient gravement.

— J'ai trouvé Claude très en beauté, mais plus sérieuse, un peu trop sérieuse pour son âge... voyons... elle vient d'avoir vingt ans, si je ne me trompe ?

— C'est cela.

— L'âge de Marcelle... Elle s'ennuie peut-être à Rauzeray ?

— Pas que je sache.

— Il n'y aurait rien d'étonnant... Le décor est un peu sévère pour une jeune fille... Vous devriez sortir... voyager... Ce n'est, sans doute, pas à Buchy que tu trouveras un mari pour cette chère petite ?

A cette question insidieuse, Mme Le Priboran comprit que sa cousine avait une arrière-pensée; que peut-être, aussi, elle avait songé à une union possible entre son fils et Claude.

— Non, certes ! approuva-t-elle. Je t'avouerai que, jusqu'à présent, l'idée de marier Claude ne m'était pas sérieusement venue.

— Évidemment, il n'y a rien de perdu. Toutefois... cela dépend...

— Des occasions ?

— C'est bien ce que je voulais dire... Ainsi tu n'as personne en vue ?

— Personne... Et Gaston ?

— Rien de neuf de ce côté. Nous lui avons cependant présenté de beaux partis.

— Il ne veut pas se marier ?

— C'est-à-dire — du moins, j'ai cette idée — qu'il a son siège fait.

— Eh bien... qu'attend-il ?

— L'occasion de se révéler... la certitude d'être bien accueilli. Il est un peu fier... Il ne voudrait pas courir à un échec.

— Je comprends cela.

Il y eut un moment de silence. Ces dames se considéraient avec le désir intime de voir l'autre lâcher enfin son secret.

Voyant que Mme Le Priboran ne s'avancait pas, et que, vraisemblablement, elle ne dirait rien, Mme du Bellay se décida à parler.

— Quand Gaston songerait à Claude...

— Tu crois ?

— Dame... il ne m'a pas fait de confiance... mais, nous autres femmes, nous avons certaines perspicacités... Bref! si cela était... qu'en penserais-tu ?

— A brûle-pourpoint, cette question m'embarasse un peu, mentit Mme Le Priboran...

— Enfin, elle ne te trouve pas, « à priori », réfractaire ?

— Pas du tout, Gaston est un être charmant, et que j'estime profondément; il me plaît beaucoup... mais ceci regarde Claude. Je me suis juré de ne peser sur son esprit que tout juste pour l'empêcher de faire une sottise... ou de contracter une union déshonorante... Or, ce n'est pas le cas.

— Je suis ravie de te trouver en d'aussi favorables dispositions... Puis-je compter sur toi pour toucher un mot de ce vague projet à notre chère petite ?

Ici, Mme Le Priboran se récusa :

— Ne serait-ce pas un peu prématuré ?

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que, en effet, je ne la crois pas, actuellement, susceptible d'y prêter toute l'attention qu'il mérite. Claude m'a souvent répété qu'elle voulait découvrir elle-même son fiancé, que rien ne lui semblait moins désirable qu'une union préparée de longue main par des parents qui oublient seulement de consulter le cœur de l'intéressée. Paradoxe, sans doute... mais état d'esprit dont il faut, néanmoins, tenir compte. Claude — je ne t'apprendrai rien — est une nature riche de qualités, une âme fortement trempée, mais un caractère assez indépendant.

— Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Que faudrait-il faire selon toi ?

— Multiplier, tout d'abord, les occasions de mettre ces jeunes gens en présence.

— Eh bien, venez passer quelques jours ici.

— Non, dit Mme Le Priboran... Serait-ce convenable ?

— Oh !... entre cousins !...

Elles réfléchirent un moment, puis, soudain, Mme du Bellay proposa :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à Dieppe ? Nous allons nous y installer tous dans quelques jours..

- Vous avez loué une villa ?
 — Rue Aguado, à deux pas de la mer.
 — Nous ne trouverons plus où nous loger à cette époque.
 — Oh !... il y a de la place encore dans les hôtels.
 — Eh bien... c'est entendu, acquiesça Mme Le Priboran ; nous nous retrouverons là-bas. Nos jeunes gens auront le temps de s'observer.
 — Et aussi de se plaire — espérons-le !
 — Je n'ai pas d'autre désir.
 A ce moment, les jeunes filles firent irruption.
 — Nous disions donc ? fit la dame de Rauzeray.
 Et elles parlèrent de tout autre chose.

..

On se souvient que, sur les instances de son père, sur les conseils mêmes de M. Bombelles, André Cazarel avait renoncé à aller demander à Mme Le Priboran des explications qu'il jugeait indispensables.

Quand il eut bien pleuré, il oublia sa rancœur, pour ne plus retenir que la douloureuse réalité : Claude lui échappait, Claude s'inclinait devant le verdict de sa mère. Le bonheur, qui s'était offert un moment, se réculait à jamais, ne lui laissant qu'amertume et désillusion.

Il passa la nuit dans une agitation extrême. Il comprit, à sa souffrance, combien déjà Claude tenait de place dans sa vie, combien longue et pénible serait la guérison.

Et cependant, résolu à tout faire pour la hâter, il décida de partir sans retard.

Où ?... il n'en savait rien encore.

Mais qu'importait ! pourvu qu'il n'eût plus, sans cesse, sous les yeux, le frais décor dont s'était habillé son rêve, pourvu qu'il ne lui fût pas possible de chercher à revoir celle dont la main s'était abandonnée, un instant, dans sa main frémissante.

Il avait cru en l'éloquence de cette pression, en la sincérité de ce regard limpide...

Tout n'était que mensonge et dérision.

Il partirait !

...Il s'en alla donc.

..

Maintenant, dans le train qui l'emportait vers la Basse-Normandie, André Cazarel, tristement, évoquait les étapes de cette idylle brusquement dénouée : leur première rencontre sur la route de Forges... l'embarras de Claude devant son pneu dégonflé... le sourire aimable dont elle avait payé le secours inespéré... puis la clairière du bois de

l'Épine... leur étonnement de se retrouver face à face... leur embarras... son émotion... Déjà, à ce moment-là, il l'aimait... puis leur troisième entrevue... le chevalier de Bresles... Lucienne empressée... Claude arrivant, rose, délicieuse de simplicité. « Oh ! pardon, je vous dérange !... » Il avait surpris le regard de cette jeune fille attaché sur lui... Il l'intéressait donc un peu ?...

Fou qui s'était leurré de cet espoir !

Enfin cette promenade au Bel... leur pâleur, leur trouble, quand ils s'étaient sentis si près l'un de l'autre, dans la fondrière que dissimulait à tous les regards un rideau d'arbrisseaux frissonnants...

Mensonge encore, cet accord silencieux.

Et pourtant... sur le quai de la gare, il avait cru lire quelque chose de pareil au fond des grands yeux tristes de Mlle Le Priboran.

Illusion décevante encore, sans doute ?...

Non, décidément, il ne penserait plus à cette jeune fille. Ah !... pourquoi le destin les avait-il rapprochés un jour ?...

Ils s'ignoraient alors... ils étaient heureux... le printemps chantait en leur cœur tranquille... ils goûtaient le charme prenant des crépuscules, la beauté sereine des soirs, puis ils s'endormaient, paisibles, et leurs rêves étaient de candeur.

Que n'étaient-ils demeurés des étrangers ?

André songeait, à présent, à la douleur de son père, innocente victime de cet amour contrarié, à sa solitude, à ses inquiétudes... Il se reprochait de l'avoir quitté, de n'avoir pas su montrer, à l'adversité, un visage de lumière !

Resterait-il toujours ce faible adolescent, dont le rêve avait faussé le ressort d'énergie ? N'aurait-il jamais assez de fermeté d'âme pour tenir tête à l'orage ?

Ah ! son père le connaissait bien, puisqu'il n'avait rien tenté pour le retenir...

Mortifié, André Cazarel regardait défilér le paysage.

Il arriva, en gare d'Argentan, vers la fin de l'après-midi. Une simple charrette normande, non banchée, l'attendait à la gare. Près du cheval, un gros percheron luisant, un paysan se tenait, placide. André le reconnut tout de suite.

— Bonjour, mon cher Boutigny... ça va ?

— Pas mal, monsieur Cazarel... et vous ?

— Dans la moyenne.

— C'est gentil de venir faire un tour au pays. Vous trouverez encore des amis, là-bas, vous savez ! On ne vous a pas oublié à Marcei.

Ils se serrèrent la main avec effusion ; puis André, s'aidant du haut marchepied, escalada l'avant de la voiture, s'installa sur le banc que recouvrait une peau de mouton déjà fort usagée.

— Voulez-vous un bout de couverture sur les jambes, monsieur Cazarel ?

— Non, merci... je n'ai pas froid.

Le fouet claqua dans l'air sec, et le véhicule s'engagea sur la route de Sées.

André éprouvait une sorte d'apaisement à se retrouver dans ce pays, où le rattachaient tant de précieux souvenirs d'enfance.

Marcel ! C'était là qu'autrefois habitaient ses grands-parents, là qu'il venait, chaque année, passer ses mois de vacances, là qu'il avait connu l'ivresse des grands espaces, de la liberté... Déjà méditatif, il s'était enfoncé au cœur de la forêt ; il avait écouté chanter les ruisseaux au fond des chemins creux, qu'il fallait traverser sur la pointe des pieds, en s'aidant de grosses pierres, pour ne point s'enliser.

Là, sans doute, à la faveur de nostalgiques évocations, il retrouverait sa sérénité.

Après avoir franchi la ligne du chemin de fer, le véhicule traversa Mauvaisville, côtoya la vieille chapelle de Saint-Martin-des-Champs, laissa Saint-Loyer à gauche, Vrigny à droite, longea Corday, puis, à la maison de la Puce, quitta la route nationale pour le chemin vicinal.

Le fils Boutigny, taciturne, avait peu parlé ; André, tout à ses pensées, s'était complu dans le silence grave des champs.

Il n'était pas venu « au pays » depuis la mort de sa grand-mère et le retrouvait tel qu'il l'avait aimé : simple, patriarcal. Le grand calvaire était toujours debout. Il le salua d'un geste où il entraînait surtout la piété des souvenirs.

A cette heure, l'image de Claude était loin de lui. Il avait une âme neuve — son âme d'enfant. Seul, il se fût laissé aller à verser des larmes d'attendrissement.

La maison des parents était là, grise sous la poussière des ans. Les espaliers, nouveaux, ne semblaient pas avoir vieilli ; seuls, les occupants avaient changé. Le cœur de l'artiste se serra un peu plus. Il revit par la pensée son grand-père, un vieillard de haute taille, au visage maigre, encadré de favoris gris, halestant toujours un peu ; sa grand-mère, une petite bonne femme aux yeux bleu turquoise, au regard d'enfant, au teint hâlé par le soleil des midis, allant et venant dans la cour, pliée en deux, comme pour écouter les confidences de la terre... Gens simples, paysans aussi, qui n'avaient jamais consenti à quit-

ter ce coin perdu, au fond du vallon, où ils avaient connu les saines émotions d'une existence bien remplie.

André aurait donné beaucoup pour reprendre cette vieille maison, dont les ruines avaient gardé l'écho des voix chères... Il l'aurait meublée simplement, s'efforçant de respecter l'arrangement d'autrefois, afin de mieux ressusciter le passé.

Il haïssait presque, sans les connaître, les étrangers qui l'habitaient à présent — comme s'ils lui eussent arraché un lambeau de son cœur.

La charrette s'arrêta devant la vieille église qu'entourait un cimetière surélevé, auquel on accédait par un escalier de six marches de granit. Là, dormaient les pauvres vieux.

Cependant, le fils Boutigny, ayant sauté à terre, ouvrait la barrière à deux battants et, tirant le cheval par la bride, le conduisait jusqu'à la porte de la maison de ferme. Sur le seuil venait d'apparaître, un torchon à la main, la maman Boutigny.

Cette ferme, qu'on appelait encore dans le pays la « Baronnie », avait gardé un certain air de majesté avec sa tour carrée, aux fenêtres encadrées de pierres sculptées.

Au centre de la cour, un pigeonnier de vastes proportions tombait en ruines. Derrière la maison s'étendait, jusqu'aux vertes prairies, un étang poissonneux, sur le bord duquel retentissait, tout le jour, le battoir des lavandières moins bruyant pourtant que leur jactance.

La fermière, comme autrefois, avait embrassé André Cazarel.

— Que vous voilà, à présent, beau garçon! un peu palot tout de même... Quelle bonne idée d'être venu chercher des couleurs à Marceil... Alors... ça vous a pris tout d'un coup?

Il rougit un peu :

— Je n'ai pas craint de vous déranger...

— Nous déranger?... ah! bien oui!... comme si nous nous gênions avec vous!... Vous savez bien que vous êtes comme chez vous... Vous irez et viendrez à votre guise, et chacun ici continuera à vaquer à sa besogne... D'ailleurs... vous savez bien...

Il sourit, heureux de cette cordialité qui n'était pas de commande.

Depuis la mort de ses grands-parents, André était revenu trois années, consécutivement, à la « Baronnie », durant les mois d'août et de septembre... Il avait promis d'observer fidèlement ce rite, puis, la vie l'ayant repris, il oubliait cette promesse, pour courir les landes et les grèves bretonnes, dont la rudesse n'était pas sans le charmer.

Il s'accusait :

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut, maman Boutigny...

— Sans doute! L'important est que vous voilà... pour longtemps, j'espère?

— Oh! certes!

Léon, le fils, avait déposé le sac du voyageur sur la grande table en bois de merisier.

— Voulez-vous que je vous conduise à votre chambre... toujours la même... C'est comme si vous l'aviez quittée hier!

— En ce cas, ne vous dérangez pas... Je connais le chemin.

— Soit!... mais faites bien attention aux marches... elles sont de plus en plus vermoulues. Sous prétexte que la maison s'en va, le propriétaire ne veut faire aucuns frais. Vous n'êtes pas venu ici pour vous casser la jambe!

— Dame, j'espère!

Il s'élança dans l'escalier, tandis que Mme Boutigny retournait à ses casseroles, car, pour l'arrivée d'André, elle avait préparé un poulet au blanc et du lard aux pommes de terre.

Le jeune homme, retiré dans cette chambre qu'il retrouvait, en effet, telle qu'il l'avait laissée deux ans auparavant, ressentit un immense bien-être.

Les murs, blanchis à la chaux, étaient décorés de gravures naïves. Un bénitier ancien, en terre émaillée, surplombait le lit, dont les draps, d'une blancheur éclatante, fleuraient l'iris et la lavande.

André s'assit près de la fenêtre, enjolivée de géraniums. Des hirondelles avaient bâti leur nid dans le cintre. L'une d'elles allait et venait sans cesse, se posait sur l'orifice, distribuait la pâture à trois petits becs largement ouverts.

Le jeune homme prit plaisir à suivre, dans le ciel, les capricieuses arabesques que décrivait le gracieux volatile.

Une grande paix descendait en lui. Il s'applaudissait d'être venu chercher là de salutaires émotions et ne doutait plus d'en revenir guéri.

XII

Evocation.

André passa les premiers jours de son séjour à Marcei dans un oubli presque total de sa douleur assoupie. Il s'en alla, de ferme en ferme, de maison en maison, chez des amis, un peu oubliés, qui se montrèrent enchantés de le revoir. Il dut vider quel-

ques pichets de cidre, goûter à de vieilles eaux-de-vie où se révélait l'odeur de la pomme et l'âme du terroir. Puis, ses visites terminées, il s'en alla, comme autrefois, par champs et landes, par monts et bois, cueillant sur son passage les fleurs du souvenir.

Il marcha des heures entières, sans rencontrer âme qui vive, s'assit en des oasis de verdure, regardant couler des sources à ses pieds, écoutant chanter les hôtes des halliers. Il s'égara dans les marais des Noës, se perdit dans des prés. La solitude, propice au rêve, ne tarda pas à le ramener à des préoccupations qu'il croyait, puérilement, avoir écartées de son esprit.

L'image de Claude fut la compagne de ses randonnées. Désormais, pas à pas, elle suivit André, du bois Maheu à Mortrée, de la Haye à Montmerrei, de Corday à Saint-Christophe, partout où il lui plut de promener sa redoutable oisiveté.

Dès lors, il se sentit très malheureux. Son cœur, sevré de tendresse, lui parut si lourd à porter qu'il se demanda, un moment, s'il ne vaudrait pas mieux repartir, s'en aller plus loin, toujours plus loin...

Il essaya pourtant de lutter, de s'étourdir. Il accompagna les Boutigny aux champs, prit une fourche, un râteau, trouva quelque détente dans les joies de la fenaison, puis, las physiquement, un peu gêné de l'intérêt qu'il suscitait, des plaisanteries innocentes de ses amis, il renonça à cette vocation tardive pour reprendre le cours de ses expéditions.

Ainsi ne fit que grandir sa morbide anxiété.

Un matin qu'il s'était levé plus sombre encore que de coutume, ne sachant que faire, il partit à la rencontre du facteur, afin d'avoir, un peu plus tôt, son courrier.

Il correspondait régulièrement, tous les deux jours, avec son père. Le juge l'entretenait de tout et de rien, sans faire aucune allusion aux raisons qui avaient motivé cet exil. Réserve nécessaire, sans doute. Pourtant, cet amoureux éperdu aurait souhaité qu'il lui vint un écho de Rauzeray. Il eût trouvé doucement amer le mot sur lequel son cœur attentif eût pu se pencher. Il aurait éprouvé, croyait-il, du soulagement à parler d'elle...

Mais M. Roger Cazarel se gardait bien d'écrire le nom de Claude.

André lui en voulait un peu de cette réserve calculée.

Or, quel ne fut pas, ce jour-là, l'étonnement du jeune homme d'apercevoir, se détachant au courant des lignes, à la première page d'une lettre ouverte à la hâte, le nom des Le Priboran.

Il remercia le facteur, qui venait de lui remettre la missive, et gagna rapidement un petit chemin de traverse, où il lui serait loisible, assis à l'ombre des grands chênes, de lire cette longue missive sans crainte d'être dérangé.

Entre autres choses, assez indifférentes à notre héros, voici ce que disait M. le juge Cazarel :

« J'ai rencontré hier notre ami, le chevalier de Bresles. Il m'a donné des nouvelles des dames Le Priboran.

« T'ai-je dit qu'elles ont quitté Rauzeray pour une destination inconnue ?

« Et voici ce que j'ai appris :

« Pardonne-moi, tout d'abord, si cette information te cause quelque dépit... J'ai pensé que mieux valait ne point te le cacher. Elle corrobore bien, d'ailleurs, ce que je t'avais laissé prévoir touchant Mademoiselle Le Priboran, savoir : que tu avais grandement tort de te faire des illusions sur la profondeur des sentiments que tu lui supposais...

« Il y aurait, paraît-il, un projet de mariage...

« Avec qui ?... Le chevalier le sait peut-être, mais, comme, en somme, il ne s'agit encore que d'un projet, il s'est gardé de prononcer aucun nom.

« En tout cas, il est certain que le départ des dames de Rauzeray est en relation étroite avec ce dessein.

« J'aime à croire que tu accueilleras cette nouvelle philosophiquement.

« D'ailleurs, pourquoi se lamenter ? N'est-ce point l'aboutissement fatal du célibat pour une jeune personne agréable, certes, et fort bien dotée.

« Il ne te reste plus qu'à l'imiter, à la devancer s'il se peut...

« Et j'ai dans l'idée qu'il ne tient qu'à toi...

◆ J'ai rencontré aussi Lucienne de Bresles. Elle est bien triste depuis ton départ, auquel elle n'a rien compris.

« Je me suis efforcé de lui donner le change.

« Elle est charmante, et je puis t'assurer que son cœur est excellent.

« André !... tu tiens le bonheur à portée de ta main, le laisseras-tu fuir ?...

« Ah !... si j'étais à ta place, je sais bien ce que je ferais !...

« Mon enfant !... ton père s'ennuie... N'aurais-tu que cette considération...

« Allons !... un bon mouvement ! Jamais les Bordereaux n'ont été plus jolis. J'en appelle à l'artiste.

« Je t'embrasse.

« Ton père dévoué,

« R. CAZAREL. »

Pâle, André froissa la lettre paternelle.

Ainsi donc, c'était vrai, Claude déjà l'oubliait ?

Ah ! elle n'avait pas mis longtemps à semer l'important souvenir. Elle n'était que caprice et fragilité. Son cœur, trop prompt à s'émouvoir, sans doute, ne savait encore où se poser.

Libellule !

Insensé, qui n'avait pas su discerner le mensonge des yeux ! Naïf, qui s'était laissé prendre au mirage des paroles, à la poésie révélatrice des silences...

Il n'y avait rien dans tout cela qu'imposture !

Claude n'avait-elle pas ri, en secret, des émotions par elle suscitées ?

Soit !.. le rêve finissait en bouffonnerie. Il ne restait plus qu'à railler la douleur sainte, qu'à piétiner les fleurs du rêve, qu'à relever le défi.

Etrangers désormais, ils perpétueraient la haine inexpliquée des Cazarel et des La Borderie !

C'en était fait !

Dans l'exaltation de sa fureur déchaînée, André Cazarel déchira le billet qui lui apportait la preuve éclatante de l'humaine duplicité, de la dérision de l'amour, de la légèreté d'un être, hier encore hissé sur le pavois de l'adoration.

« Je souffrirai !.. » avait-il dit.

Eh bien, c'était fini !.. non ! non !.. pas cette duperie ! il riait de ce qui l'avait fait pleurer !

A grands pas, le jeune homme redescendit vers Marcei, entra en coup de vent à la « Baronnie ».

— Madame Boutigny !.. Léon pourrait-il, aujourd'hui même, me conduire à Argentan ou, s'il préfère, à Alménèches ?

— Aujourd'hui... est-ce si pressé ?

— Très pressé !

— Que se passe-t-il donc, monsieur Cazarel ?.. Vous êtes tout pâle.

— Une lettre que je viens de recevoir.

— Eh bien !

— Il faut que je parte.

— Rien de fâcheux... Monsieur votre père ?

— C'est lui justement qui m'écrit.

— Ah !.. tant mieux... A vous voir si agité, j'avais craint qu'il ne lui fût arrivé quelque accident.

— Non... mais il m'appelle.

— Ah !.. en ce cas... Léon vous conduira ce soir.

— Merci... merci...

Il se retira dans sa chambre, rassembla ses objets de toilette, quelques menus sous-vêtements et fut tout étonné de se trouver déjà prêt à partir.

Ne sachant plus que faire, il s'assit près de la

cheminée, dans l'unique fauteuil de la maison apporté là à son intention, et se remémora les termes de la lettre qu'il regrettait à présent d'avoir déchirée. Il en demandait pardon à son père.

Il ne restait plus rien de cette folie dévastatrice qui l'avait tenu un moment. Sa colère était tombée. Il pardonnait à Claude d'avoir trahi le serment de leurs âmes.

Il n'était pas écrit que, par elle, il serait heureux.

Qu'importait!

Est-ce qu'à cause de cette amère déception l'avenir lui serait fermé?

N'y avait-il pas encore de beaux yeux pensifs, de jeunes et frais visages, sous le ciel riant des étés?

Peut-être saignerait-il encore?...

Puis... de ses doigts de fée, Lucienne de Bresles panserait la blessure.

..

— Alors, fit Léon Boutigny en passant la tête par l'embrasure de la porte, c'est-y vrai que vous nous quittez, monsieur André?

— Hélas! oui, mon ami.

— Mais vous reviendrez?

— Oh! certainement.

— Bientôt?

— Pas cette année.

— Quoi... c'est le grand départ?

— Oui...

— Maman ne m'avait pas dit... Elle sera désolée... et tout le monde avec elle. Grands dieux! que se passe-t-il donc, par chez vous?

André, interdit, un peu rougissant, éluda la question.

— Affaires de famille.

— Oh! alors, je comprends.

Affaires de famille, pour ce Normand, signifiait : question d'argent. Il admettait parfaitement que l'artiste ne compromît pas ses intérêts.

Il se retira, tandis qu'André, fébrile, allait et venait à travers la pièce, dont chaque objet semblait lui reprocher sa désertion.

Il se souvenait du bonheur connu jadis entre ces quatre murs, de la paix un moment retrouvée là!

Il partait! De quoi serait fait le lendemain?

Il ne croyait plus à la possibilité du bonheur; son naturel optimisme était mort.

Il redescendit, essuya encore une fois les regrets de la maman Boutigny, puis s'en alla à travers la cour, franchit la barrière, se dirigea vers le cimetière, afin de prendre congé de ses défunts. Il

enviait leur sort, déjà las de lutter, de lutter pour les fins obscures, avec la sensation d'une vie insidieuse qu'il lui faudrait traîner comme un fardeau.

Ah! qu'il admirait l'existence, sans heurt et sans imprévu, de ses grands-parents, écoulée tout entière à l'ombre de ce clocher, sous la protection duquel, mis encore, ils dormiraient jusqu'au jour du réveil des tombes...

Qu'était-il venu faire ici-bas? A quoi était-il bon?

Il se releva pourtant plus calme, presque rasséréné, dans la torpeur d'un fatalisme tout oriental.

Il se souvint qu'il possédait là quelques amis dont il ne pouvait manquer de serrer les mains loyales. Il trouva les uns chez eux, les autres aux champs, hochant la tête à l'annonce de ce départ qui ressemblait à une fuite. Il retourna voir, une fois dernière, la maison des vieux, dont l'occupant actuel était, lui aussi, devenu son ami. Il entra dans la maison avec un grand battement de cœur, échangea quelques banales paroles avec le nouveau propriétaire et demeura songeur, près de la fenêtre, à la place qu'occupait autrefois sa vieille grand-mère. Il ferma les yeux un moment et prêta l'oreille, comme s'il se fût attendu à quelque miracle, à quelque prodigieux retour sur le passé.

C'étaient toujours les mêmes bruits extérieurs : le crissement de la poulie du puits, le chant ininterrompu des grillons dans le pré voisin; une vache meuglait dans l'étable; un coq battait, de ses ailes dorées, le rappel des poules éparses; un pinson s'évertuait, dans la tonnelle, à crier au soleil, trop lourd, on ne savait quoi...

Mais il y avait pourtant quelque chose de changé. André n'entendait plus, sur le devant de la maison, le trotinement menu de la petite vieille ni les sabots traïnants du grand-père. Le pas qui venait du fournil était jeune et saccadé...

Alors, André rouvrit les yeux :

— Monsieur, je vous demande pardon... Je vous avais un peu oublié... Je ne puis, sans une émotion trop forte, passer le seuil de cette maison.

Il salua la femme qui rentrait, un seau plein de lait au bout de chaque bras, serra la main de l'obligeant paysan et partit, écrasé d'angoisse.

Avant de disparaître, il se détourna encore une fois.

La maison grise, inondée de soleil, n'avait pourtant plus sa gaieté de jadis : elle semblait porter le deuil des bons vieux, transis dans leur suaire.

Alors, le cœur d'André se déchira. Il prit sa course en exhalant un long sanglot.

Les grillons, dans le pré, s'obstinaient à chanter.

XIII

Incertitude.

André rentra aux Bordereaux le lendemain dans l'après-midi. Son absence n'avait pas duré plus de trois semaines. Cependant, le juge Cazarel ne put s'empêcher de marquer son étonnement du changement rapide qui s'était opéré en son fils :

— Ce voyage ne t'a pas réussi... Tu as maigri... Serais-tu souffrant ?

— Non... seulement, j'ai pris beaucoup d'exercice.

— Mais... ici même, tu ne tenais guère en place...

M. Cazarel n'ignorait point les raisons profondes de cette métamorphose. Il ne les releva pas. Le mal était plus aigu qu'il ne l'avait, tout d'abord, supposé.

Il faudrait prodiguer à ce grand enfant sentimental des soins de tous les instants, afin qu'il n'eût guère le loisir de se pencher sur la plaie saignante encore. Il ne faillirait pas à cette tâche.

— Alors... au pays de ta mère... tu n'as pas trouvé le repos, le calme que tu espérais ?

— J'y ai trouvé des êtres simples et bons, dont le désir eût été de me garder plus longtemps. Pourquoi les ai-je quittés si vite?... Les ai-je seulement remerciés?... remerciés ainsi qu'il convenait?... Je ne sais quel démon me possède.

A table, André ne parla guère; M. Cazarel l'invitait à manger, tandis que, le regard vague, perdu dans un rêve, il remontait le sentier du Bel...

— Voyons... après cette journée de voyage, tu dois avoir faim.

— Très peu... Ah! cette chaleur! on étouffait dans le compartiment!

Après le dîner, ils s'en allèrent, à pas comptés, sous les allées du parc.

— Il fait bon ici, dit le juge.

— Oui...

— Tu as reçu ma lettre?... risqua-t-il encore.

— Sans doute... C'est même à cause d'elle que je suis revenu.

Un secret espoir emplit le cœur du magistrat :

— J'en suis heureux... bien heureux... Le chevalier ne l'est pas moins.

— Ah!... il sait ?

— Oui... je l'ai rencontré, ce matin même, au bureau de poste. Il m'a paru enchanté de ton retour... Il t'aime beaucoup.

André, insensible à cette assurance, coupa court aux confidences que méditait son père.

— Et les dames de Rauzeray?... toujours en voyage?

— Toujours.

— Sérieux... ce projet dont tu m'as entretenu?

— Dame... on en parle... à Buchy même...

— Et que dit-on?

— Mon Dieu... tu connais l'esprit des habitants de ces bourgades? Ils ont tôt fait de bâtir des romans...

— Ils ont, en effet, des langues!

— De quoi veux-tu qu'ils s'occupent?

— ...Si ce n'est du prochain!

— Quand ils n'en disent pas de mal... il n'y a rien à reprendre. On ne peut pas toujours parler politique.

— Tu as vu Bombelles?

— Fréquemment. N'est-il pas toujours par voies et par chemins.

— Il ne t'a rien appris touchant les dames Le Priboran?

— Il ne m'en a soufflé mot.

— C'est qu'il sait quelque chose.

— Peut-être! mais... ah çà!... elles t'intéressent donc encore? Je croyais te trouver en d'autres dispositions.

— Oh!... ce que j'en dis!

Le ton démentait cette expression quasi indifférente.

Ils se turent un moment, puis, continuant leur promenade, passèrent la grille et s'engagèrent sur la route de Bosc-Roger.

La souveraine paix des soirs s'étendait, peu à peu, sur la campagne. Le ciel, du côté de Rauzeray, était d'une splendeur infinie. De petits nuages floconneux se poursuivaient, se confondaient, créant de nouveaux effets de lumière et comme des paysages de rêve, où l'œil de l'artiste découvrait des perspectives inconnues au profane: lacs où se mirait l'agonie du soleil rouge, montagnes neigeuses aux crêtes dorées, cascades de fleuves multicolores où dominait la gamme des mauves. Mirage où se noyait l'âme éperdue du jeune homme.

Ils rentrèrent, ayant marché plus d'une heure. La lune riait maintenant au firmament. Une étoile scintillait au-dessus des sapins grêles. Un léger voile de brume descendait sur les chaumes.

André frissonna.

Le juge n'avait point sommeil.

— Veux-tu que nous prenions une tasse de thé, en jouant une partie de jacquet?

Mais le jeune homme prétextait les fatigues du voyage:

— Demain, dit-il.

En réalité, il lui tardait de se retrouver seul dans ses pensées en désarroi.

Ils se quittèrent à la porte de leur appartement respectif.

André entendit longtemps le magistrat feuilleter les pages d'un livre, puis il y eut quelques minutes de silence ; enfin, le souffle plus régulier, plus profond de M. Cazarel, fut la révélation d'un sommeil tranquille.

Le jeune homme, alors, se reprit à songer...

Il avait cru trouver une sorte de détente près de son père et s'était abusé. Seul, les premiers jours, Marcel lui avait procuré un apaisement passager. Il comprit que, quoiqu'il fût, le mal ne le quitterait pas, que le décor ne l'influencerait que médiocrement, que la guérison espérée serait lente à venir. Il se rémémora les paroles triviales, mais éternellement vraies, du vieux Bombelles :

« Un clou chasse l'autre... Il n'y a pas que Mlle Le Priboran sous le soleil... »

C'était juste. Il se le répétait à chaque heure, mais n'en demeurait pas moins impuissant contre cette infirmité psychique, à laquelle ne pouvait rien changer la sagesse même des nations.

Il bâtissait tout à coup des projets insensés : il irait trouver Claude, lui parlerait un langage à la fois si humble, si suppliant, si expressif, qu'elle se laisserait toucher par l'intensité d'un amour que ne décourageraient pas les obstacles sans cesse renaissants.

Puis, comprenant la folie, l'impossibilité d'un tel expédient, il envisageait, de nouveau, la perspective d'un exode lointain et prolongé jusqu'à la guérison totale — vers des pays où l'accumulation des dangers serait un dérivatif à ses préoccupations sentimentales.

Il en reviendrait mieux armé contre la faiblesse de son cœur, aguerri enfin contre les émotions factices de l'amour.

Et l'on rirait bien, sans doute, par ailleurs, de cette ridicule équipée ?

Bombelles seul avait raison !

Lucienne l'aimait !...

Il se la représenta telle qu'il l'avait vue à Sainte-Croix, la dernière fois, mutine, distillant la grâce de ses sourires, adorablement blonde. Peut-être un peu trop puérilement enthousiaste, mais si sincère, si franchement bonne, si peu compliquée !

La route serait douce à qui la suivrait avec une telle compagne.

André Cazarel releva la tête.

« C'est à voir... » répéta-t-il.

Le jour suivant, un peu après le déjeuner, André se disposait à sortir, quand son père, de la fenêtre de son cabinet, l'interpella :

— Tu pars ?

— Oui... je vais jusqu'à Bosc-Roger.

— C'est que... fit le magistrat avec un peu d'embaras... j'avais un projet.

— Tu ne m'en as point parlé ?

— Je t'en voulais réserver la surprise.

André se rapprocha :

— Que signifie ce mystère ?

— Oh ! rien !... J'ai prié, tout simplement, le chevalier de venir prendre le thé aujourd'hui avec Lucienne.

— Quelle idée !

— Elle te contrarie ?

— Pas précisément. Seulement, je trouve que tu vas un peu vite.

— Pardon ! s'excusa M. Cazarel, il s'agit, d'un thé, d'une politesse, rien de plus. Tu comprends que je me garderais bien de m'engager à la légère envers un ami tel que M. de Bresles ; enfin... il y a aussi Lucienne...

— Tu tiens à ménager son cœur ?

— Le trouverais-tu mauvais ?

— Au contraire.

Il y eut un court silence, puis André fit quelques pas vers le péristyle :

— C'est bon, je reste.

Et il s'assit dans un rocking-chair, tandis que le magistrat, refermant la fenêtre, se hâta de rejoindre son fils.

— Tu ne m'en veux plus ?

— Certes non !

— Note bien que je ne te pousserai jamais à épouser une personne vers laquelle tu ne te sentirais nullement attiré. Le mariage est une chose assez grave pour qu'on y regarde à deux fois avant de s'engager. Aussi est-il bon de multiplier les occasions de s'étudier, d'échanger des idées. S'il n'y a pas incompatibilité absolue sur ce point-là, on peut toujours arriver à s'entendre sur le reste. Au risque de paraître rabâcher une vérité vieille comme le monde, je te répéterai : « La beauté passe, les qualités demeurent. » Or, Lucienne t'offre les avantages moraux, et la beauté par surcroît. Songes-y bien.

— Que me manquerait-il pour être heureux, n'est-ce pas ?

— Justement. Puisses-tu le comprendre.

— Je te promets d'apporter toute mon attention à l'étude de ce problème.

Le « problème » arriva peu après, dans la charrette anglaise de M. de Bresles. La rencontre fut cordiale.

Il parut à André que Lucienne s'était épanouie. Le rose de ses joues accentuait encore la blancheur laiteuse de sa peau. Le bleu sombre des prunelles s'animait d'un éclat plus vif. Les mèches folles de ses blonds cheveux encadraient le visage ricur, d'un ovale très pur.

« Comment peut-il lui préférer Mlle Le Priboran ? » songeait le magistrat.

Et pourtant, devant ce déploiement de grâce féminine, André demeurait insensible, possédé par une autre image, au point de trouver celle-ci peu enviable.

Il essaya pourtant de se montrer aimable, parla de Marcei avec extase. Il aurait voulu pouvoir vivre là, en simple... vivre de rien... Il exposa ses idées de poète sur la beauté des existences tout entières consacrées au rêve, sur l'inanité des efforts de la foule, seulement préoccupée de conglomerer.

Lucienne approuvait de la tête.

Le chevalier avait des arguments prêts pour la controverse, mais il se garda de les sortir, heureux du bonheur de sa fille, l'enveloppant d'un regard attendri.

Et puis, à quoi bon discuter ?

Le juge fut moins réservé :

— Tout cela est bien, mon cher enfant, mais, si chacun raisonnait de la sorte, il n'y aurait pas de société possible. Même riche, surtout riche, l'homme doit travailler, donner l'exemple. Nul n'a le droit de vivre en parasite sur la collectivité... ne produirait-il que des légumes pour son usage personnel...

— Eh bien, dit gravement André, je cultiverai mon jardin.

— Et le vêtement ?

— Il s'habillera de peaux de bête, dit le chevalier.

L'idée paraissant amusante à Lucienne, elle rit de bon cœur ; et ce lui fut une occasion de montrer des dents magnifiques.

Ils passèrent dans la salle à manger où, déjà, le service était dressé.

— Nous nous confions à vos bons soins, mademoiselle, dit le juge.

Lucienne, acquiesçant d'un signe de tête, versa le thé odorant dans les tasses.

André la regardait aller et venir autour de la table, offrant des gâteaux, du sucre, du pain d'épice avec une extrême harmonie de gestes. Il s'attachait en vain à découvrir des imperfections à cette belle jeune fille. Elle défilait la critique la plus chagrine.

Il fut un peu flatté de penser qu'il lui faudrait peu d'efforts pour conquérir cette perfection.

Lucienne, de toute évidence, s'ingéniait à lui plaire.

Un moment, leurs regards se rencontrèrent. Bon prince, il daigna sourire.

Peu à peu, il glissait sous le charme qui émanait de Mlle de Bresles ; mais, de là à lui vouer un réel amour, il y avait un pas formidable. André ne pensait pas qu'il pût jamais le franchir.

M. Cazarel, très fier des serres qu'il venait de faire installer au fond de son parc, proposa bientôt au chevalier de les lui montrer.

M. de Bresles, grand horticulteur, rosiériste renommé, ne se fit pas faute d'accepter.

Les jeunes gens se levèrent pour suivre les deux hommes.

— Mon Dieu, fit le juge, si cela ne vous intéresse pas, vous pouvez rester ici... il y a le piano.

André comprit-il, et ne voulut-il pas prendre la perche que lui tendait son père?... il protesta :

— Pas du tout, pas du tout... Je suis certain que Mlle de Bresles sera ravie.

— Certainement, dit la jeune fille. D'ailleurs, je n'ose plus m'asseoir devant un piano.

— Pourquoi ?

— J'en joue si rarement que mes doigts ont perdu leur souplesse d'antan.

— Que faites-vous donc ?

— Il y a beaucoup de travail dans une maison.

M. de Bresles crut pouvoir, cette fois encore, marquer un avantage.

— Une vraie petite femme d'intérieur !

— N'empêche que l'on peut joindre l'utile à l'agréable, dit André.

Elle s'empourpra, puis :

— Sans doute... vous avez raison...

Ils sortirent. MM. de Bresles et Cazarel avaient pris les devants et marchaient d'un pas rapide.

Lucienne s'attardait devant les plates-bandes, se penchait sur le calice des fleurs, respirait le parfum délicat des roses.

Le jeune homme en cueillit une et l'offrit à Lucienne, avec une révérence très Pompadour. Elle fut sensible à cet hommage et rougit de plaisir.

Ils repartirent.

Déjà, M. Cazarel et son ami avaient disparu dans la serre.

Les jeunes gens cheminèrent quelques instants côte à côte.

Lucienne s'attendait à ce que son compagnon exprimât quelque parole, attendue avec un secret espoir, mais il ne trouvait plus rien à dire.

Elle demeura, un peu déçue, au milieu du chemin, tenant la rose entre ses doigts tremblants.

Maintenant, il paraissait si lointain qu'elle pouvait croire qu'André oubliait qu'ils étaient deux...

Elle soupira. Alors, rappelé à la réalité, il trancha le silence lourd :

— Joli, ce pays, tout de même !...

— Vous trouvez ?

Il pensait exactement tout le contraire ; il rectifia :

— Cela dépend sous quel jour on le regarde, évidemment...

Elle remarqua à son tour :

— On trouve toujours beau le pays où l'on est heureux.

— C'est un fait.

— Et le plus joli coin du monde doit laisser bien indifférent celui qui vient y cacher sa douleur.

Le timbre de la voix cristalline était subitement devenu grave. André regarda Lucienne et fut tout surpris de lui trouver un visage nouveau.

— Comme vous dites cela ! reprit-il.

— Dame !... c'est une impression...

— Il se peut, convint-il... Vous aimez votre petite patrie ?

— Certes !

— C'est donc que vous y êtes heureuse ?

— J'aurais mauvaise grâce à ne pas le reconnaître.

Elle sourit, mais ce sourire était fait surtout de mélancolie.

— Puissiez-vous lui trouver toujours le même attrait ! dit André.

A leur tour, ils entrèrent dans la serre. M. le juge Cazarel, la canne levée, indiquait la place qu'occuperaient les plantes et les arbustes commandés aux pépinières d'Angers et d'Orléans. Le chevalier donnait des conseils de sa voix douce, aux intonations un peu chantantes.

— Eh bien, les enfants, vous avez fait le tour du jardin ?

— Oui, dit Lucienne, redevenue joviale. On a même cueilli pour moi la plus belle des roses.

— Une « Gloire de Verdun », peste ! M. André fait bien les choses, dit le chevalier.

Il se tourna, cherchant à lire une pensée sur le visage du jeune homme, mais, impénétrable, le fils Cazarel regardait au delà de l'horizon fermé...

.....

— Eh bien ! mon garçon, dit le juge, quand les de Bresles eurent quitté les Bordereaux, elle te plaît ?

— Peut-être, murmura le jeune homme.

XIV

Le siège d'un cœur.

Trois heures.

La mer montait. Le soleil ruisselait sur les galets de la plage. Déjà quelques baigneurs, le torse bombé, s'échappaient des cabines, dont la longue théorie s'étendait au delà des jardins du casino. Au large, quelques barques, un steamer, deux dragues. A droite, dans un repli de terrain : Puy ; à gauche, Pourville, Varengewille, le phare d'Ailly, des falaises blanches festonnées d'herbe rousse.

Une lassitude générale. Des hommes ronflaient sans vergogne, le chapeau sur les yeux, les bras repliés sous la tête. Des femmes, pourtant, papotaient encore ; quelques-unes même faisaient du crochet ; des enfants, bravant l'insolation, bâtissaient des châteaux de sable. Un vieux monsieur lançait des pierres dans les vagues, qui semblaient, elles-mêmes, fatiguées, excitant son chien, une grande bête rousse, laide et sympathique, à les aller chercher à la nage.

On s'amuse comme on peut au bord de la mer.

Sur le boulevard maritime, quelques promeneurs : ceux qui n'ont qu'une journée à passer sur le littoral et qui n'en veulent rien perdre, quelque temps qu'il fasse.

Des visages cramoisis, des pieds traïnants : un incommensurable ennui.

Le long du casino : des boutiques qui se ressemblent comme des sœurs. Des sculpteurs sur ivoire, bonzes, indifférents et graves, travaillent, sans même lever les yeux sur les passants clairsemés.

Des terres cuites, des petits bateaux, des encriers en coquillages, des filets de pêche, des pelles minuscules, des cartes postales, des albums : toute la pacotille, fabriquée en grande série, des stations balnéaires.

Sous une tente, de proportions assez vastes, s'était réfugiée la famille du Bellay.

Mme du Bellay, les yeux mi-clos, écoutait le babil de ses filles. Anne, les pieds nus dans le sable, au grand scandale de sa sœur, chaussée de bottes montantes, essayait de dérider Claude Le Priboran qui venait d'arriver avec sa mère.

Gaston avait cédé sa place et se tenait accroupi sur le sable, cambrant la taille, supportant stoïquement les 40 degrés que dispensait le soleil. De temps à autre, il se retournait et adressait quelques

mots à Claude, dont la pensée semblait absente.

Ils se voyaient là chaque jour ; le soir, dans la villa de la rue Aguado, ils se retrouvaient encore.

Si le temps le permettait, on faisait le tour de la plage, on poussait même jusqu'au phare de la jetée ; et l'on s'en revenait par la poissonnerie, le quai Henri IV et la rue Duquesne. Tradition.

Mme du Bellay, un peu pincée, droite, genre anglais, discourait avec sa cousine. Les demoiselles baïllaient sans vergogne. Claude s'efforçait d'être aimable, tandis que Gaston se donnait énormément de mal pour déridier le front penché.

Mlle Le Priboran préférait les jours gris, la bise glacée, la petite pluie fine, qui tenaient la famille enfermée. On faisait un peu de musique. Gaston chantait, tournait les pages de partition. Pas besoin de se donner une contenance, inutile de paraître prêter une oreille attentive. La musique appelle le rêve — et le justifie.

..

— Eh bien ! fit tout à coup la joyeuse Anne, à quoi penses-tu donc, ma bonne Claude ? Quelle gravité !

La jeune fille parut secouer la torpeur ambiante.

— A-t-on seulement la force de penser ?...

— Il est vrai, approuva Gaston, que par cette température accablante !

— Quelle idée aussi, repartit Marcelle, de venir s'installer ici à pareille heure.

— Où voudrais-tu aller ?

— Eh bien ! mais... il y a le casino à côté.

— Bien merci, protesta Mme du Bellay. Casino le matin, casino l'après-midi... bientôt, casino tous les soirs. Non, tout de même, nous ne sommes pas venus à la mer pour nous enfermer entre quatre murs.

— Ici l'on grille, c'est un fait, approuva Anne, mais ne pourrait-on, de temps à autre, prendre une voiture ?... Il y a de jolies promenades aux environs : Offranville, la vallée de la Scie, la forêt d'Arques. Il y a même par là les ruines d'un château... J'adore les ruines... et toi, Claude ?

— Elles m'intéressent assez.

— Eh bien ! se hâta de dire Gaston du Bellay, nous irons à Arques ; n'est-ce pas, maman ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient... et puisque cela est agréable à Claude...

Mme du Bellay multipliait les occasions « d'être agréable à Claude ». Les sœurs n'avaient d'attentions que pour elle. Gaston, bien que réservé, était à ses pieds. Complot.

— Pour quand, cette promenade ? interrogea Marcelle qui, dans le dos de sa maman, se tamponnait les joues avec une minuscule houppette à poudre de riz.

— Mais... quand il plaira à Claude.

— Demain ?

— Demain, fit Marcelle assombrie, j'ai rendez-vous chez la couturière.

— Oh ! railla Gaston... c'est une chose excessivement importante.

— Sans doute, monsieur. Il faut être exacte, si l'on veut avoir le droit de se plaindre quand on vous manque de parole.

— Très juste ! Alors... jeudi ?

Ces dames s'entre-regardèrent. Personne n'ayant élevé d'objection, le plan fut définitivement arrêté. On irait visiter le château d'Arques après-demain.

Quatre heures.

Les baigneurs, maintenant plus nombreux, encourageaient les hésitants :

— Elle est très bonne... très bonne.

— Tu ne te baignes pas aujourd'hui ? questionna Mme du Bellay, voyant que son fils ne bougeait toujours pas.

— Si, fit-il.

Il se releva, fit des grâces aux dames et s'en alla vers sa cabine. Il en ressortit peu après en maillot noir, cambrant la taille, tendant le jarret, les cheveux rejetés en arrière. Il sourit en passant près de sa famille, puis, bien que cette sensation ne lui fût qu'à demi agréable, se jeta bravement en pleine eau, disparut un moment, reparut ruisselant, s'ébroua et, en quelques brasses vigoureuses, gagna le large, heureux à la pensée que Claude suivait ses ébats audacieux.

Mais Mlle Le Priboran, déjà, se désintéressait du nageur.

Quand il revint, vingt minutes plus tard, grelottant, claquant des dents, les cheveux dans la figure, il fila par la tangente.

Un quart d'heure s'écoula, puis Marcelle, impatiente du thé quotidien, remarqua :

— Ah çà ! que fait donc Gaston ?

— Sa toilette, dit Anne.

— Il y met le temps.

— C'est qu'il est coquet.

— ...Et qu'il vise à plaire aux demoiselles.

Les deux sœurs regardèrent leur cousine, sourirent d'une certaine façon, quêtant une approbation qui ne vint pas.

Elles adoraient Claude et souhaitaient, au moins

autant que leur mère, cette union qui devait resserrer encore les liens de la famille.

Enfin, regaillardî, tiré à quatre épingles, tendant bien le jarret, M. du Bellay reparut.

Son premier regard fut pour Claude. Il attendait un compliment, un reproche même à propos de son audace. Il n'obtint qu'un sourire assez indifférent.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre ainsi, fit-il avec une ombre de mélancolie. J'ai dû me passer d'eau chaude... le service est d'une lenteur...

— Je vous plains, raila Claude.

— Oh ! gardez-moi votre pitié pour de plus graves sujets !

— En auriez-vous besoin ?

— Peut-être... on ne sait jamais...

— Eh bien ! rassurez-vous... elle vous est entièrement acquise. J'espère bien, toutefois, n'avoir jamais à vous la prodiguer.

Il pensa : « Ceci dépendra de vous, » mais il n'appuya pas.

— Je suis à vos ordres...

— Pour...

— Pour vous conduire chez le pâtissier... N'est-ce point l'heure ?...

— Si fait ! dit Marcelle en se levant. Elle est même légèrement passée. Il t'en coûtera, pour ma part, une brioche de plus.

Elles ramassèrent les menus objets épars autour d'elles, tandis qu'à la hâte Gaston repliait sa tente, rentrait les sièges dans la cabine, louée naguère pour la saison.

Ils s'en allèrent lentement, par la rue Gosselin, vers la pâtisserie de la Grande-Rue où, d'ordinaire, ils goûtaient.

Les sœurs avaient pris les devants. Mme du Bellay suivait avec Mme Le Priboran de la Borderie ; Gaston, quelques pas en arrière, s'attardait avec Claude devant les magasins d'antiquailles. Ils admirèrent de vieux bijoux normands. Le jeune homme voulait offrir à sa cousine — en camarade — une jolie broche émaillée d'un travail assez curieux. Claude ne le lui permit pas. Il insista, puis, voyant qu'elle se fâchait tout rouge, renonça à son idée.

Ils se hâtèrent de rejoindre le petit groupe, arrêtés sur le trottoir, devant l'étal du pâtissier. Déjà Marcelle avait fait son choix. Ils entrèrent, s'assirent à l'écart au fond de la boutique, ravis de trouver là un peu de fraîcheur.

Gaston, ordinairement très en verve, très boute-en-train, ne parla guère. Une ombre passait, parfois,

sur son visage grave. Claude s'étonnait de lui trouver moins d'aisance, de constater qu'il lui arrivait même de rougir subitement en lui parlant.

Certes, aujourd'hui, le brillant Gaston n'était guère amusant.

D'autres, à la place de Mlle Le Priboran, eussent pensé : « C'est qu'il m'aime, » mais l'attention de cette jeune fille n'était point retenue par ce détail.

Bien qu'elle s'efforçât de ne plus songer au fils Cazarel, elle ne pouvait chasser de son esprit le visage altéré de « son peintre » et ce regard éloquent, ce regard de reproche, dont il l'avait couverte là-bas, sur le quai de la gare.

Pourquoi ce départ soudain, cette fuite éperdue, à l'heure même où semblaient se lever des promesses de bonheur dans les perspectives d'un riant avenir ?

Que s'était-il passé dans cette âme ?

Claude appelait en vain la lumière. Autour d'elle, les ténèbres s'épaississaient, et, dans l'immensité de son désarroi, elle se demandait à quoi se raccrocher, étonnée, au surplus, de se sentir si étroitement prisonnière de son cœur.

Ah! Gaston du Bellay pouvait dépenser pour elle toutes les ressources de son brillant esprit; il pouvait encore se contraindre à des silences éloquents, à des timidités révélatrices pour tout observateur un peu attentif, Claude ne saurait rien de tout cela; sa pensée, vagabonde, errait d'un berceau de feuillage au chemin creux d'un hameau... décors où se mouvait une image que l'éloignement, semblait-il, rendait plus vivante encore!

Marcelle railla :

— Mais... regardez donc ceux-là comme ils ont l'air de s'amuser! Ne dirait-on pas qu'ils rentrent de l'enterrement. Allons! allons! souriez!... Vous ne vous boudez pas, j'imagine ?

— Nous bouder? fit Claude étonnée, quelle idée?... et pourquoi ?

— Que sais-je ?

— Ce n'est toujours pas parce que je lui ai refusé un joujou! dit plaisamment Gaston. Je voulais, au contraire, lui offrir une vieille broche... elle a failli se fâcher.

— Oh! la sottel reprocha Marcelle... Si tu veux faire l'expérience avec moi!

— Nous verrons cela un peu plus tard.

Gaston régla la note au comptoir, et la famille se retrouva bientôt sur le pavé de la rue.

Ce soir-là, les dames Le Priboran devaient dîner rue Aguado, chez leur cousine. Le petit groupe se sépara après avoir pris rendez-vous pour sept heures.

Mme du Bellay rentra chez elle avec ses filles. Gaston, las, s'en alla au hasard, tandis que Mme Le Priboran, ayant quelques achats à faire, s'engouffrait, en compagnie de Claude, dans un grand magasin.

Quand elles eurent achevé leurs emplettes, elles reprirent le chemin de leur hôtel.

Mme Le Priboran avait eu avec sa cousine, quelques heures plus tôt, un colloque secret, bref et décisif, au cours duquel elles avaient convenu de brusquer les choses, le pauvre Gaston se desséchant d'incertitude.

Aussi l'excellente dame ne put longtemps cacher ses préoccupations intimes.

— Ne trouves-tu pas que ton cousin n'est plus le même ?

— Gaston ?... tu crois ?... qu'a-t-il donc de changé ? Serait-il malade ?

— Lui ! Je ne connais pas de plus belle santé !

— Eh bien ?

— Je le soupçonne d'être amoureux.

— Dame... c'est de son âge... Cependant... je ne comprends pas très bien... Il n'y a pas là de quoi l'assombrir... au contraire, j'imagine !

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Eh mais... de la tournure que peuvent prendre les événements ?

— Quels événements ?

— Ou, plus exactement, les obstacles qui peuvent se dresser entre son bonheur et lui-même.

Il y eut un long moment de silence, puis, d'une voix mal assurée, Claude trancha :

— Nous avons tous, plus ou moins, nos déceptions...

— Avec quel accent tu dis cela !

— Qui peut se vanter d'avoir suivi la voie désirée ? Toi-même peut-être...

Mme Le Priboran regarda sa fille et frémit. Que voulait-elle dire par ces énigmatiques paroles ? Quel sens caché y fallait-il découvrir ?

Mais le visage de la jeune fille s'était détendu. Il ne parut pas à Mme Le Priboran qu'une pensée occulte hantait ce cerveau-là. Elle respira et reprit, avec une douceur persuasive :

— Oh !... la vie n'est pas seulement faite de rêves... de mirages... Il ne faut point la considérer à la façon des poètes.

— J'entends bien.

— Je te sais — et j'en suis fière — solidement équilibrée... Évidemment, on ne doit pas fermer les oreilles à la voix de son cœur, mais il faut se garder,

surtout, d'obéir à ses nerfs, à son imagination, à l'exaltation d'un sentiment qui semble profond et qui, le plus souvent, n'est que passager. En amour, on se trompe souvent de bonne foi.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Mme Le Priboran, embarrassée, chercha ses mots un instant, puis :

— Mon Dieu... je te dis cela... pour t'éclairer à l'occasion... sans but précis... parce que tu es ma fille et que je dois te guider dans le dédale d'un cœur tout neuf, où les aspirations se heurtent, s'enchevêtrent... et peuvent donner lieu à confusion.

— Je suis profondément touchée de cette sollicitude, dit modestement la jeune fille ; mais, en ce qui me concerne, le terrain est un peu déblayé.

— Oui, je sais... tu n'es pas compliquée.

— Oh ! pour cela, non !

— Et ce sera, certes, le meilleur moyen de sortir des différends qui pourraient naître d'un conflit de sentiments...

— Ma chère maman, le mieux est d'éviter le conflit.

— C'est bien ce que je pense... et... pour l'éviter...

— ...Il n'y a qu'à suivre son penchant naturel.

— Lorsqu'il s'accorde avec l'honneur.

— Bien entendu.

Ah çà !... où Claude voulait-elle en venir ?

Ce langage imagé, ces réticences énigmatiques, n'étaient pas sans augmenter le trouble et la perplexité de Mme Le Priboran.

Claude n'avait-elle pas une idée de derrière la tête ? un secret qu'il ne lui plaisait pas encore de livrer tout entier ?

André Cazarel ?

Non, non... cela n'était pas possible !... Elle n'y voulait pas penser... D'ailleurs... le fils du magistrat s'en était allé...

La dame de Rauzeray regardait autour d'elle, remontait dans le passé, ne voyait rien...

Elle insinua :

— On cherche souvent bien loin ce qu'on pourrait trouver à portée de sa main.

— Quoi donc ?

— Un mari, par exemple.

Claude ne put s'empêcher de sourire.

— Ne dirait-on pas que je suis en quête ?

— Pourquoi pas ?... quoi de plus naturel ?

— J'ai bien le temps, fit la jeune fille évasivement.

— Oh !... on dit cela... mais... dans le fond, on pense souvent le contraire.

— Je t'assure que ce n'est pas mon cas.

— Il y aurait légèreté à laisser fuir l'occasion...

— L'occasion?... que signifie?... se présenterait-elle?

— Peut-être.

— Explique-toi, dit Claude, avec plus de curiosité que d'émotion.

Ainsi mise au pied du mur, Mme Le Priboran hésita. Elle connaissait le caractère indépendant de sa fille, la fierté de Gaston... La situation ne manquait pas d'être délicate. Elle risqua :

— C'est une idée à moi.

— Je brûle de savoir.

Mme Le Priboran baissa la voix, comme si elle eût craint de laisser tomber son secret dans une oreille étrangère.

— Je crois que si tu voulais...

— Allons!... parle. Il n'y a même pas de murs ici... Autant en emporte le vent de mer!

— Gaston...

Le visage de Claude exprima un si complet étonnement que Mme Le Priboran ne douta pas de la parfaite indifférence de sa fille à l'endroit de leur cousin.

— Gaston!... répéta Claude... et c'est là ton « idée »?

— Oui-dà... Elle t'étonne?

— J'avoue qu'il ne me serait jamais venu à l'idée de penser que Gaston pût devenir mon mari.

— Il ne te plaît pas?

— Au contraire... c'est un charmant garçon.

— Eh bien... veux-tu me permettre...

— Quoi?

— D'en parler avec sa mère?

— Garde-t'en bien! fit Claude les sourcils froncés... Ah! par exemple! il ne manquerait plus que cela! Tu n'as, j'espère bien, ouvert la bouche à personne de ce projet?

— A personne, mentit la mère.

— Heureusement... Que ceci demeure secret entre nous, n'est-ce pas?

— Alors... le cas échéant... tu refuserais?

— Je te dis que cette hypothèse est si nouvelle... si inattendue...

Mme Le Priboran comprit la nécessité de ne pas effaroucher davantage l'ombrageuse jeune fille et esquissa un mouvement de retraite.

— Note bien que rien, ni personne, ne m'a autorisée à émettre une telle suggestion.

— Tu as pris cela sous ton bonnet.

— C'est le mot.

— Eh bien! répondit Claude, que ton bonnet lui-même n'en sache rien.

Puis, assombrie, elle conclut :

— Tu comprends, si pareille chose venait à transpirer... je serais très... très gênée... Gaston aussi sans doute... Nous nous voyons si souvent... Je serais désolée que nos rapports pussent devenir moins cordiaux.

— Oui... oui... il ne faudrait pas qu'il y eût quelque chose de changé entre vous.

— C'est alors que certains ne manqueraient pas de tirer des déductions.

Elles étaient arrivées devant la maison de la rue Aguado.

D'une main qui tremblait un peu, Claude appuya sur le bouton du timbre.

XV

Ce qu'ils se dirent sous le platane.

Claude, bien convaincue que les propos de sa mère étaient sans conséquence aucune, et que cette idée d'une union avec Gaston ne pouvait pas avoir germiné dans un cerveau étranger, ne tarda pas à recouvrer sa sérénité.

Toutefois, mise en éveil, elle observa, désormais, assez attentivement son cousin. Elle constata, en effet, que quelque chose était changé dans son attitude. Ils s'étaient connus de tout temps. Gaston, déjà jeune homme à l'âge où elle portait encore sur le dos sa natte de pensionnaire, l'avait traitée assez tard en petite fille, ne se gênant guère avec elle, allant et venant sans façon, fumant et sifflant devant elle, la taquinant volontiers.

Pour qu'il se montrât si réservé, si attentif, si prévenant, il fallait évidemment qu'il se fût produit en lui une révolution radicale.

Gaston l'aimait, le doute n'était plus permis.

Bien que modeste, Claude ne se trouva pas moins flattée de ce discret hommage d'un homme que chacun s'accordait à déclarer charmant; toutefois, fidèlement attachée au souvenir d'André Cazarel, elle ne se sentait nullement disposée à accueillir favorablement son cousin au cas où il lui aurait plu de se déclarer.

Une frêle espérance se balançait encore au-dessus de la tempête de son cœur. De quoi était-elle faite? Elle eût été bien empêchée de le dire.

Et puis... même contrainte de renoncer à jamais au rêve un instant caressé, elle aurait cru manquer de dignité en acceptant les hommages d'un homme qu'elle ne pouvait aimer.

Elle se fût méprisée de jouer ce rôle de coquette

qui paraît si amusant à de petites têtes ébouriffées.

Peut-on, quand on porte soi-même une plaie dans la poitrine, jongler avec le cœur de qui s'apprête à souffrir ?

Ce fut en cette disposition d'esprit que Mlle Le Priboran, après une soirée charmante au cours de laquelle Gaston du Bellay se montra encore plus empressé que d'ordinaire, rentra chez elle avec sa mère.

Bien qu'elle eût promis de ne plus aborder ce sujet épineux, la mère ne put s'empêcher de remarquer :

— Eh bien ! que t'avais-je dit ?

Claude ne crut pas devoir ruser.

— Peut-être as-tu raison.

— Si j'ai raison !... Il suffit d'observer Gaston... il n'a d'yeux que pour toi.

— Mais alors... sa mère ?

— L'a peut-être aussi remarqué.

Mlle Le Priboran pinça les lèvres, puis :

— Cela devient ennuyeux...

— Pourquoi ?

— Il n'est pas certain que notre cousine ne prendra pas ombrage d'un événement qui peut contrarier ses ambitions les plus légitimes.

— Oh !... je serais bien étonnée que Laure ne mit pas au-dessus de toute autre considération le bonheur de Gaston. D'ailleurs, tu n'es pas un parti à dédaigner... Je ne sais vraiment ce qu'une mère pourrait souhaiter de mieux pour son fils.

Claude estima bon de couper court à ce débordement d'orgueil maternel.

— Il me serait infiniment douloureux de causer à Gaston une peine, même légère... cependant...

— Que vas-tu faire ?

— Rien, rassure-toi... Rien, du moins tant que les choses s'arrêteront là.

— Et si elles prennent une autre tournure ?

— Je ferai comprendre au pauvre garçon, avec tous les égards possibles, qu'il serait inopportun d'insister.

— Tu m'affliges sincèrement, soupira Mme Le Priboran.

— Je ne suis pas moins affectée de t'entendre exprimer des regrets... Je ne puis que te répéter que le moment est mal choisi pour m'entretenir d'un projet quelconque... Je suis lasse... très lasse moralement... j'ai besoin surtout de repos, de calme, de diversion... J'avais compté trouver tout cela ici... Est-ce trop demander ?

— Que non pas.

— Ou faudra-t-il chercher ailleurs ?

Elles s'embrassèrent sur le seuil de leur chambre et se quittèrent un peu tristes...

Un peu avant deux heures, le jeudi suivant, ainsi qu'en avait décidé Gaston, une auto de louage venait se ranger, rue Aguado, devant la villa des du Bellay.

Marcelle, enchantée de son essayage de la veille, ne tarissait pas d'éloges sur sa couturière; Anne, toute à la joie de cette promenade, depuis longtemps désirée, babillait avec Claude. Mme du Bellay entretenait à mi-voix Mme Le Priboran.

Gaston avait renvoyé le chauffeur et visitait scrupuleusement le moteur. Enfin, satisfait de cet examen, il sauta sur le siège, prit en mains le volant et se déclara prêt à partir.

Bientôt, le véhicule roula sur les pavés inégaux de la rue du Général-Chanzy, gagna le faubourg Saint-Pierre, puis la pleine campagne.

Dans la griserie de la vitesse, Gaston oubliait les conseils de prudence que Mme du Bellay ne manquait pas de lui prodiguer chaque fois qu'ensemble ils partaient en auto.

— Pas si vite !... pas si vite !... suppliaient les deux dames.

Mais Gaston souriait. Il sentait Claude ravie de cette randonnée et ne manquait pas une occasion de mettre en valeur sa virtuosité de conducteur.

Le trajet, d'ailleurs très court, s'effectua sans incident.

Gaston remisa la voiture dans la cour d'une ferme dont l'occupant tenait également un café-épicerie. Les dames, enfin rassurées, mirent pied à terre.

Mme du Bellay proposa de visiter d'abord la vieille église, monument historique, et Gaston, fin connaisseur, fit admirer de curieux objets d'art de la Renaissance. Après une station devant l'obélisque commémoratif de la victoire de Henri IV, la petite troupe se rendit au château dont les vestiges, imposants encore, se dressent sur le coteau boisé.

Gaston avait pris le bras de Claude et entraînait la jeune fille un peu à l'écart du groupe formé par ses sœurs et les dames, s'efforçant de se montrer naturellement enjoué. Il était visible, néanmoins, qu'une émotion profonde le possédait tout entier.

Claude ne tarda pas à se rendre compte de cet état anormal.

— Pourquoi, fit-elle, marchons-nous si vite ? Nos mères ont peine à nous suivre.

— Bah ! nous les attendrons là-bas à l'ombre des platanes... ce talus nous offrira un banc naturel... voulez-vous ?

— Mais... je ne suis pas fatiguée, au contraire... Je suis bien aise de me délier les jambes... Nous étions un peu pressés dans cet auto.

Il n'objecta rien tout d'abord, puis, comme prenant une résolution subite :

— C'est que, dit-il, j'aurais quelques mots à vous dire en particulier.

Claude eut un léger sursaut :

— Oh !... du mystère, maintenant !

— Pas le moins du monde... une confiance, tout au plus.

— ...Que maman ne doit pas entendre ?

— ...Que vous pourrez très bien lui répéter si le cœur vous en dit... Eh bien, êtes-vous rassurée ?

— Sans doute.

Ils firent encore quelques pas en silence, puis, sous les murs mêmes du château, ils s'arrêtèrent.

— Asseyons-nous ici, proposa le jeune homme.

— Soit, puisque vous y tenez.

Elle prit place à quelques centimètres de son cousin et parut s'absorber en des pensées graves.

Lui, non moins songeur, demeurait le front penché, hésitant encore.

Claude avait compris et se gardait bien de l'interroger. Comprenant qu'elle ne l'aiderait pas, qu'il n'avait à espérer aucun encouragement de ce côté, il se décida à brûler ses vaisseaux.

— Claudel ce que je vais vous dire est excessivement sérieux.

— Mon Dieu, rien qu'à votre ton... je n'en doute pas.

— Il serait indigne de vous, indigne de moi, de dissimuler plus longtemps nos sentiments réciproques.

— Croyez bien que, pour ma part, je n'ai rien de caché.

— Je n'en ai jamais douté, aussi cette belle franchise m'engage-t-elle à l'imiter. Je ne sais quel accueil vous allez faire à cette confession... peut-être ne vous sera-t-elle pas agréable. Dites-vous bien, toutefois, qu'elle émane d'un cœur sincère... Promettez-moi, par avance, de ne point me retirer votre affection...votre confiance...

— Je vous le promets.

— Vous avez peut-être entendu mon excellente mère déplorer le goût que l'affichais naguère pour le célibat ?

— Oui... en effet...

— Eh bien... cependant...

— ...En auriez-vous changé.

— Justement... et... c'est à vous que je dois semblable évolution.

— A moi, qu'autrefois vous appeliez « la gamine » !

— A vous !

— Peste ! fit Claude en souriant à demi... Puisque vous dénoncez vos austères principes, c'est donc que tout n'est que fragilité.

— Hormis, dit Gaston d'un ton pénétré, le très profond amour que j'éprouve pour vous.

Un peu honteux d'avoir poussé si loin les limites de l'audace, M. du Bellay de nouveau baissa la tête.

— Ceci est grave, en effet, dit Claude.

— Cela dépend...

— De quoi ?

— ...Des dispositions en lesquelles cet aveu vous trouve.

— Il me surprend.

— Vous blesse-t-il ?

— Non... Pourquoi voudriez-vous ? Je vous sais gré, au contraire, de m'avoir parlé avec cette franchise.

— Une franchise en vaut une autre.

— J'y pensais.

— Eh bien ?

Elle enveloppa Gaston d'un long regard de compassion.

— Je suis jeune encore... Je n'ai pas assez réfléchi... Et puis, tenez !... je veux vous donner la plus grande marque de confiance que puisse offrir une femme : mon cœur n'est pas libre.

Il pâlit et, d'instinct, se rapprocha :

— Que dites-vous ?

— La vérité.

— Vous aimez ?

Elle eut un geste dubitatif.

— Je n'en sais rien... Je l'ai cru...

— Et maintenant ?

— Je cherche une clarté... J'attends...

— Quoi ?

Claude soupira :

— Je le sais moins encore.

— Mais... celui que... que vous avez distingué...

— J'ai cru aussi, un moment, qu'il m'aimait...

— Ne vous l'a-t-il jamais dit ?

— Non... mais... il y a des regards... des silences même qui sont des aveux...

— Je sais cela.

— Or... il est parti.

— L'ingrat !

— Je ne l'accuse pas... Notre idylle — si je puis lui donner ce nom — s'enveloppe de mystère... je ne sais quoi d'étrange plane sur elle... on dirait une malédiction...

— Vous m'effrayez !

Ils demeurèrent un long moment sans parler, le cœur écrasé d'angoisse.

Claude se reportait quelques semaines en arrière; cette promenade lui rappelait l'excursion au Bel. Elle se revoyait dégringolant la pente... se débattant au milieu des ronces... La main d'André Cazarel se tendait vers elle... Elle en sentait encore le frémissement. Elle avait gardé vivace la vision des grands yeux sombres, des grands yeux humbles, dont le reproche l'avait suivie sur le quai de la gare et qui, depuis, ne la quittait plus.

Pendant, Gaston du Bellay s'était rasséréiné.

— Amourette... dit-il.

— Qu'entendez-vous par ce mot ?

— Flirtage... platonique émotion... mais, ma chère petite, toutes les jeunes filles ont connu cela... Vous avez vingt ans... Vous seriez la seule à n'avoir pas senti l'appel de l'amour...

— Conséquence ?

— Il faut vous marier.

— Avec vous ?

— Naturellement.

Il dit cela sur un ton de conviction si sincère que Claude, à son tour, se dérida.

— Vous avez une façon d'arranger les choses !...

— Élégante, convenez-en ?

— Certes.

— Bref !... Il me reste à tirer une moralité de cette conversation...

— Laquelle ?

— C'est que notre mutuelle franchise ne sera nullement mise en échec par... cet incident...

— Oh !... bien sûr !

— Et qu'enfin — et c'est là le point principal — rien de définitif encore n'est envisagé.

— Sans doute.

— Donc, je rentre dans ma coquille.

— Vous êtes amusant !

— Je me réserve... j'attends...

— Pardon !... je ne vous donne pas une lucur d'espoir.

— C'est entendu.

— Je ne vous crois pas, le moins du monde, engagé.

— Soit...

— J'essaierai de vous marier.

— Oh !... pour cela... je vous mets au défi.

— Justement... j'avais pensé à vous pour une de mes amies...

— Je la connais ?

— Je crois bien !... Nous sommes allés plus d'une fois ensemble à Forges-les-Eaux... à bicyclette... Vous vous souvenez ?

— Mlle de Bresles ?
 — C'est cela même. N'est-elle pas ravissante ?
 — Exquise... et je vous remercie de m'avoir honoré
 d'un tel choix.

— Alors... je puis lui toucher un mot de mon projet ?

— Ah ! mais non !... je vous le défends bien.

A ce moment, les dames du Bellay et Le Priboran paraissaient au détour du chemin.

— Sans rancune ? dit Claude.

— Oh !... est-il besoin de le dire.

Ils se serrèrent furtivement la main.

Dès lors, ils parurent oublier ce qu'ils avaient dit sous le platane...

XVI

Sur le penchant...

Que Gaston du Bellay l'aimât, Claude Le Priboran n'en doutait pas ; toutefois, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer combien cet amour était différent de celui qu'elle avait deviné chez André Cazarel, et qu'elle partageait — bien qu'elle laissât entendre qu'elle n'en était pas encore très certaine...

En somme, Gaston avait pris assez philosophiquement son parti de l'aventure.

Si la révélation d'un rival heureux l'avait un instant désarçonné, il n'avait pas tardé à reprendre son assiette, à retrouver une confiance qui n'était pas sans causer à Claude une certaine impression.

Eh quoi, M. du Bellay était donc certain de triompher, finalement, de ce compétiteur ignoré ?

Cette tranquille assurance avait tout d'abord fait naître, chez la jeune fille, un désir plus ardent de résistance, puis, se remémorant les propos tenus par son cousin, notamment sur la fragilité des sentiments qu'elle avouait, elle avait senti se dresser le doute angoissant.

Aimait-elle réellement, profondément, André Cazarel ?

Ce jeune homme, au contraire, n'avait-il été que le prétexte à l'évolution sentimentale de ses vingt ans ? Cruel problème !

Et quand, anxieusement, Claude s'interrogeait, elle rencontrait le regard curieux de Gaston, un regard certes plein de respect où pourtant l'intéressée démêlait des éléments de compassion et, parfois même, une pointe d'ironie...

Il ne doutait donc pas que demain — ou plus tard — elle viendrait à composition.

Elle lui en voulait presque de cette autorité morale qu'à son insu peut-être il exerçait sur elle.

Trop spirituelle pour lui marquer son dépit, elle demeura aimable envers son cousin, s'efforça même de paraître enjouée, d'oublier qu'ils avaient échangé de graves paroles, sans parvenir à donner le change à Mme Le Priboran qui, inquiète des insomnies, des énervements de sa fille, se lamentait de l'insuccès de l'effort tenté par le joli monsieur du Bellay.

«... Mais enfin!... que faut-il à Claude?... que lui faut-il ? » songeait-elle.

Mme Le Priboran ne pouvait comprendre qu'une jeune fille intelligente pût hésiter, un seul instant, à accueillir les hommages d'un cavalier aussi accompli que leur cousin, surtout quand ce cavalier, doué d'un beau nom et d'une fortune appréciable, se montrait prêt à faire, pour l'amour de sa femme, toutes les concessions qu'il plairait à cette dernière de lui demander.

La dame de Rauzeray vouait à l'exécration ce maudit barbouilleur d'André Cazarel, qu'elle accusait de tout le mal.

Pourquoi ce trouble-fête s'était-il trouvé sur le chemin ?

Mme Le Priboran s'accorda pourtant une part de responsabilité. Pourquoi aussi avait-elle laissé sa fille rouler seule à bicyclette sur les chemins?... pourquoi?... pourquoi ?

Elle englobait à présent, dans une même amertume, le fils Cazarel, le sport cycliste et l'éducation moderne qui permet aux jeunes filles une émancipation que leurs mamans, jadis, déplorèrent sans doute ne pas connaître !

Mme du Bellay, affectant d'ignorer ce qui s'était passé entre les jeunes gens, s'appliqua à ne rien modifier dans ses attitudes, bien qu'au fond l'insuccès de son fils n'eût pas été sans la mortifier quelque peu. Elle aussi se posait cette irritante question :

« Qu'espère-t-elle donc ? »

Anne et Marcelle redoublaient de gentillesse à l'égard de leur cousine, sans parvenir pourtant à dissiper longtemps l'ombre de son regard.

Les dames, soucieuses, se concertèrent :

— Il faut la distraire, dit Mme du Bellay.

— La distraire... sans doute... mais comment ?

— Nous menons ici une existence de recluses, de petites bourgeoises... Il faudrait sortir, voir du monde... ne plus nous coucher à neuf heures et demie, mais aller au casino chaque soir... La musique détend les nerfs... chasse les papillons noirs.

— Cela dépend



— ... De laquelle, évidemment. Nous tâcherons de lui éviter les sanglots de Beethoven, les larmes de Chopin, la pleurnicherie des valse à la mode...

Dès lors, les deux familles furent parmi les plus « occupées ». On les vit sur les hippodromes des environs; elles participèrent à des redoutes fleuries, à des kermesses; elles devinrent les familières du casino.

Gaston du Bellay semblait là dans son élément. Il fut, comme toujours, brillant, danseur adroit, disert. Il acquit une manière de notoriété dans le monde élégant, obtint des louanges, des succès près de l'essaim gracieux des jeunes personnes, et eut le bon goût de ne pas paraître s'en apercevoir.

Mme du Bellay, bien qu'elle eût désiré fort l'union de son fils et de Claude, commençait à trouver que cette dernière exagérait, et que, en somme, Gaston avait bien tort de tant la prier... qu'il ne manquait pas, à Dieppe et ailleurs, de filles à marier qui n'avaient rien à envier à Mlle Le Priboran.

Elle ne se gêna pas pour exprimer cette pensée devant Gaston. Le jeune homme se garda bien d'entrer dans de telles vues. Il aimait Claude et était décidé, plus que jamais, à attendre « son heure », persuadé qu'elle sonnerait.

Il trouvait en ses sœurs de précieuses auxiliaires. Marcelle s'était réjouie à la pensée que le nouveau ménage irait habiter Paris, qu'elle en deviendrait la commensale, jusqu'au jour où, quelque familier de la maison l'ayant distinguée, elle partirait à son tour à la conquête du bonheur conjugal.

Anne désirait cette union pour des raisons moins égotstes. Elle aimait Claude de tout son cœur et était persuadée que Gaston ne pouvait trouver compagnie plus parfaite. Il lui était agréable de penser qu'elles se verraient plus fréquemment.

Aussi, Claude entendait-elle souvent chanter les louanges de Gaston, sans que ses sentiments, d'ailleurs, en fussent en rien modifiés.

Certes, la sympathie que lui inspirait son cousin n'avait pas besoin d'être renforcée. Depuis longtemps, elle en avait apprécié la valeur morale, les solides qualités, le caractère toujours égal... Elle ne doutait pas qu'il apportât la certitude d'un tranquille bonheur à la femme qu'il aurait choisie... mais était-ce assez pour qu'elle jetât le voile de l'oubli sur un passé encore chaud de subtiles et rares émotions?

Mme Le Priboran, sentant, peu à peu, sa cousine se détacher du rêve qu'elles avaient ensemble

caressé, s'efforçait de battre en brèche les scrupules de sa fille :

— Ma chère enfant, j'ai bien peur que tu ne laisses la proie pour l'ombre...

— Que veux-tu dire ?

— Gaston t'aime... tu le connais... tu sais ce qu'il vaut... Où trouverais-tu de plus solides garanties ?

— Sans doute...

— Eh bien... ne lui fais pas attendre plus longtemps une réponse qui mettra le comble à son bonheur.

— Quoi !... il t'a raconté ?...

— Certes !... Ne me considère-t-il pas comme une seconde mère ?... Il souffre, sache-le.

— Oh !... je n'en crois rien.

— Tu as tort... Il cache sa douleur sous des dehors aimables, mais il souffre, je te le répète. N'est-ce pas déplorable ?... alors qu'il suffirait d'un mot... d'un mot de toi pour faire des heureux... car ce n'est pas Gaston seulement qui serait enchanté... moi-même je serais ravie... notre cousine également. Quant à Marcelle, elle en trépigne d'impatience... Je ne parle pas de la douce Anne qui fait des neuvaines pour la réussite de notre projet à tous.

— Je puis t'affirmer, repartit Claude, que les sentiments que Gaston éprouve pour moi ne me laissent pas insensible... D'ailleurs... je n'ai plus à te cacher que nous avons échangé à ce sujet quelques idées... mais pourquoi vous montrer plus pressées que les intéressés eux-mêmes ?

— C'est que, avoua Mme Le Priboran, non sans embarras, il peut survenir des contingences.

— Je ne comprends pas...

— Gaston obtient ici des succès... Il n'est pas une mère qui ne le souhaiterait pour gendre... pas une fille qui ne le voudrait pour époux.

— Alors ?...

— Dame... on ne sait jamais... Il t'aime... je n'en puis douter... toi non plus... Cependant... à la longue... il pourrait se lasser d'attendre un « oui » qui se fait par trop désirer... et...

— ...En épouser une autre, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Eh bien ! dit Claude gravement, en ce dernier cas, je n'aurais rien à regretter.

Mme Le Priboran ne trouva rien à redire à cette parole. D'autre part, connaissant le caractère réfléchi, déterminé, de la jeune fille, elle était persuadée que le meilleur moyen d'amener une décision était encore de ne rien brusquer.

Après tout, Claude n'avait pas tout à fait tort.

Où Gaston l'aimait profondément, et il attendrait qu'elle prit une décision, ou il ne s'agissait que d'un caprice, et quelque autre jolie fille se chargerait de l'en faire changer.

En somme, le mariage est un événement assez grave pour que deux êtres bien équilibrés ne l'envi-sagent pas sans une secrète appréhension. Combien d'unions hâtives, acceptées sans examen, conclues à la légère, se muent en esclavage, se changent en hostilités sourdes ou se dénouent dans la haine !

Or, la dame de Rauzeray, par essence même, se sentait très peu disposée à endosser une responsabilité quelconque...

Certes, Gaston était charmant... elle eût été ravie de l'avoir pour gendre, mais, dût Mme du Bellay le trouver mauvais, elle s'en tiendrait désormais à l'expectative. Toutefois, sentant la nécessité d'un dénouement, quel qu'il fut, elle obtint de Claude la promesse qu'elle ferait connaître sa réponse avant la fin de leur villégiature.

Mme Le Priboran s'empressa de porter la nouvelle à sa cousine. Gaston sourit. Puisque Claude déjà se défendait moins, il ne doutait plus qu'après un combat elle ne se rendit.

Marcelle, pénétrée de cette idée, eut un long conciliabule avec sa couturière, tandis qu'Anne, en des lettres à ses amies de pension, laissait prévoir les proches fiançailles de son frère.

Ce fut ainsi que le bruit se répandit à Buchy d'un projet dont le juge Cazarel s'était fait l'écho près de son fils.

Maintenant, Claude Le Priboran avait un doigt dans l'engrenage...

XVII

Un drame de la mer.

Depuis quarante-huit heures un vent violent soufflait du nord-ouest. La mer, démontée, balayait la plage, envahissait le boulevard maritime, comme aux plus mauvais jours d'hiver. Pas un baigneur. Les tentes avaient disparu, les marchands de berlingots étaient rentrés sous terre. De rares promeneurs, emmitouffés, le col du pardessus relevé, regardaient bondir les vagues avec mélancolie, échangeant entre eux de rapides propos sur le brusque changement de temps, se lamentant sur leurs vacances compromises, quêtant désespérément un pronostic rassurant :

— Monsieur... je vous assure... le baromètre monte...

— Mais... hélas! la pluie descend!

Les dames Le Priboran avaient déjeuné rue Aguado. Marcelle, au piano, avait chanté, tandis que, pensif, Gaston grillait une cigarette.

De temps à autre, le jeune homme glissait vers Claude un regard tendre. Ils se souriaient : elle un peu triste, de cette tristesse dont elle se sentait l'artisane ; lui songeant : « Parlera-t-elle bientôt ? »

S'il avait douté, au début, de la profondeur des sentiments qui l'inclinaient vers Claude, il n'en était plus de même à présent : il sentait combien de place elle tenait dans sa vie, et combien il souffrirait d'en être séparé.

A mesure que grandissait son affection pour sa cousine, il perdait un peu de son assurance initiale. Le succès, tout d'abord tenu pour certain, lui apparaissait désormais problématique. Il se reprochait d'avoir, un peu légèrement, traité l'épineux sujet avec Claude, là-bas, sous les platanes d'Arques.

Peut-être l'avait-elle pris pour un fat et le méprisait-elle?...

Cette pensée, à la longue, prit le caractère d'une obsession et devint à Gaston du Bellay si douloureuse qu'il se promit de profiter de la première occasion pour se laver de l'injuste soupçon.

Anne s'était levée et interrogeait le ciel, guettant une éclaircie.

Mme du Bellay somnolait dans un fauteuil, près de la dame de Rauzeray, morne, dont le regard errait de Claude à Gaston... et de Gaston à Claude.

Que se passait-il au fond de ces deux êtres?...

De quoi demain serait-il fait?... Se joindraient-ils enfin? Au contraire, s'en iraient-ils, avec une rancœur inavouée, chacun de leur côté?

Domage.

Anne, qui s'ennuyait à mourir dans ce salon impersonnel, salua, comme un sauveur, le timide rayon de soleil qu'un gros nuage venait de libérer.

— Voilà le temps remis au beaul déclara-t-elle.

— Pour combien d'instant? fit Marcelle.

— Qu'importe... on étouffe ici... Si nous profitons d'une accalmie pour faire ce qu'il est convenu d'appeler un petit tour?

— Mon Dieu! rétorqua le jeune homme... si cela est agréable à Claude...

— Ce sera comme vous voudrez.

— Non mais, vraiment... cela vous dit?

— Tout de même!... Anne a raison, nous ne sommes pas venus ici pour nous emmurer.

— D'ailleurs, de la jetée, le spectacle doit être assez joli.

— J'imagine, raila Marcelle... Il doit y avoir des chapeaux qui volent et des parapluies retournés... Ne sommes-nous pas ici aux premières loges pour les voir ?

— Nous ne t'obligeons pas à venir avec nous, remarqua Gaston.

— C'est cela, je suis de trop... semez-moi.

— Oh ! cette pensée ! dit Claude.

— Fi, la méchantel reprit Anne. Ne voyez-vous point qu'elle raille ?

Et, pour donner raison à sa sœur, Marcelle, passant dans l'antichambre, se coiffa d'un élégant petit chapeau de toile cirée qu'elle n'avait pas encore eu le loisir d'étrenner. Peut-être bénissait-elle le ciel de lui en fournir l'occasion.

Mme du Bellay, tirée de sa torpeur, fit bien quelques difficultés, mais, Mme Le Priboran ayant déclaré qu'en effet la pluie avait cessé, elle finit par se laisser convaincre.

Bientôt les deux familles se retrouvèrent sur le boulevard que la mer avait lavé à grande eau. Un banc couvert avait un peu souffert, deux ou trois cabines jonchaient le galet, éventrées, mais, en somme, les dégâts se réduisaient à fort peu de chose.

Peu à peu, la promenade se repeuplait. Les marchands de berlingots sortaient de la tombe. Bravement, une dentellière s'était réinstallée près de l'entrée des bains et faisait sauter, entre ses doigts agiles, les fuseaux de son métier. Des camelots proposaient des cartes postales représentant la mer démontée, le naufrage d'un sloop au large de Tancarville, l'entrée d'une « gobe » (1) obstruée par un amoncellement de galets.

Après avoir donné un regard aux rares baigneurs que ne rebutait pas la vague encore rude, les familles du Bellay et Le Priboran s'étaient, à pas lents, acheminées vers la jetée.

Mme du Bellay, pour la centième fois, désignait hôtels et villas au passage :

— Ici demeura le prince Stourdza... un Roumain... Le chalet normand que fit construire le comte de la Montat... un peu triste d'aspect... Le propriétaire de ce palace a épousé la fille d'un chirurgien célèbre qui...

A ce moment, un cri relentit.

Mme du Bellay s'arrêta court ; Gaston dressa l'oreille, tandis que, muette d'horreur, Claude

(1) « Gobe », dans le langage dieppois, habitation pratiquée dans le falais.

montrait du doigt un jeune garçon que ballottait la vague sous les yeux épouvantés de ses petits camarades, des enfants du peuple, qui se déshabillaient, sans façon, en plein air sur le galet.

— L'imprudent, murmura Gaston.

— Mais... il va se noyer.

— J'en ai peur.

— ... Et personne pour lui porter secours.

M. du Bellay posa sur Claude un regard inexplicable, puis, enlevant son veston à la hâte et le jetant sur le brise-lames :

— C'est à voir !

— Gaston ! supplia la mère, que vas-tu faire ?

Le jeune homme était déjà loin. Sans hésiter, il s'élança dans les vagues, fendit l'eau hardiment et partit à la suite de l'adolescent que happait le ressac.

L'endroit était mauvais ; le courant, rapide, menaçait de projeter le nageur épuisé sur le granit de la jetée.

Gaston redoublait d'efforts. Sa tête énergique et fière s'enfonçait parfois, jusqu'à disparaître, dans les flots écumants, puis, redressée, ruisselante, émergeait de nouveau dans un enchevêtrement de sargasses.

Eperdue, Mme du Bellay sanglotait, entourée de ses deux filles. Claude, écrasée d'angoisse, serrait à la briser la main de sa mère :

— Ah !... le brave cœur !... le brave cœur !

En un instant, une foule compacte s'était amassée sur le môle et suivait avec anxiété les péripéties de ce drame poignant.

— Mon enfant !... gémit Mme du Bellay... mon pauvre Gaston !

— Mon Dieu !... soupira Mme Le Priboran, le courant les emporte... Ils vont se briser contre la digue.

L'adolescent, en effet, ne luttait plus que faiblement ; Gaston paraissait lui-même s'abandonner au gré de la vague.

Un dénouement semblait imminent.

Anne, les mains jointes dans une prière muette, semblait implorer le Christ pantelant sur la croix du Hable ; Marcelle soutenait sa mère près de défaillir.

Un instant, les malheureux, submergés, entraînés dans l'abîme, s'effacèrent complètement aux regards des spectateurs horrifiés, puis la tête brune du courageux sauveteur reparut, et de la foule soulagée un cri d'espérance monta.

Gaston maintenant dominait la mer. Son bras libre frappait la vague en cadence ; sa main gauche, crispée sur la nuque du jeune garçon poussait ce dernier vers le rivage.

Il était visible pourtant que les forces du jeune homme déclinaient. Il ne respirait qu'avec peine, ses yeux hagards ne quittaient plus le petit groupe des êtres chers, dont la vie était comme suspendue à la sienne.

Tout à coup, une lame de fond saisit Gaston et le projeta en avant sur un brise-lames.

La mer, comme apaisée, se retirait, laissant deux corps étendus sur le sable.

Mme du Bellay voulut s'élancer vers son fils, mais ses jambes se refusaient à la porter.

Cependant, la foule s'était précipitée vers les naufragés; des hommes s'empressaient autour d'eux, les hissaient sur le galet, tandis que Mme Le Priboran, Claude et Marcelle accouraient, et que Mme du Bellay, un peu rassurée, mais non encore remise de son émotion, demeurait accoudée sur le parapet, près de sa fille aînée.

Un médecin fendit le cercle des curieux, se pencha tout d'abord sur Gaston dont un large filet de sang, s'écoulant d'une plaie au front, accentuait encore la pâleur.

Claude et Marcelle se frayèrent un passage à leur tour.

— Monsieur ! interrogèrent-elles ensemble, il n'est pas mort ?

— Non, mesdemoiselles, rassurez-vous.

— Mais ce sang...

— ...Provient d'une blessure superficielle, autant que j'en puis juger quant à présent.

— Il respire !...

— Mais oui... Tenez !... il ouvre les yeux...

Mme du Bellay ne tarda pas à rejoindre Marcelle.

— Vous êtes la mère, sans doute ? fit le docteur à l'aspect du visage bouleversé de cette personne d'âge canonique.

— Oui, monsieur. Que faut-il faire ?

— Vous habitez Dieppe ?

— Ici près, rue Aguado.

— Eh bien, il faut transporter votre fils chez vous sans plus tarder.

— Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Volontiers... mais... il y a aussi ce jeune homme... vous permettez ?

— Il chercha des yeux l'imprudent, cause initiale de ce drame, mais déjà l'adolescent avait repris ses sens, se tâtait les membres et balbutiait en claquant des dents :

— Je l'ai échappé belle !

Craignant peut-être d'être l'objet d'un procès-verbal pour infraction aux règlements de police interdisant

les baignades en cet endroit, le quidam s'ébroua et, comme un barbet, s'empessa de disparaître, tandis que les dames Le Priboran partaient à la recherche d'un taxi.

Peu après, Gaston du Bellay réintégrait son domicile.

XVIII

« J'aime et je chante. »

Gaston resta plusieurs jours claustré dans sa chambre; la plaie de son front n'était pas aussi superficielle que le médecin l'avait cru tout d'abord. Elle se compliqua d'un état fiévreux dont, à tort d'ailleurs, Mme du Bellay se montra fort alarmée, puisqu'il ne tarda pas à céder sous l'action d'une médication adéquate.

Cependant, le jeune homme, très ébranlé par cette secousse nerveuse, demeurait taciturne. Claude s'efforçait pourtant de le dérider, déplorant n'y réussir qu'à demi.

Assis près de la fenêtre, Gaston, d'un œil morne, contemplait cette mer, aujourd'hui si calme et qui pourtant avait failli devenir son tombeau.

— Vous souffrez ? interrogea la jeune fille avec un intérêt très marqué.

— Non...

— Pourtant... ce regard sombre...

Il sourit.

— Un souffle... Votre présence l'a dissipé...

Anne entra sur la pointe des pieds :

— Je ne suis point de trop ?

— Oh !... peux-tu croire ! protesta Claude.

— Quoi de neuf ? fit Gaston d'un ton assez indifférent.

— Nous venons de recevoir une visite.

— Je sais... Qui est-ce donc ?

— Un agent de police.

— Diable !... et que voulait-il ?

— C'est à propos de cette affaire...

M. du Bellay n'aimait guère qu'on la lui rappelât, même par allusions; néanmoins, il persifla :

— Ah çà ! il n'est pas venu pour me dresser une contravention ?

— Tu ne voudrais pas... Au contraire, il parait que tu es proposé pour une récompense.

— De quoi se mêle-t-on ?

— Mais, mon cher Gaston... tu aurais mauvaise grâce à te plaindre... Les journaux ont relaté le fait et vanté ton courage. M. le maire a fait prendre de tes nouvelles ce matin encore.

— On l'a remercié, j'imagine ?

— Certes.

— Et ce jeune imprudent ?

— Pas de nouvelles.

Il y eut un court silence, puis Claude reprit :

— Vous ne voulez pas sortir aujourd'hui ?

— Je ne me sens pas la tête encore très solide.

— Mais le jarret ?

— Toujours bon, j'imagine.

Anne glissa vers son frère un regard de complicité.

— Je suis sûre que si l'on t'offrait l'appui de certain bras...

Il rougit :

— Peut-être alors me laisserais-je tenter, dit-il.

— Si le mien peut vous suffire... risqua Claude.

— Je n'en voudrais pas d'autre, certes !

— Eh bien ! je vous le donne de grand cœur.

Il pensa : « Que ne me donne-t-elle plutôt sa main, » mais il se tint sur la réserve.

— Ma foi... la proposition est tentante... j'ai soif de grand air... de soleil...

— Nous pourrions aller, en auto, jusqu'au phare d'Ailly.

— Non... faisons seulement le tour de la plage...

— Comme il te plaira.

Mme du Bellay, informée de la décision de son fils, s'en montra fort satisfaite.

— Alors... tu te sens tout à fait bien ?

— C'est le mot.

Elle était ravie, au surplus, de se montrer sur la plage avec ce fils dont la chronique dieppoise, après avoir relaté les succès mondains, avait exalté la vaillance et vanté la modestie.

Ils s'en allèrent très lentement, sur le tapis moelleux des pelouses.

Claude, attentive, avec des gestes d'infirmière, interrogeait le cher visage un peu tiré :

— Un peu étourdi ?... remarqua-t-elle.

— A peine. Cette petite brise est délicieuse.

Puis, faisant une pause, il respirait avec satisfaction, largement, et souriait à sa cousine :

— Avec vous, ma chère, j'irais au bout du monde !

— A pied ?

— Sans doute...

— Ce serait un bien long voyage.

— Vous trouvez ?...

Elle rougit, et ils demeurèrent un long moment sans parler.

Elle avait compris l'allusion et, bien que flattée dans son amour-propre de femme qu'il lui demeurât fidèle en dépit du temps et des obstacles, elle souf-

frait en son for intérieur de cet amour obsédant qu'elle ne pouvait partager.

Elle essayait pourtant de se raisonner, de se persuader que son rêve était mort, qu'André Cazarel n'était plus qu'un souvenir déjà perdu dans un lointain ténébreux... Elle aimait.

Puis... elle n'aimait Gaston qu'en parent dévoué, en bon camarade; elle sentait bien que jamais elle n'aurait pour lui d'autre affection. Gaston lui était si cher, cependant, que peut-être lui eût-elle sacrifié son propre bonheur, avec ce renoncement joyeux d'une âme magnifiquement douée, mais sa droiture, son cœur foncièrement honnête, lui interdisaient l'équivoque sentimentale, le mensonge des attitudes, la complicité même des silences...

Elle était sûre à présent qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, qu'elle aimerait toujours, et que le temps, ce grand médecin, serait impuissant à guérir la blessure toujours saignante.

Que plus tard, beaucoup plus tard, elle se résignât à chasser comme un papillon noir l'importun souvenir... soit... mais, à présent, le tenter eût été pure folie.

Gaston le comprit-il?

Sans doute, puisqu'en les jours qui suivirent il se montra plus réservé.

D'ailleurs, le malade avait promptement recouvré ses forces. Il reprit bientôt le cours de ses occupations journalières. On le revit au casino, où la belle jeunesse lui ménagea une rentrée discrètement sympathique. Il reçut, rue Aguado, la visite du jeune garçon, naguère arraché à une mort certaine. C'était le fils unique d'une veuve de guerre. Cette femme demanda la faveur de connaître le sauveur de son enfant. Gaston, sans façon, se rendit à son appel et reçut de touchantes marques de reconnaissance.

Septembre touchait à sa fin. Déjà, sur la plage, les baigneurs se faisaient moins nombreux. Mme du Bellay parlait d'un retour prochain à Rouen. Gaston, soutenu par ses sœurs, prétendait qu'on avait bien le temps... Claude, sans but, sans préférence, presque sans pensée, se laissait guider par sa mère.

Mme Le Priboran de la Borderie parlait d'un voyage à Paris, d'un assez long séjour dans la capitale, où Marcelle, un peu plus tard, les rejoindrait. Elle ne ménageait pas les allusions, voire les avertissements à sa fille, bien qu'elle les enveloppât des fleurs panachées de sa rhétorique.

— Ma chère fille... peut-être glissons-nous vers l'irréparable... On assure que le bonheur passe, une fois au moins, à portée de notre main. Il ne faut pas laisser passer l'heure... On a tort, parfois, de

fermer l'oreille à la voix du bon sens... Pourquoi s'égarer dans les chemins de traverse, quand la route est belle qui s'offre devant nous?... Combien d'autres voudraient être à ta place... Ah!... si jeunesse savait!...

Mais Mme Le Priboran prêchait dans le désert : Claude n'entendait seulement pas ce verbiage, dicté par le naturel égoïsme maternel.

Un matin, la jeune fille trouva dans son courrier une lettre de Buchy. L'écriture, large et droite, était de Lucienne de Bresles.

Claude prit l'enveloppe dans ses mains et la considéra un moment avec une sorte d'angoisse et la quasi-certitude qu'elle lui causerait quelque amertume nouvelle.

Cependant, comme, du coin de l'œil, Mme Le Priboran l'observait, elle rompit le vélin et annonça :

— Lucienne...

— Voilà longtemps, me semble-t-il, qu'elle ne t'a écrit.

— En effet.

— Elle va bien ?

— Je présume.

Et, prenant une provision de sang-froid, elle parcourut les quatre pages de cette éplâtre où la charmante enfant donnait libre cours à sa fantaisie.

En somme de menus échos de la vie quotidienne : les roses du chevalier, la basse-cour, les élèves de Lucienne, des doléances sur la sécheresse, une petite pointe d'envie amicale sur le bonheur des jeunes personnes que leur maman conduit à la mer, et enfin ce paragraphe que Claude ne put lire sans un fort battement de cœur.

« ...Mais celles qui restent attachées à leur foyer ont parfois des compensations...

« Il est revenu, notre gentil chevalier.

« Nos pères sont devenus inséparables ; il ne se passe guère de jour sans qu'ils se rencontrent de quelque façon, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Monsieur le juge Cazarel prend des leçons de taille, de greffe près de papa. Je crois qu'en échange il initie mon père à la botanique et, ce qui est pis, aux délices du jacquet, car, les parties s'éternisant, parfois il arrive aux joueurs d'oublier qu'ils ont des enfants... de grands enfants qui ne partagent pas leurs plaisirs.

« Fort heureusement, Monsieur André Cazarel est homme de ressources. Quel être délicieux et quel causeur charmant, quand il lui plaît d'exprimer quelques-unes des pensées originales qui le préoccupent !

« Hier, nous sommes allés, tous quatre, jusqu'à Forges.

« Je me suis souvenue, non sans tristesse, que quelques semaines auparavant, par un même temps idéal, tu étais des nôtres.

« Tu te souviens... cette promenade au Bel?... comme tu étais contente de cette journée passée ensemble...

• Es-tu plus heureuse là-bas?...

« Sans doute, puisque ton séjour se prolonge...

« Je t'enviais, tout à l'heure... eh bien! non... c'était seulement pour te taquiner, car, moi aussi, je suis heureuse. L'écho du bois retentit parfois de mes chansons. Je suis restée l'oiseau tapageur de nos quinze ans irrésolus.

« J'aime?... qui?... quoi?... Mon Dieu, tout me paraît aimable... je ne conçois pas qu'il se puisse trouver d'esprits chagrins...

« Tout est beau, tout est bon, du moins dans ce qui m'entoure, et je ne changerais pas mon cloître contre un hôtel au faubourg Saint-Germain.

• ...Je chante!...

« Entends-tu l'écho de mes trilles?... »

Songeuse, Claude Le Priboran laissa retomber la lettre.

— Rien de fâcheux? fit la dame de Rauzeray dont la curiosité s'exaspérait de la discrétion de sa fille.

— Oh! non!

— Et le chevalier?

— Il t'envoie ses respects.

— Le cher homme!

— ...Il taille ses rosiers.

— Que voudrais-tu qu'il ait?... qu'il mourût?... Il est trop jeune.

— Grâce à Dieu, sa santé est excellente.

— Et cette chère petite?

— Toujours la même... un vrai pinson.

D'ordinaire, Claude passait à sa mère les lettres qui lui venaient de leurs amis communs. Elle n'était pourtant pas pressée de lui communiquer celle-là. Le nom de Cazarel, plusieurs fois répété, ne pouvait que réveiller chez Mme Le Priboran des sentiments qui n'étaient pas sans causer à sa fille quelque désarroi.

Il lui était pénible d'entendre l'excellente femme porter sur cette famille des jugements que démentaient l'opinion publique et ce qu'elle connaissait elle-même du juge et de son fils.

Voyant que Claude, décidément, rangeait l'enveloppe dans son sac à main, Mme Le Priboran, un peu déçue, se retira dans sa chambre.

Peut-être, en d'autres circonstances, la jeune fille

eût-elle remarqué, chez sa mère, un léger mouvement d'humeur, mais à ce moment, trop esclave de sa pensée, elle n'avait d'attention que pour son rêve intérieur.

« J'aime et je chante!... » songeait-elle.

Ainsi, André Cazarel était revenu... André errait de nouveau, là-bas, dans les chemins où, pâles d'émoi, ils s'étaient rencontrés.

André oubliait le choc de leurs âmes et leur aveu silencieux.

André écoutait chanter la gracile Lucienne!

Car elle n'était pas dupe de cette petite comédie : Lucienne de Bresles aimait André. Ce n'était pas d'aujourd'hui qu'elle avait deviné cela.

...Elle était heureuse...

C'était donc que...

Claude palit. Etourdie, elle porta ses mains à son front; il lui paraissait que, tout à coup, le ciel s'était voilé, qu'une aile de ténèbres l'effleurait, qu'un linceul se refermait sur son cœur glacé.

« J'aime et je chante! »

Tout n'était donc que mensonge et comédie?... Il ne fallait plus croire à rien... ni à la divinité de l'amour ni à l'honneur... L'égoïsme régnait en maître sur une humanité gangrenée par la décadence de ses mœurs, et ceux-là mêmes qui le fustigeaient volontiers s'en constituaient, par leurs actes, les tristes disciples!

André l'avait-il jamais aimée?

Le croire, n'était-ce pas se leurrer jusqu'au ridicule?

Pas un mot pour elle, pas un mot d'elle, dans cette lettre, pas le plus banal compliment : M. André Cazarel ignorait Claude Le Priboran. Ils ne s'étaient jamais rencontrés... leurs regards avaient menti, leurs mains s'étaient heurtées par hasard... ils étaient étrangers l'un à l'autre!

Claude, écrasée par le poids formidable de sa douleur, contint à grand'peine un sanglot.

Oh!... elle n'incriminait pas le sort. Il n'y avait place en son cœur ni pour le mépris ni pour l'amertume : Lucienne de Bresles était toujours la gentille camarade, si franche, si prête à se dévouer, si digne de connaître les délices du paradis humain; André demeurait debout sur le pavois où l'amour, naguère, l'avait transporté; seulement, Claude, avec désespoir, se détournait de l'idole.

Elle avait mesuré son ami à sa propre taille et jaugé le cœur de l'infidèle à la capacité du sien!

Duperie!

Elle était seule désormais...

XIX

Abandon...

Seule!...

Seule!...

Être seule quand on a rêvé de s'appuyer sur le bras d'un ami de prédilection, être seule quand on a senti passer le souffle puissant de l'amour... être seule quand, au tréfonds de son cœur frémissant, on avait gardé la petite fleur bleue de l'espérance...

Seule... abandonnée... ne plus savoir que pleurer sur des regrets stériles... trainer le fardeau des jours sombres... regarder passer l'allégresse des autres...

Soit!... puisqu'en avait ainsi décidé le destin fatal...

Claude sourit amèrement.

A qui maintenant se raccrocher?...

Il demeure à certaines, parfois, l'amère consolation de se pencher sur le coffret des souvenirs, de relire une lettre fanée, de baiser une relique, de sangloter sur un portrait, sur une tombe même... et c'est un peu de bonheur encore.

Que restait-il de cette page d'amour?... pas même des cendres!...

Eh bien! elle renfermerait sa douleur muette au plus intime de son être, elle s'efforcerait de laisser croire à la sérénité étale de sa vie.

Qu'importe à présent ceci ou cela?



Le soir tombait peu à peu.

Les dames Le Priboran avaient dîné rue Aguado. Un vent tiède, chargé de l'odeur pénétrante du goémon, pénétrait dans la salle par la fenêtre ouverte; la mer avait à peine un tressaillement; de grandes traînées mauves s'étiraient encore dans le ciel.

— Si nous allumions, fit Marcelle.

— Oh! non, protesta Claude... Voici l'heure exquisite où l'âme se repose... où la pensée s'en va au fil du rêve...

— Vous aimez les crépuscules? dit Gaston.

— Oui... les demi-teintes en généra... Le grand soleil me cause des éblouissements...

— Alors, l'automne...

— ...Est la saison que je préfère. La nature revêt alors une parure dont je ne me lasse pas d'admirer la diversité... j'aime son charme nostalgique.

— Je partage entièrement votre avis, dit Gaston, aussi, si ces dames voulaient se rendre à mes raisons, nous resterions ici jusqu'au 15 octobre.

— Mais, objecta Marcelle, Dieppe n'est pas la campagne.

— ...Mais il en est si proche. Nous sommes à dix minutes de la forêt d'Arques... enfin, toute la vallée de la Scie nous offre d'incomparables perspectives. Saint-Aubin, Longueville, Aufray, sont de charmants buts de promenade.

— Ceci me rappelle, releva Anne, que tu nous avais promis de nous conduire à Vaudreville.

— Sans doute, si cet accident n'avait pas dérangé mes projets.

— Ne nous avais-tu pas parlé d'un musée?...

— ...Particulier mais non moins curieux. Un modeste enfant du pays, Edmond Harel, a réuni là un ensemble de pièces intéressant l'histoire de cette partie de la Normandie. Vous y verrez, en résumé, la relation des progrès de l'industrie humaine, depuis les rudiments de l'âge de la pierre jusqu'aux conquêtes de la science moderne. La géologie locale y est également représentée, la numismatique y voisine avec la brocante. L'ensemble est d'un pittoresque certain, et l'homme, d'un accueil charmant, d'une érudition facile, sera ravi d'avoir l'occasion de nous montrer ses richesses.

— Eh bien! demanda Marcelle, à quand cette excursion?

— Quand vous voudrez.

« Demain, raila le jeune homme, si la couturière, la modiste, le bottier ou la manucure le permettent.

— Méchant! riposta la jeune demoiselle du Bellay, ne dirait-on pas que je ne pense qu'à ma petite personne?...

Mme Le Priboran coupa court à ce débat.

— Excellente idée, approuva-t-elle, Claude a besoin de changer d'air...

— Je la trouve, en effet, un peu pâlotte, dit Mme du Bellay. Il y a des tempéraments qui s'accommodent mal de la mer.

— A vrai dire, avoua Claude, je ne serais pas fâchée de rentrer à Rauzeray.

— Ne deviez-vous pas aller à Paris?

— Un peu plus tard...

Gaston, à la dérobée, observait la jeune fille. Lui aussi la trouvait un peu changée. L'ovale du visage s'était aminci; l'œil, plus profondément enfoui dans l'orbite, brillait d'un éclat inaccoutumé dans un cercle de bistre. Ainsi, Claude était plus jolie encore.

Que se passait-il derrière ce masque d'indifférence ? Que n'eût pas donné Gaston pour le savoir ? Que n'eût-il pas tenté pour ramener le sourire sur les lèvres qu'effleurait parfois un rictus amer ?

Un grand silence maintenant régnait sur le décor.

Claude, pensive, regardait au delà des murs tendus d'étoffe claire... Le ruban poudreux de la route de Forges se déroulait sous le soleil... Elle était là, énervée, s'efforçant de réparer une chambre à air... un cycliste paraissait, bien droit sur sa machine; rougissant, il mettait pied à terre :

« Mademoiselle... on voit bien que vous n'avez pas l'habitude... Voulez-vous me permettre?... »

Et c'était tout le passé, si proche encore, qui se déroulait dans la poésie évocatrice des choses mortes.

Anne s'était mise au piano et jouait, en sourdine, les premières mesures de la *Sonate pathétique* de Beethoven.

Sentant autour d'elle une religieuse attention, l'artiste s'enhardit et, donnant toute sa mesure, fit passer elle-même, dans l'« adagio », quelque chose de son âme.

Haletante, Claude écoutait se perdre en cascades les flots de cette harmonie pénétrante; son cœur se fondait; elle ne ressentait plus rien qu'un ravissement étrange et douloureux. Elle ne fit nul effort pour contenir ses larmes. Seul, Gaston, assis près d'elle, les vit. Il ne crut pas devoir interrompre l'auguste silence, mais, osant prendre la main blanche qui pendait sur le bras du fauteuil, il la serra, très doucement, sans que Claude eût seulement l'idée de se défendre de cette pression sympathique qu'accompagnait un regard d'une humilité si grande.

Il faisait presque noir à présent.

Anne avait joué de mémoire. Elle laissa retomber ses mains, et le charme se dissipa.

— Tu nous as causé une sensation rare, dit Gaston en se relevant.

— Je crois, ma parole, que j'en ai pleuré, fit Claude avec un sourire qui voulait donner le change sur son trouble évident.

— Je ne te savais pas ce talent-là, complimenta Mme Le Priboran; tu devrais le cultiver davantage. Il y a en toi l'étoffe d'une grande artiste.

— Nous pourrions peut-être allumer maintenant?... remarqua Marcelle.

— Sans doute.

— ... Et terminer cette soirée au casino?...

— Ma foi... si Claude y prend quelque plaisir...

Mlle Le Priboran hocha la tête :

— Non, dit-elle, je suis sous l'impression d'une exquise émotion, je voudrais la garder encore.

— C'est trop juste.

— Alors... vous rentrez ? reprit Marcelle.

— Oui... je me sens un peu lasse...

— Eh bien, allez vous reposer, dit Gaston. J'irai vous prendre demain matin, de bonne heure, en auto... Nous irons visiter d'abord le musée d'Edmond Harel, puis nous déjeunerons à Longueville. Nous reviendrons le soir à la fraîcheur. Cela vous convient ?

— A merveille.

Les dames Le Priboran avaient remis leur chapeau.

Gaston s'offrit à les reconduire jusqu'à leur hôtel, ayant besoin, disait-il, d'acheter des cigarettes.

Ils partirent dans le soir calme.

Une myriade d'étoiles trouaient le bleu sombre du ciel ; au loin, la lune se regardait dans la mer. Les flonflons d'un orchestre symphonique venaient on ne savait d'où... comme d'un monde immatériel.

Sur le seuil, Gaston s'attarda un instant.

De nouveau, Claude sentit la pression presque désespérée de cette main.

Elle rentra chez elle en soupirant.

∴

Claude, très énervée par les émotions des derniers jours, attendit le sommeil jusqu'aux premiers feux de l'aurore. Ce fut Mme Le Priboran, déjà habillée, qui la réveilla :

— Eh bien... paresseuse !

— Quelle heure est-il donc ? fit la jeune fille en s'étirant.

— Sept heures et demie.

— Alors... laisse-moi dormir.

— Et cette promenade ?...

— Ah !... c'est juste !... je l'avais oubliée.

Et, tandis qu'à la hâte sa fille passait un peignoir, la dame de Rauzeray prenait place dans un fauteuil et demeurait attentive au mouvement matinal de la ville.

En réalité, elle cherchait une occasion d'amorcer un débat, ayant eu, la veille encore, un conciliabule avec Mme du Bellay, dont l'impatience grandissait à mesure qu'approchait l'époque de la dislocation générale.

— Cette excursion ne te fait pas plaisir ?...

— Si fait.

— Oui... je sais que tu aimes la campagne...

— Beaucoup, mais j'aime également la mer.

— Il t'aurait plu d'y prolonger ton séjour ?

— Oh !... être ici ou là !

— Comme tu dis cela! Laure te trouve changée.

— A mon désavantage?

— Ai-je dit cela?... Je ne suis pas loin de partager son sentiment... Autrefois tu n'étais pas indifférente à nos déplacements... tu formais des projets...

— A présent, je me laisse vivre, n'est-ce pas mieux?

— C'est selon.

— Bref!... où veux-tu en venir, ma chère maman?

— A ceci: Gaston serait heureux que sa mère consentit à rester ici jusqu'au 15 octobre.

— Je sais...

— Non qu'en réalité Dieppe exerçât sur lui un attrait particulier... je crois plutôt qu'il nourrit un espoir.

— Lequel?

— Tu sais bien... Tu nous avais laissé entendre que peut-être... Enfin... tu es libre... tu as assez d'esprit et de cœur... et ce n'est pas moi qui pèserai sur ta décision... Il faudrait pourtant prendre un parti.

— Oui, dit Claude, tu as raison.

— Je suis bien heureuse de te voir rentrer dans mes vues, dit la bonne dame en souriant.

Elle jugea bon toutefois de ne pas insister, se montra particulièrement empressée envers sa fille, lui parla de Gaston en des termes élogieux, vantant son courage, sa modestie, sa simplicité de sentiments.

— En voilà un, du moins, qui n'est pas compliqué.

N'être pas compliqué, tel était pour Mme Le Priboran de la Borderie la vertu suprême, le définitif éloge.

Claude sourit:

— Je sais...

Elle avait fini de s'habiller. Mme Le Priboran donnait encore des conseils:

— Prends ton écharpe, à cause du vent, et ta fourrure, pour le retour... Les soirées sont humides.

— Nous ne rentrerons pas à la nuit tombante?

— Sans doute... bien que Gaston médite je ne sais quelle randonnée peu rassurante... Avec lui, on ne sait jamais où l'on va.

— Je suis bien tranquille.

Elles descendirent dans la salle, prirent leur petit déjeuner, puis feuilletèrent les journaux.

Soudain, l'appel répété d'une trompe leur fit relever la tête; elles aperçurent Gaston, robuste, très en fraîcheur, qui leur souriait. Elles s'empressèrent de le rejoindre et grimpèrent dans l'auto, qui s'en retourna rue Aguado, où la famille du Bellay attendait, prête à partir, dans le corridor de la villa. Et

l'on se mit en route dans l'allégresse générale.

L'air frais du matin avait dissipé la fièvre de Claude. Elle aspirait à pleins poumons l'ozone de la terre. Une sensation étrange d'anéantissement, presque de bien-être, la tenait éloignée de toute pensée. Elle se laissait emporter loin, très loin, comme dans un rêve, vers une oasis encore hier inespérée...

Gaston, au volant, lui semblait un peu le maître de sa destinée.

De temps à autre, il se retournait et lui souriait furtivement, car, inquiète, redoutant les conséquences d'une seconde d'inattention, Mme du Bellay se cramponnait à la carrosserie.

Ils arrivèrent, un peu après neuf heures et demie, au musée de Vaudreville, dont le propriétaire, un brave homme bedonnant, à la forte moustache grise, aux petits yeux vifs et spirituels, les accueillit avec une cordialité souriante. Il se fit volontiers le cicerone de ses visiteurs, ne leur marchandant pas les explications et les reconduisit jusqu'à sa barrière, non sans leur avoir vendu une vieille horloge, que Gaston se proposait de revenir prendre la semaine suivante.

De là, les excursionnistes gagnèrent le bourg de Longueville et visitèrent ce qui reste des ruines du château où la frondeuse duchesse Anne-Genève connut les amertumes de l'exil.

Après un déjeuner à l'hôtel, Mme du Bellay se déclara un peu lasse et décidée à prendre une heure ou deux de repos.

Gaston ayant proposé une promenade dans les bois environnants, Mme Le Priboran approuva fort cette idée, mais ajouta que, pour sa part, elle préférerait rester à tenir compagnie à sa cousine. Les jeunes gens s'en allèrent donc jusque sur les hauteurs de Sainte-Foy.

Un soleil lourd, que tempérait à peine la fraîcheur des bois, s'insinuait à travers les branches.

Claude, fatiguée par la montée rapide, ne tarda pas à traîner la jambe. Marcelle et sa sœur, joyeuses, s'étaient un peu écartées du chemin et cueillaient des fleurs sauvages.

— Voulez-vous que nous nous reposions un moment ? fit Gaston, tendrement empressé.

— Pas du tout...

— Vous êtes essoufflée... votre cœur bat... laissez-moi du moins vous offrir mon bras.

— Volontiers, dit-elle.

Ils marchèrent ainsi, en silence, pendant quelques minutes. Gaston roulait dans sa tête mille

pensées confuses. Claude, sombre, regardait obstinément la terre.

— Une belle journée, tout de même, dit le jeune homme.

— Oui... très belle.

— Elle ne vous déride pas.

— C'est que, bien malgré moi, parfois, je me sens assaillir par de déprimantes pensées.

— Vilaine! reprocha-t-il... Alors qu'il ne tiendrait qu'à vous d'être heureuse.

Il lui serra le bras légèrement et l'interrogea du regard; mais elle n'avait pas levé les yeux. Il reprit :

— Toujours des songes creux...

— Des réminiscences... à peine...

Il s'enhardit :

— Ah!... n'est-ce que cela?... Je me reprends à espérer.

Anne et Marcelle avaient disparu. Gaston s'arrêta, puis, montrant le talus gazonné sur le bord de la route :

— Si nous nous asseyions ici?... ne serait-ce que pour la beauté du site et la paix souveraine des bois.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Il jeta son manteau sur le sol. Ils prirent place l'un près de l'autre et demeurèrent un long moment dans l'austère recueillement de leurs âmes inquiètes.

Enfin, Gaston hasarda :

— Vous vous souvenez de notre conversation sous les frondaisons du château d'Arques ?

— Oui...

— N'avez-vous pas réfléchi, parfois, aux propos que nous échangeâmes alors ?

— Oui... j'y ai pensé souvent.

— Et que vous a dit votre cœur ?

Elle hésita encore, puis, d'une voix brève, comme si elle eût voulu se faire pardonner cet aveu :

— Mon cœur est un oiseau blessé qui ne fait qu'essayer ses ailes... Gaston... vous êtes un homme sincère et droit... je le sens... j'en suis sûre... Je ne voudrais pas vous tromper.

Il fut touché de cette confiance.

— Pauvre petite!

— Oh! mon ami, ne me plaignez pas!

— Je vous aime, dit-il sérieusement, c'est mieux.

Puis, prenant la main de Claude :

— Allons!... je vous sais gré de m'avoir toujours parlé avec cette franchise... S'il fut un nuage entre nous, mon grand amour l'a dissipé... Il n'en reste pas même le souvenir. Vous oublierez demain ce qui vous fit hier pleurer... Je vous y aiderai... vous verrez... Je panserai la plaie de l'oiseau blessé...

C'est entendu, n'est-ce pas?... Vous voulez bien?

Il s'était incliné vers elle avec une émotion grandissante. Il attendait qu'elle parlât, mais, dans l'immensité de son désarroi, elle ne sut qu'exhaler un sanglot.

Alors, il lui mit sur le front un baiser de frère.

Ils s'étaient compris.

XX

Au-dessus de l'amour...

Depuis longtemps, M. le juge Cazarel et le chevalier de Bresles s'étaient mis d'accord sur le principe d'une union entre leurs enfants.

Le gentilhomme était trop perspicace pour n'avoir pas deviné en quelle tendre estime sa fille tenait le jeune artiste. Ce choix n'était pas fait pour lui déplaire.

De son côté, M. Cazarel se réjouissait de voir se resserrer davantage encore les liens d'amitié qui l'attachaient au rosiériste.

Restait André.

Bien que pressé par son père, le peintre ne se hâtait guère de prendre une résolution définitive. Son esprit, encore trop préoccupé de Claude, ne se pliait pas aux exigences de la situation. Au cours des entrevues fréquentes que M. Cazarel lui ménageait avec Lucienne, il demeurait si lointain que toute autre que cette patiente jeune fille l'eût depuis longtemps renvoyé à ses rêves.

Ce jour-là, dans le parc du château de Sainte-Croix, André et Lucienne devisaient seuls, tandis que le chevalier entraînait le juge vers la roseraie.

M. Cazarel rayonnait. Son fils, en effet, lui avait promis, le matin même, d'échanger avec Mlle de Bresles de définitives paroles.

Quand les deux hommes eurent disparu, André, grave, releva la tête et, entrant immédiatement dans le vif :

— Mademoiselle, dit-il, il est des instants où le plus éloquent se trouve bien embarrassé d'exprimer les pensées qui l'agitent... Pour ma part, je crois que le mieux est d'aller droit au but.

— Je partage entièrement cette manière de voir.

— Eh bien... je ne vous surprendrai pas si je vous dis que mon père verrait certaine union se dessiner avec un plaisir extrême... Vous me comprenez?... Il paraît que M. de Bresles serait, lui-même, disposé à accueillir favorablement une demande que j'aurais grand plaisir à lui faire.

Lucienne sourit, puis rougissant :

— Oui... j'ai compris.

— Mais il reste aux intéressés à s'entendre.

— Sans doute.

Ici, André Cazarel perdit le peur d'aplomb dont il s'était armé.

— J'ai réfléchi longuement... Je ne vous cacherai pas que vous m'inspirez beaucoup de sympathie...

— Je vous avouerai, de mon côté, que je partage entièrement ce sentiment... mais... est-ce assez pour unir deux destinées ?

— Que voulez-vous dire ? fit-il avec étonnement.

— Que la sympathie crée l'amitié.

— Elle est aussi génératrice d'amour.

— Pas toujours.

Il resta quelques secondes interloqué. Lucienne avait troqué son masque rieur contre un visage marmoréen, mais il était visible qu'une émotion grandissante l'étreignait. Sa respiration courte et saccadée, le frémissement de ses narines, le battement précipité de ses paupières, décelaient une agitation extrême.

— Moi aussi, reprit-elle, j'ai beaucoup réfléchi. J'ai cru, un moment, que vous m'aimiez, et je m'en suis intimement réjouie.

— Et maintenant ?

— Maintenant ?... Pourquoi vous cacherais-je ma pensée ? Je suis sûre que vous ne m'aimez pas.

— Oh ! protesta-t-il avec chaleur... Comment osez-vous dire ?

— ...Que vous ne m'aimez pas comme l'on doit aimer la femme que l'on souhaite pour épouse.

— Je vous assure...

— Non, mon ami... Il y a des indices qui ne trompent pas... des nuances subtiles que devine le cœur prompt à s'alarmer.

— Vous m'effrayez !

— Suis-je trop perspicace ?

Il n'osa répondre directement :

— Je vous supplie de vous expliquer.

— Je l'aurais fait de moi-même, dussé-je nous blesser ensemble, car il importe que nous sachions enfin sur quel chemin nous marchons... Je voudrais surtout vous épargner les épines.

— Mais vous ?...

— Oh ! moi, fit-elle avec un sourire triste, il y a longtemps que j'en ai reçu les égratignures...

— Mademoiselle !... vous me causez une peine infinie.

— Ne dites pas cela... Je voudrais que vous fussiez heureux.

— Il ne tient qu'à vous.

— Je le crois, dit-elle énigmatique.

Il ne comprit pas le sens caché de cette parole et se rasséréna.

— Eh bien... vous n'avez qu'un mot à dire.

— Je le dirai.

— Merci, fit-il en essayant de saisir le bout des doigts fins que Lucienne laissait pendre sur le bras de son fauteuil.

La jeune fille retira sa main :

— Je le dirai, reprit-elle... mais ce ne sera point celui que vous attendez.

— Vous vous jouez de moi, c'est mal.

— Ce sera mieux, rassurez-vous.

Elle se recueillit un moment, puis, tout d'une traite, comme si elle eût craint que, par la suite, le courage lui manquât pour aller jusqu'au bout de cette inattendue confession :

— Mon ami... je vous ai dit, tout à l'heure, qu'un moment j'ai cru que vous m'aimiez, j'ajouterai que je me sentais attirée vers vous par un sentiment plus fort que la sympathie. Peut-être eussé-je été ravie, alors, de répondre à l'appel que vous venez de me faire... Je l'eusse été sûrement... Dieu ne l'a pas permis. Remercions-le. Nous serions aujourd'hui deux malheureux.

— Je saisis mal.

— Eh bien, je m'expliquerai mieux... Vous aimez Claude Le Priboran.

— Mademoiselle !...

— Est-ce vrai ?

Il n'osa point nier :

— Moi aussi, un moment, je l'ai cru.

— Vous l'aimez toujours, vous dis-je ?

— Et sur cette hypothèse vous me repoussez ?

— Ne croyez pas cela. Je me sentais, je me sens encore, je me sentirai toujours assez d'affection pour vous, pour m'élever au-dessus d'une mesquine jalousie... J'aurais consenti à devenir votre femme. Je me serais attachée avec piété à panser cette blessure... Un jour, peut-être, l'aurais-je cicatrisée — et vous m'eussiez alors un peu mieux aimée.

— Vous êtes une créature exquisite ; et je ne veux plus d'autre bonheur que celui que vous me laissez entrevoir.

— Vous vous trompez vous-même, mon ami, et, si je refuse ce rôle de sœur de charité, ce n'est point que je le juge au-dessus de mes forces... Je m'y sous-rais, non pour moi, mais à cause de vous, pour que plus tard, heureux, vous me bénissiez. Vous aimez Claude ?... sachez donc que Claude vous aime également... et qu'elle vous aime et qu'elle vous attend... Un malentendu vous sépare... ne le

laissez pas s'aggraver. N'attendez pas que l'irréparable soit accompli. Volez où votre cœur vous appelle.

Il tressaillit, puis, haletant, oubliant, dans son espérance réveillée, la douleur héroïquement refoulée de cette jeune fille :

— Elle m'aime... dites-vous ?

— J'en suis plus que certaine.

— Mais... elle m'a fui ?

— Croyez-vous ?

— On dit qu'elle va se marier...

— Désespoir. Allons !... partez !... avant qu'il soit trop tard.

— Où cela ?

— A Dieppe.

Il contint mal un sanglot, s'inclina très bas, baisa furtivement la jolie main :

— Oh ! mademoiselle... vous êtes une sainte.

— Partez !... et si... si...

Elle hésita, se mordit les lèvres, puis, maîtrisant son émotion :

— Et si... si... on ne sait jamais... il était trop tard... alors... revenez...

— Je suis indigne de vous, râla André.

Elle l'enveloppa d'un inexprimable regard.

— Puissiez-vous, là-bas, retrouver la paix.

— Il me restera toujours un remords.

A ce moment, le chevalier reparut, tenant le juge par le bras :

— Eh bien, mes enfants, fit-il, que vous voilà donc solennels !

— Nous avons causé de choses sérieuses.

— Et vous vous êtes mis d'accord ?

— Entièrement, dit Lucienne.

Les deux hommes échangèrent un sourire satisfait.

Le lendemain, André partait pour Dieppe.

XXI

Trop tard !...

André Cazarel arriva à Dieppe vers le milieu de l'après-midi dans une exaltation grandissante.

Il avait eu la veille une explication avec son père. Pour la première fois, le juge s'était montré sévère.

— Tu n'as pas le droit, avait-il dit, de jouer avec le cœur de cette petite...

Sans doute... sans doute... c'était mal.

André, à cette heure, en éprouvait presque du remords, il aimait...

Il ne songeait plus qu'à ces paroles de Lucienne :

« Claude vous aime également... Elle vous attend... Seul, un malentendu vous sépare... Partez! Volez où vous appelle votre cœur... avant qu'il soit trop tard... »

Il était parti... parti sans autre indice : Dieppe!

Tout en longeant le bassin Bérigny, André se reprochait amèrement cette folie : Marcei...

Pourquoi avait-il douté ? Pourquoi était-il parti ?

Claude l'aimait : certitude. La rivale dédaignée, elle-même, le proclamait.

Il se rappelait maintenant le regard presque déchirant qu'un instant Mlle Le Priboran avait posé sur lui, alors que, éperdu de douleur, il fuyait.

André, d'un pas saccadé, martelait le pavé.

Trop tard?... Ah! cette pensée!

Trop tard?... non, non!... cela n'était pas possible. Claude ne pouvait pas, déjà, avoir oublié ce que leurs cœurs avaient dit sous les frondaisons du Bel.

Ils s'aimaient... Rien ne devait plus compter à leurs yeux que cette vérité souveraine : ils s'aimaient!

Qu'importait la vieille haine des familles ennemies ? qu'importait le veto d'une mère implacable ? qu'importait le passé, tous les obstacles accumulés ?

Venu pour triompher, il ne s'en irait que vainqueur ou...

André Cazarel n'acheva pas sa pensée, puis, haletant, reprit sa course.

Où aller ?

Il se rendit d'abord sur la plage, la parcourut deux fois en tous sens, dévisageant les promeneurs, tressaillant chaque fois qu'une silhouette élégante lui rappelait celle qu'il cherchait.

Désespéré, il pensa un moment s'informer au bureau des nombreux hôtels de la rue Aguado, puis abandonna presque aussitôt cette idée, dans la crainte de se trouver soudain face à face avec les dames Le Priboran. Enfin, n'était-ce pas se montrer par trop indiscret?... ouvrir la porte à la malveillance ou permettre, tout au moins, à la curiosité du personnel subalterne de s'exercer ?

Que faire ?

Il reprit sa marche enfiévrée, allant de la Grande-Rue au quai Henri IV, et de l'avant-port à la jetée, étourdi par le grand air, le clair soleil, le va-et-vient des promeneurs.

Il songeait :

— Où est-elle ? Que fait-elle ?... Est-il possible qu'il soit trop tard ?

Il revint, par la rue Duquesne, sur le boulevard

maritime, descendit sur le galèt, interrogeant les physionomies, jetant un rapide coup d'œil dans les cabines grandes ouvertes.

Il souffrait comme on souffre à dix-huit ans quand tout paraît vous manquer avec le premier amour qui s'efface ou se refuse... Il souffrait comme si quelque mauvais génie lui eût labouré la poitrine ou écrasé le cœur.

Il s'assit à la terrasse d'un café, près du casino, afin de mieux voir défilier le public élégant, mais, bientôt, repris par sa folie, il repartit, s'engagea dans le passage de l'hôtel de ville en coup de vent.

Soudain, livide, il s'arrêta...

Claude venait de tourner la rue des Bains. Près d'elle marchait un jeune homme d'une trentaine d'années, vêtu de flanelle blanche, et dont le sourire annonçait le contentement intime. Un peu en arrière venaient deux dames, puis deux jeunes filles.

André Cazarel n'avait pas bougé. Ses yeux, agrandis, demeuraient fixés sur le couple avec une expression de démence.

— Vous avez vu ce monsieur ? fit négligemment Gaston du Bellay.

Claude avait reconnu le peintre. Elle balbutia :

— Oui...

— Ah !... je comprends...

Il eut un sourire douloureux et entraîna la jeune fille.

Quand ils eurent traversé la place de la Comédie, Gaston se retourna.

André Cazarel les regardait encore. Le visage du gentilhomme s'assombrit.

— Que diable vient-il faire ici ? lâcha-t-il.

— Je l'ignore.

— Serait-ce à cause de vous ?

— Certainement non.

— Et si cela était ?

Claude fronça les sourcils.

— Si cela était... eh bien... je saurais d'un mot lui faire comprendre qu'il ne doit plus nourrir aucune espérance.

Gaston se dérida.

— Je vous remercie, dit-il.

Ils entrèrent dans la villa de la rue Aguado, où les dames Le Priboran étaient priées à dîner ce soir-là.

Bien qu'elle s'efforçât de cacher son émotion, Claude sentait ses jambes se dérober, son cœur bondir à grands coups, ses regards se voiler de brume...

Le passé, tout le cher passé, venait de se dresser devant elle avec cet homme, qu'elle avait cru pouvoir oublier. Et il la reprenait.

Quoi qu'elle fit, elle ne secouerait jamais l'ineffaçable et redoutable emprise.

Ah !... pourquoi était-il rentré dans sa vie, à l'heure même où la guérison lui paraissait possible.

Eh quoi !... faudrait-il lutter encore, se débattre et souffrir ?

Souffrir... alors que Gaston, la veille même, avait reçu sa promesse... Pleurer en secret quand, à la face de tous, il lui faudrait rire...

Elle aurait voulu être seule avec ses pensées, seule et se recueillir, seule et prier, car en quels bras se réfugier à présent ?...

Mme Le Priboran de la Borderie, femme austère, ne comprendrait pas ce retour vers un passé qu'elle enveloppait de réprobation ; elle ne saurait que condamner cette naturelle émotion.

Et pourtant, plus que jamais peut-être, Claude avait besoin de sentir un cœur battre à l'unisson du sien, une âme se pencher sur le désarroi de son âme.

Elle songea : « Je voudrais être morte... »

Cependant, autour d'elle, papotaient ses cousines. Mme du Bellay discutait avec ardeur les mérites d'un violoncelliste auquel le public du casino avait réservé, au dernier concert, un accueil assez froid. Gaston glissait, de temps à autre, quelques observations, mais ce n'était que pour mieux dissimuler l'intérêt qu'il prenait aux moindres attitudes de Mlle Le Priboran.

Que Claude aimât ce jeune homme, à présent, il n'en doutait plus. Cette découverte lui causait une déception amère ; néanmoins, il ne se révoltait pas. Il plaignait Claude et regrettait, pour lui-même, ce réveil d'un sentiment qu'il s'était flatté d'éteindre.

Son orgueil de beau garçon en souffrait plus qu'il n'était disposé à en convenir, et cette blessure d'amour-propre tempérait, par certains côtés, une amertume aux sources plus nobles.

Pourquoi Claude lui préférerait-elle ce grand garçon, hagard et chevelu, dont la tenue était presque celle d'un rapin ?

Insondable mystère d'un cœur de femme.

Comment cet amour était-il né ?... Comment n'était-il pas mort ?... Comment, lui, Gaston du Bellay, ne l'avait-il pas tué ?

Un moment, il pensa abandonner la lutte, renoncer à cette main qui ne s'était que laissé prendre, puis il repoussa cette idée. Claude ne lui avait-elle pas promis de se défendre contre l'importun, en admettant qu'il eût l'audace de la relancer ? Il savait qu'elle tiendrait parole, quoi qu'il advint, qu'il pou-

vait compter sur la fermeté de sa conscience, sur la droiture absolue de son cœur.

Qu'était-il besoin même de lutter ?

Et, comme Claude, pale, l'interrogeait du regard, plein de confiance, Gaston lui sourit.

Il y avait ce soir-là grand gala au casino, un festival Saint-Saëns, à la mémoire du maître que Dieppe s'honorait de compter parmi ses enfants d'adoption. Des virtuoses de l'archet rehaussaient de leur présence l'éclat de cette fête grandiose.

Un silence religieux régnait dans la salle des concerts. Les familles du Bellay et le Priboran, arrivées un peu tard, n'avaient pu trouver que des places disséminées près de la porte.

Claude était venue là presque à contre-cœur. Elle se sentait isolée au milieu de cette foule, et son esprit était ailleurs. Elle revoyait le visage décomposé d'André Cazarel, ses grands yeux sombres, exaltés. Certes, il avait beaucoup changé depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur le quai de la gare pour la dernière fois.

Il avait donc souffert ?

Le négligé même de sa toilette révélait un désarroi profond, presque voisin de l'abandon.

Que signifiait ?

Pourquoi était-il venu à Dieppe ?...

Que ce fût pour elle, Claude n'en avait pas douté un instant.

Maintenant, elle avait presque peur.

Que voulait-il ?... Qu'espérait-il ?... Qu'allait-il faire ?... Que s'était-il passé ?

Autant de questions auxquelles elle ne savait que répondre...

Elle aurait voulu ne pas penser à tout cela et faisait effort pour chasser l'importune et chère image, mais elle était là, debout, hagarde...

Là, dans cette foule attentive... là, sur la scène, parmi les artistes chevelus ; là, dans les frises... là, dans un coin du ciel entrevu..

Elle était là, dans le cœur étreint de Claude de Le Priboran !

La chasser ?... allons donc !

Les violons pleuraient, les violoncelles avaient des gémissements humains, la harpe même modulait une plainte.

Ah ! cette musique !... oh ! pouvoir échapper à l'obsession, pouvoir pleurer soi-même à grands sanglots, étouffer dans son mouchoir le cri de son âme révoltée contre le destin qui s'acharne... décharger

son cœur du poids écrasant de la souffrance !...

Et cette symphonie déchirante qui semblait un écho lointain de ce muet désespoir !...

Claude sentit monter comme un levain d'amertume des profondeurs de son être.

Pourquoi avait-elle abdiqué sa part de bonheur ? pourquoi avait-elle cédé à l'entraînement d'un amour qu'elle ne partageait pas, qu'elle ne partagerait jamais, quoi qu'il advint ? Elle s'accusa de lâcheté. N'aurait-elle pas dû tenir tête à cette coalition qu'elle sentait organisée autour d'elle ?

Elle en voulait à sa mère de l'avoir amenée là ; elle s'en voulait d'avoir cédé. Elle reprochait à Gaston de l'avoir acculée au parjure, à ses cousines de s'être faites les complices d'une sorte de violence morale !...

Puis elle s'accusa d'injustice.

Gaston l'aimait... N'était-il pas naturel qu'il eût tout mis en œuvre pour triompher des résistances d'un pauvre cœur incertain ?...

Ne s'était-il pas montré indulgent, patient, fraternellement attentif ?

Mme Le Priboran avait fait son devoir... les demoiselles du Bellay n'avaient écouté que leur affection pour des jeunes gens qui semblaient nés pour s'entendre...

Où était le mal ?

Claude se représenta, un moment, la peine infinie qu'une défection de la dernière heure causerait aux chers êtres dont elle connaissait la tendresse.

Elle secoua sa tête brune.

Le sort en était jeté, elle ne se détournerait pas de son devoir ! Mieux valait qu'elle fût seule à souffrir.

Pendant, les violons continuaient de gémir, l'envolée éperdue des archets avait des résonnances jusque sur les cordes trop tendues de cette âme, où se heurtaient, s'enchevêtraient, tant de sentiments contraires, également puissants.

Claude n'y tint plus. Elle se leva, quitta furtivement sa place. Seule, Mme Le Priboran avait remarqué cette manœuvre.

D'un sourire, Claude rassura sa mère et se glissa hors la salle.

La nuit était tiède et parfumée. Le champ lumineux des étoiles resplendissait de majesté. La mer léchait le rivage à petits coups, et le bruit du ressac était à peine perceptible.

Claude, sombre, s'enfonça dans le jardin.

Elle s'efforçait de fuir cette musique qui la harcelait sans répit, la saturait de langueur, lui emplissait toute l'âme d'elle ne savait quelle morbide sensation.

Une ombre s'effaça devant Claude, mais elle ne la vit point. Elle s'enfonça davantage dans les allées désertes.

Les violons, là-bas, semblaient élever jusqu'à Dieu l'exaltation de leur prière...

Mlle Le Priboran se laissa tomber sur un banc, au sein d'un bosquet solitaire, et respira bruyamment.

La sérénité du ciel fut salutaire à son état.

Peut-être sentit-elle, à ce moment-là, devant l'immensité des mondes, la puérilité de nos luttes, la fragilité de nos bonheurs éphémères.

Qu'importait ceci ou cela ?...

Et pourtant... le chœur des violons s'était tu... Seul, un archet de rêve, dans une inexprimable envolée, traduisait l'appel désespéré d'une douleur extra-humaine.

Alors, Claude, la tête dans ses mains, se prit à pleurer.

Elle demeura là quelques minutes, dans un ravissement amer, avec une sensation de soulagement, presque de délivrance, trouvant à sa torture même un charme nouveau, une saveur précieuse et rare, comme en savent procurer certains poisons dont l'enivrement, exaltant les sens et l'imagination, conduit plus sûrement vers la mort...

Souffrir et pleurer !... cacher sa douleur sous les fleurs trompeuses d'un printemps avorté, soit !...

N'était-ce pas se garder encore la part des dieux ?

Lentement, Claude releva la tête.

Immobile, les bras croisés dans une attitude à la fois humble et déterminée, un homme se tenait devant elle. Elle ne put retenir un petit cri, voulut se lever, mais, d'un geste, l'indiscret la retint :

— Mademoiselle, rassurez-vous... vous me connaissez...

Elle balbutia :

— Que voulez-vous ?

— Se peut-il que vous le demandiez !

Elle fronça les sourcils, prit un visage sévère :

— Vous êtes d'une audace !...

— Oh ! mademoiselle... je sais... je comprends tout ce que peut avoir de choquant cette démarche. Peut-être n'aurais-je pas dû la faire... J'ai bien hésité... mais... quand il s'agit de toute une vie... et qu'il suffit d'un mot pour qu'elle soit à jamais heureuse ou misérable, est-ce qu'on s'arrête devant le frêle obstacle des conventions humaines ?

Claude ne sut que répondre. Cet homme la dominait de toute sa hauteur. Il reprit, plus doucement :

— Pardonnez-moi... si vous saviez combien j'ai souffert !

— Souffert ?... répéta-t-elle avec étonnement.

— Vous en doutez ? Regardez-moi.

Il fit un pas et montra sous la clarté blême de la lune son visage ravagé.

— Reconnaissez-vous celui dont la main tremblante retint un moment la vôtre, là-bas, sous les bouleaux du Bel ?

— Je doute de mes yeux, dit-elle, et plus encore de mes oreilles.

— Pourquoi ?

— Vous étiez, naguère, plus modeste.

— Je n'avais pas à défendre mon bonheur. Je le croyais proche.

— Vous l'avez fui.

— Moi ?... je l'ai fui ?... Je suis parti parce que je pensais que vous me méprisiez.

— Vous mépriser, monsieur, et pourquoi ?

— Le sais-je ?... Après ce qui s'était passé entre nous... après cette parole d'espérance, j'avais cru que vous aussi vous m'aimiez...

— Je vous aimais !

Il tressaillit, la regarda un moment sans parler, puis :

— Et pourtant mon messager revint tête basse...

— Votre messager ?

— Bombelles.

— Comment !... Bombelles ?... le Dr Bombelles... Il vint donc de votre part ?

— Oui ? et au nom de mon père.

— Ah !... fit Claude avec accablement, je comprends maintenant...

— Que comprenez-vous ?

— L'émotion de ma mère, cette crise...

— Mais... après... Mme Le Priboran de la Borderie ne vous apprit rien ?

— Rien.

— Elle nous déteste donc beaucoup ?

— Je sais que le nom de Cazarel suffit à l'assombrir.

— La raison de cette inimitié ?

— Je l'ignore.

— Je suis en droit de la connaître.

— Monsieur !... ma mère n'en doit répondre qu'à sa seule conscience.

— Vous avez raison... Je suis fou... mais vous, mademoiselle, vous pouviez peut-être...

— Trop tard.

Il se redressa comme aiguillonné.

— Trop tard !... Que voulez-vous dire ?

— Qu'il faut jeter sur le passé le voile de l'oubli.

— C'est impossible... impossible... non, non !... ce que l'on prétend n'est pas vrai.

— Et que prétend-on, s'il vous plaît ?

— Que vous êtes engagée.

— C'est exact.

Il pâlit, chancela sous le coup.

— Vous voyez bien, reprit Claude avec une émotion qui n'apparaissait que trop, vous n'avez plus rien à faire ici.

Il rugit :

— Plus rien à faire quand on m'arrache le cœur ?

— J'ai donné ma parole.

— Vous la reprendrez.

Elle eut un sourire douloureux.

— Comme si cela était possible !

— Oui... oui... cela se peut... je vous jure que cela se peut... puisque rien encore de définitif n'est accompli.

— Mais si, pourtant, je refuse ?

— Oh !... ne me torturez pas ainsi... c'est trop... ah ! si vous saviez !... je sens parfois ma raison qui chancelle... Il me semble que ma tête va éclater... Ayez pitié... mademoiselle !

Elle osa, à son tour, le regarder bien en face :

— Et si je ne vous aimais pas ?

— Mais vous m'aimez !... d'abord, vous venez de l'avouer... et puis... je le crois... j'en suis sûr !... d'autres me l'ont affirmé qui vous connaissent bien... et nous ont devinés.

— D'autres ?

— Lucienne de Bresles.

— Ah ! oui, fit-elle avec son sourire douloureux.

Elle se rappela soudain les termes de la lettre où s'épanchait le cœur de son amie :

« Il est revenu, notre gentil chevalier... Moi aussi, je suis heureuse... J'aime et je chante... Entends-tu l'écho de nos trilles... »

— Lucienne de Bresles, répéta Claude. J'ai toujours pensé qu'elle vous aimait.

— Et cependant, dit-il la voix changée, c'est elle qui m'envoie vers vous...

— Serait-il vrai ?

— Tenez !... je vais tout vous avouer... Mon père s'était aperçu de ce que vous dites... Blessé du refus cassant opposé par Mme Le Priboran à la demande qui lui était faite, il aurait souhaité que je cessasse de songer à vous...

— ...pour penser à Lucienne...

— C'est cela.

— Et vous lui obéîtes ?

— Je ne savais plus que penser... je désespérais de vous... je fis comme vous, je m'abandonnai. Mais Mlle de Bresles est une créature d'élite... Elle ne tarda pas à deviner l'état de mon cœur.

— Et elle vous rendit votre parole ?

— Non... elle fit mieux. Elle me donna le conseil de partir... de voler vers vous... de me dresser en face du mauvais destin qui nous guette.

Il laissa retomber ses bras le long de son corps :

— Alors, dit-il simplement, je suis venu.

Le violon solitaire s'était tu, et le chœur reprenait, avec une violence accrue, un motif large et pénétrant dont l'obsession tenait la foule sous un charme étrange et comme tyrannique.

Il semblait à Claude que c'était l'écho même de ses propres tourments qu'apportait le vent de la fatalité.

— Trop tard !

Il osa pourtant se rapprocher :

— Mademoiselle... je vous aime... Il n'est pas vrai que vous m'avez oublié... Il n'est pas vrai que vous vouliez ne plus vous souvenir de ce que disent nos cœurs... Je suis à vous comme le ressac est à la mer... Je reviens ! et vous me direz si je dois vivre ou mourir !

— Monsieur !... je vous en supplie... laissez-moi. Partez ! partez, s'il est vrai que vous m'aimez encore .. Ne sentez-vous donc pas combien je souffre de ce débat pénible... Je vous dis que je ne suis plus libre.

— Un mot encore.

— A quoi bon ?

— Un seul, et je m'en irai satisfait.

— Dites.

— M'aimez-vous encore ?

Claude ne répondit pas. Un long soupir gonfla sa poitrine. Elle posa sur André Cazarel un regard désespéré, puis, éclatant brusquement en sanglots, se cacha le visage dans les mains.

André, bouleversé, s'attarda un instant à la contempler.

— Merci, dit-il.

Puis il partit.

L'âme des violons achevait de mourir.

Un tonnerre d'applaudissements ébranlait le casino. Tristement, Claude rentra...

XXII

Le pacte.

— M. du Bellay est-il ici ?

— Non, monsieur, mais il ne saurait tarder à rentrer. Je crois qu'il est allé chez le coiffeur. Voulez-vous attendre ?

— Volontiers.

La domestique introduisit André Cazazel dans le salon.

— Si monsieur veut feuilleter les revues...

— Merci.

— Qui faudra-t-il annoncer ?

— Mon nom ne dirait rien, sans doute, à votre maître. Il s'agit d'une affaire personnelle et de la plus haute importance.

— Bien, monsieur, je le lui dirai.

André s'assit modestement dans un angle de la pièce et demeura pensif, son chapeau entre les mains.

Il comprenait parfaitement la gravité de sa démarche, sa singularité. Tout d'abord, il avait repoussé cette idée hasardeuse, comme une folie, puis, peu à peu, il en était arrivé à la considérer comme la seule chance de salut qui lui restait.

Claude l'aimait — ce sanglot en était l'éclatant aveu. Néanmoins, ayant donné sa parole, il était peu probable que cette jeune fille consentit à la reprendre.

Seul, Gaston du Bellay — dont il n'avait pas tardé à découvrir le nom, la qualité et l'adresse — pouvait la délier de sa promesse.

Ce qu'il avait entendu dire du cousin des dames Le Priboran lui faisait bien augurer de l'entretien.

André attendit près d'une heure, puis une clef grinça dans la serrure de la porte d'entrée. Il y eut, dans le vestibule, un dialogue rapide.

Gaston du Bellay parut.

Cazazel s'était levé.

A l'aspect de cet homme dont les traits étaient demeurés profondément gravés en sa mémoire, le gentilhomme ne put dissimuler un mouvement de surprise. Il se ressaisit pourtant et, d'un ton profondément poli :

— Vous désirez me voir, monsieur ?

— En effet... Je vous prie de m'excuser si je vous dérange.

— Pas du tout. Prenez donc la peine de vous asseoir. Puis-je vous demander votre nom ?

— André Cazarel.

— Le but de votre visite ?

— Nous touchons au point délicat.

— Raison de plus pour l'aborder de front.

— On m'a dit que vous étiez un homme d'honneur et un brave cœur...

— Monsieur... je vous en prie... trêve de compliments.

— C'est pourtant ce qui m'a décidé à tenter une démarche qui, à la vérité, va vous paraître pour le moins singulière.

— Ce préambule est prometteur.

— Il tiendra plus que vous n'en attendez.

Un silence de quelques secondes succéda à ces paroles.

Les deux hommes, ainsi que des adversaires qui s'apprêtent au combat, se considérèrent un moment.

Enfin, d'une voix rauque, André reprit :

— On m'a assuré que vous alliez épouser Mlle Le Priboran...

— Ma cousine... oui, monsieur.

— L'accord est fait entre vous ?

— Depuis peu, mais il est fait.

L'artiste se recueillit encore un instant, puis avec effort :

— C'est un grand malheur...

— Un malheur ? Ah çà, monsieur, m'expliquerez-vous ?

— J'aime Mlle Le Priboran.

— Ceci est, en effet, très fâcheux.

— Pour vous, oui, monsieur.

— Pour moi ?...

— Car j'en suis également aimé.

— Voilà qui serait plus grave... mais peut-être illusionnez-vous ?

— Mon Dieu, monsieur, si je le croyais, je ne serais pas venu chez vous.

— Qu'eussiez-vous fait ?

— Je me serais effacé.

— Est-il vrai ?

— Je vous le jure par ce que j'ai de plus sacré. Or, je suis sûr — pardonnez-moi ! — que cette union ne peut pas faire le bonheur de Mlle Le Priboran.

— Croyez-vous ?

— Non, monsieur, parce que son cœur m'appartient et qu'elle ne saurait oublier le don que je lui fis du mien... Il ne se peut pas que vous refusiez d'entendre la voix de la raison. Il ne se peut pas que, larron d'amour, vous emportiez comme une proie la compagne que Dieu même m'a destinée. Vous ne

feriez pas cela, ce serait pis qu'un crime ; et vous êtes un honnête homme !... Tenez, monsieur, écoutez encore... écoutez ce que dira cette jeune fille... Interrogez-la... Il ne se peut pas qu'elle mente... Vous l'aimez, dites-vous ?... Eh bien, vous ne pouvez que désirer son bonheur. Le véritable amour est fait de sacrifice... de générosité... de pardon... Et puis... vous ne voudriez pas vous pencher sur des yeux qui regarderaient sans cesse dans un lointain regretté... vous ne voudriez pas écouter les battements d'un cœur qui tressaillerait au souvenir d'un autre... vous ne voudriez pas traîner toute une vie le fardeau d'un remords.

Progressivement, André Cazarel avait haussé le ton. M. du Bellay le considérait avec plus d'étonnement que de réprobation.

— Monsieur... ce que vous m'apprenez là n'est pas sans me troubler profondément... Je réfléchirai... Je vous promets de n'écouter que ma seule conscience.

André se leva :

— Pardon encore, monsieur... Je vous ai, sans doute, causé quelque amertume ?... et pourtant je pute vous certifier que, ayant moi-même souffert, j'eusse souhaité vous épargner cette blessure... Le sort de deux êtres est entre vos mains... Il vous appartient de les plonger dans la géhenne ou de leur permettre de continuer ensemble la route de lumière.

— Je ferai ce que souhaitera Mlle Le Priboran.

— Merci, monsieur. Vous êtes bien tel que je comptais vous rencontrer... Eh bien, tenez ! je ne veux pas être avec vous en reste de générosité. Si Mlle Le Priboran n'est pas aussi fortement attachée au passé que je me suis plu à le croire, je m'inclinerai, sans colère et sans haine, devant son verdict. Je partirai, et jamais, jamais plus, vous entendez ?... vous ne me trouverez sur votre route... Est-ce assez ?

Peu à peu, la rancœur de Gaston du Bellay s'émoissait devant ce débordement de passion fraîche et de juvénile confiance.

— Je prends acte de vos bonnes paroles, dit-il, et vous remercie de vous être expliqué avec cette sincérité. Je verrai bientôt Mlle I Priboran.

Il se leva et tendit la main à son rival :

— Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous garde mon estime.

André Cazarel s'inclina :

— Comme je vous garde la mienne... Adieu, monsieur.

Gaston reconduisit le peintre jusqu'à la porte, puis, songeur, il rentra dans le salon.

Il n'avait pas attendu la visite d'André Cazarel pour se faire une opinion sur la nature des sentiments que Claude éprouvait pour lui. Leur conversation sous les murs d'Arques, les réticences, les hésitations de la jeune fille, révélaient assez clairement son état d'ame. Les liens qui l'unissaient à cet homme étaient trop puissants pour qu'ils pussent être rompus par le seul effort de la volonté.

M. du Bellay soupira. Il lui en coûtait, malgré tout, de renoncer à son rêve.... Et, pourtant, il en sentait la nécessité impérieuse, inéluctable.

Oui, André Cazarel avait raison : une union consacrée sous de tels auspices était impossible ; elle serait pire qu'un crime.

Son parti était pris : il rendrait à Claude sa parole...

Il se sentit, dès lors, en paix avec sa conscience.



Claude était rentrée au casino bouleversée.

Mme Le Priboran, qui commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée de sa fille, se disposait à partir à sa recherche ; elle remarqua aussitôt l'altération de ses traits.

- Tu es souffrante ?
- Pas précisément.
- La chaleur, peut-être ?
- Oui... je suis tout étourdie.
- Tu voudrais partir ?
- Volontiers.

Claude, en réalité, avait hâte de quitter cette foule, de rentrer dans sa chambre, afin de méditer à loisir sur cette rencontre, sur ses conséquences possibles.

Pour la première fois, elle eut quelque chose de caché pour sa mère. Elle ne dit pas un mot de la tentative d'André Cazarel, persuadée à l'avance de n'être pas comprise, certaine que Mme Le Priboran ne saurait que maudire l'importun dont le seul nom constituait une tare indélébile.

Elles s'échipsèrent discrètement, afin de ne pas obliger les du Bellay à les reconduire, et regagnèrent leur hôtel lentement.

De temps à autre, Claude s'arrêtait pour aspirer l'air frais de la nuit. Le vent léger qui venait du large calmait la fièvre de son cerveau. Volontiers, seule, elle fut demeurée, assise sur le galet, à regarder la mer ; mais Mme Le Priboran, inquiète, la pressait de rentrer.

Longtemps, ce soir-là, l'excellente femme s'attarda dans la chambre de sa fille. Désespérant la voir enfin se retirer, Claude dut feindre le sommeil.

Rassurée par ce calme apparent, Mme Le Pribo-ran battit en retraite sur la pointe des pieds.

Alors, dans l'ombre, Claude se redressa. Son cœur, atrocement surmené, bondissait dans sa poitrine; les veines de son cou, tendues comme des cordes, se gonflaient, emplissant ses oreilles d'un bourdonnement confus.

Tous les détails de cette soirée lui revenaient nettement à l'esprit. Elle revoyait André tragique, debout devant elle, les bras croisés, comme pour lui demander compte de sa défaillance.

Elle s'était attachée à montrer un visage impassible, à donner le change sur ses propres sentiments, à laisser croire à la maîtrise de son cœur, alors que jamais peut-être elle ne l'avait senti moins armé contre cet amour plus fort que sa volonté, vainqueur du temps et de l'espace, et dont rien ne pourrait contenir l'impétueux élan.

Maintenant, la détente s'opérait.

Claude n'était plus qu'une petite chose, fragile et douloureuse, qui ne savait que pleurer.

« Trop tard ! » avait-elle dit.

Trop tard... Elle en était persuadée et se rongait les poings de désespoir.

Gaston du Bellay, depuis vingt-quatre heures, avait sa promesse. Les deux familles se réjouissaient qu'enfin elle eût parlé. Pouvait-elle se récuser sans causer à des êtres qui lui étaient chers une irrémédiable blessure ?

A quoi maintenant se raccrocher?... vers qui tendre les bras?... sur quelle poitrine réfugier sa douleur ?

L'heure fatale avait sonné. Le destin s'accomplirait.

Elle étouffa un sanglot dans le creux de son oreiller.

Elle aimait... elle avait aimé dès le premier instant. Qu'y pouvait-elle ? Sait-on seulement pourquoi l'on aime ? Elle avait obéi à l'éternelle loi...

Elle évoqua, une fois encore, les étapes de cet amour, voué dès son enfance à l'holocauste.

Elle revit le frais visage d'André Cazarel et ses rougeurs subites, tandis que dans le bois de l'Épine il lui laissait admirer sa toile.

Est-ce bien le même qui, ce soir, s'était dressé dans l'ombre des lauriers-roses ?

Pour qu'il fût à ce point changé, il fallait donc qu'il eût réellement souffert ?

Et pourquoi tout cela ?

Claude sentait une immense pitié sourde de son cœur pour cet être infortuné qui n'avait pas craint de braver sa colère même pour l'arracher à l'emprise de la fatalité. Son amour se teintait de reconnaissance.

Que ne pouvait-elle aller vers lui pour le rassurer, le consoler, pour relever son courage défaillant ? Elle se fût penchée sur lui avec une tendresse sororale. Ils auraient mêlé leurs pleurs...

Mais cela n'était plus possible : elle était la fiancée de Gaston du Bellay.

Claude, après une nuit agitée, s'éveilla tard. Elle sauta à bas du lit, tira les rideaux, jeta sur la rue un long regard.

Elle avait rêvé d'André.

Le jeune homme se consumait de désespoir, s'abandonnait, délaissait son art, n'était plus qu'une épave humaine. Il dressait le poing vers elle, la maudissait, l'accusait de lâcheté, de trahison... s'en allait, échevelé, par des chemins impossibles... puis, sans qu'elle se rappelât à la suite de quel sinistre événement, elle le retrouvait inanimé sur le gazon, les bras en croix, le regard obstinément fixé sur un coin de ciel entrevu à travers des nuages.

Encore sous l'impression de ce cauchemar accablant, Claude Le Priboran s'habilla. De temps à autre, instinctivement, elle allait à la fenêtre, interrogeait la chaussée, avec le secret espoir d'apercevoir le fils du juge.

Elle ne prêta qu'une oreille distraite aux propos que tint, en déjeunant, Mme Le Priboran :

— Tu sais que nous rentrons cette semaine à Rauzeray. Gaston nous y rejoindra un peu plus tard avec sa mère et ses sœurs. Les fiançailles seront alors officielles, et tu pourras annoncer la bonne nouvelle à tes amies. J'en sais plus d'une qui t'enviera, car, en somme, tu fais là un beau, un très beau mariage... A tous les points de vue, cela est très bien... très bien. Les petites sont ravies ; Mme du Bellay aussi. Bref ! tout le monde est content. Que demander de mieux ? Il va falloir t'occuper des toilettes. Gaston voudrait savoir ce que tu souhaiterais comme bague... Un solitaire ? des entrelacs ?... des pierres de couleur ? Il te réserve une montre enrichie de diamants, un vieux bijou de famille, un souvenir historique, ma chère !

Claude songeait :

« Que fait-il à cette heure ?... Où est-il ? Pourquoi m'a-t-il quittée ainsi brusquement ? Quelles pensées l'agitaient ?... Pourquoi ce « merci » énigmatique ? Se reconnaît-il vaincu ?... au contraire, se prépare-t-il pour quelque lutte insensée ? »

Cette dernière perspective causait à Mlle Le Priboran une crainte mitigée d'inavouée espérance. Elle redoutait qu'il ne fit un éclat et souhaitait pourtant qu'il tentât quelque chose.

Quoi?... elle eût été bien embarrassée de le dire. Elle priaît Dieu de la prendre en sa grande pitié, d'aider André Cazarel, d'épargner Gaston, de permettre qu'un miracle les sauvât, tous, d'une catastrophe dont elle sentait l'imminence.

— Tu sais, dit la dame de Rauzeray, que nous déjeunons chez Laure ?

— Ah ! fit Claude, rappelée soudain à la réalité.

— Quoi ! tu l'avais oublié?... N'avez-vous pas projeté une promenade en mer... Je crois même que l'idée est de toi.

— Oui... je me souviens.

— Gaston ne sait que faire pour t'être agréable. Quel gentil garçon !

— Sans doute.

— J'ai l'intention de porter quelques fleurs à Laure. Dépêche-toi de mettre ton chapeau, nous irons les acheter ensemble, place Nationale.

— J'aurais voulu écrire quelques lettres, objecta la jeune fille. Pourquoi n'irais-tu pas seule ?

— Je reviendrai te prendre ici ?

— C'est cela.

— Soit. Je comprends qu'il te tarde de t'épancher...

— J'ai négligé Lucienne...

— Une si bonne amie !... C'est impardonnable... Allons ! tu as raison... répare cet oubli... dis-lui que je l'embrasse.

Mme Le Priboran se retira, et Claude, seule, se reprit à songer.

Ecrire à Lucienne, soit !... Depuis huit jours elle y pensait, se proposait de lui dire une foule de choses. A présent, elle ne savait plus quoi...

Elle prit pourtant la plume, mais demeura le regard perdu dans le vide, le menton dans la main, dans une totale impuissance.

A ce moment, quelqu'un frappa sur le panneau de la porte.

— Entrez, dit Claude, sans détourner la tête.

Gaston du Bellay parut. Il était pâle, mais son œil clair, le port décidé de sa tête, révélaient une résolution bien arrêtée. Il jeta son chapeau sur un fauteuil, puis :

— Vous êtes seule ?

— Comment !... c'est vous, Gaston !... Je ne m'attendais pas au plaisir de votre visite... maman non plus... Justement elle vient de sortir.

— Tant mieux, dit-il.

Stupéfaite, Claude leva les yeux sur son cousin.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'espérais pas vous rencontrer seule ici, mais que je suis ravi de l'occasion qui m'est

offerte d'avoir avec vous une explication décisive.

— Une explication ?

Elle comprit, au tremblement de la voix du jeune homme, qu'il s'était passé, depuis la veille, quelque chose de grave. Elle se raidit, montra un siège, puis, d'un ton qui s'efforçait d'être calme :

— Asseyez-vous donc.

Il obéit, mais demeura tête basse, la canne à la main, à suivre les contours d'une rosace sur le tapis. Enfin, se redressant brusquement :

— Je viens de voir André Cazarel.

Sous la rudesse du coup, Claude chancela :

— André Cazarel !...

— Oui... vous savez bien !... Il sort de chez moi.

— O mon Dieu !...

— Rassurez-vous, l'entretien a été correct, presque cordial.

Elle respira :

— Je ne le pouvais concevoir autrement.

— Vous avez aimé ce jeune homme ?

— Vous l'ai-je caché ?

— Non... et je ne puis que vous féliciter de votre belle franchise... J'avais espéré qu'il ne serait jamais plus question de... cet incident.

— Je sais, dit Claude, ce que je vous dois, et ce que je me dois à moi-même. Je vous ai donné ma parole.

— Et si je vous la rendais ?...

Claude, frémissante, se leva :

— C'est donc que vous n'auriez pas confiance en moi.

Il sourit tristement :

— Oh !... chère petite !... comment avez-vous pu croire, un seul instant, que je puisse avoir une si misérable pensée ! Je sais qu'au-dessus de tout vous placez l'honneur et que, dût votre cœur en être déchiré, vous n'auriez pas même un regard vers ce passé que vous vous efforçâtes, si noblement, mais si vainement, d'oublier... Il ne s'agit pas de cela... Je suis venu vous parler à cœur ouvert, parce que je vous aime et que je supporte mal l'idée que vous puissiez, à cause de moi, de ma folie, de mon égoïsme, n'être pas heureuse ! Je veux que vous le soyez !... et que vous le soyez par moi... à cause de moi... Vous pouvez me donner du bonheur encore... Claude... ne me refusez pas cette consolation.

Etonnée, la jeune fille considéra M. du Bellay.

— Mon ami... je suis perplexe... Tout ceci est si étrange, si compliqué.

— Non... tout ceci est simple, limpide... Puis-je espérer que vous allez, sans vous arrêter à aucune

considération, répondre à ma question avec une absolue franchise ?

— Oui... de cela vous pouvez être sûr.

— Aimez-vous encore André Cazarel ?

Claude ne répondit pas tout d'abord. Elle aurait voulu trouver une formule qui ménageât la sensibilité de cet être charmant, dont elle avait deviné déjà le généreux effacement.

— Votre silence même est un acquiescement, reprit Gaston... Eh bien, puisqu'il n'est pas trop tard, ne nous ménageons point, pour l'avenir, de stériles regrets. J'avais fait un rêve... je l'oublierai...

Il se tut tout à coup, se mordit les lèvres avec fureur.

— Gaston!... dit Claude profondément touchée, je ne veux pas de votre généreux sacrifice... Ce serait payer trop cher un bonheur auquel j'avais délibérément renoncé.

Il hocha la tête.

— Non, non!... Vous ne me convaincrez pas... Je ne puis croire qu'il ne demeure, au plus intime de votre être, une plaie saignante encore... Allons-nous, dans un assaut de générosité, nous détourner de la voie où la Providence semble vouloir nous engager ? A quoi aboutirait cette folie ? Demain ou plus tard, nous serions deux à la déplorer. S'il peut être une consolation à mon chagrin, je ne la trouverai que dans la certitude d'être allé jusqu'au bout de mon devoir... Claudel ne m'enlevez pas cette compensation.

— ...Bien minime...

— N'en croyez rien.

Elle leva ses beaux yeux humides sur son cousin, puis, les abaissant de nouveau :

— Vous êtes bon... vous m'aimez... J'aurais souhaité vous donner tout le bonheur que vous méritez...

— Vous le pouvez, je vous le répète... Laissez-moi assurer le vôtre... je n'en demande pas davantage.

Ebranlée, elle objecta pourtant :

— Mais... que diront de cela votre mère... vos sœurs ? Elles ne me pardonneront pas d'avoir ainsi piétiné votre cœur... Je ne saurais le leur reprocher... Il m'en coûterait de perdre leur affection.

— Ce scrupule est légitime, acquiesça Gaston ; il vous honore. J'ai pensé à ce que vous dites.

— Eh bien ?

— J'ai trouvé la solution... mais, peut-être, votre amour-propre en souffrira-t-il ?

— Oh ! s'il ne s'agit que de cela !

— Voici : je suis un être versatile... un vieux garçon invétéré... j'avais cru trouver le bonheur

dans le mariage... or... tout à coup je me prends à regretter le célibat, la liberté... et comme, au fond, vous ne tenez pas trop à ce mariage, et que vous êtes ma cousine, et que nous nous aimons assez pour ne pas nous gêner... je m'ouvre à vous de cette évolution... vous la comprenez... nous nous embrassons comme frère et sœur... et tout est dit...

— Vous avez une façon de présenter les choses !
— Ingénieuse, vous en conviendrez... Allons, c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Oui... j'accepte... Vous êtes bien l'être le plus exquis que je connaisse.

Il pensa : « Après M. Cazarel, » mais il eut l'élégance de taire cette vérité incontestable.

— ...Et jamais je ne pourrai m'acquitter de la dette de reconnaissance que je contracte envers vous aujourd'hui.

Si Claude eût moins aimé André Cazarel, peut-être, en cet instant, eût-elle éprouvé quelque remords, mais André Cazarel la possédait entièrement. Elle ne vit que la radieuse perspective de son amour enfin triomphant.

— Vous me pardonnez ? fit-elle timidement.

— De grand cœur.

Elle tendit la main à M. du Bellay.

— Merci encore.

Il porta cette petite main à ses lèvres, puis, sans ajouter un mot, il partit.

Claude, profondément émue, écouta mourir l'écho de son pas.

« Pauvre garçon !... » songea-t-elle.

Quand Mme Le Priboran rentra quelques instants plus tard, elle s'aperçut avec étonnement que sa fille avait pleuré ; mais, comme cette dernière s'efforçait de sourire, elle se garda bien de la questionner, de peur de réveiller en elle quelque vieux souvenir...

Elles s'en allèrent un peu avant midi, vers la mer ; puis elles se rendirent chez Mme du Bellay, et la journée s'écoula comme si rien ne s'était passé...

XXIII

L'accusation.

Cette bonne Mme Le Priboran n'était pas encore revenue de sa stupeur. Rentrée à Rauzeray depuis la veille, elle se demandait si elle ne vivait pas quelque fiction insensée.

Alors que, depuis quarante-huit heures seulement, les fiançailles de Claude et de Gaston semblaient décidées, ce dernier, brusquement, s'était récusé...

Oh! certes, en enveloppant ce mouvement de retraite de tous les ménagements possibles... Néanmoins, le fait brutal éclatait.

Et Claude ne s'était pas révoltée!... Elle avait accueilli cette mauvaise nouvelle avec sérénité... Elle chantait!

Mme Le Priboran l'entendait aller et venir d'un pas léger, dans sa chambre, en gazouillant.

Cette indifférence n'était-elle qu'affectation? Claude voulait-elle ainsi masquer son dépit, car, enfin, une jeune fille ne se voit pas « remerciée », même par un homme qu'elle n'aime pas, sans ressentir une certaine humiliation.

Mme du Bellay, indignée et confuse, n'avait pas caché à son fils combien elle réprouvait ce procédé inconvenant. Anne et Marcelle avaient joint, bien inutilement, leurs insistances à celles de leur mère. Gaston s'était obstiné dans sa déplorable aberration.

Et Claude avait gardé son sourire indulgent. Bien plus, elle avait approuvé hautement la décision de son cousin, qualifiée, par elle, de louable scrupule.

Bref, pas de propos aigres-doux, une inaltérable cordialité, une atmosphère de confiance, de mutuelle estime... On s'était embrassé!

En somme, puisque tout s'était bien passé et que Claude chantait, il n'y avait qu'à bénir la Providence qui n'avait pas permis que les choses allassent plus loin.

..

Tandis qu'ainsi songeait la dame de Rauzeray, Claude ouvrait des placards, des tiroirs, se réinstallait avec délices dans son milieu familial.

Elle avait bien été, un moment, attristée par la certitude d'avoir causé un gros chagrin à Gaston. Elle avait souffert de l'entendre accuser, alors que tous les torts étaient de son côté, puis la perspective de son bonheur futur avait dissipé ce nuage éphémère.

Elle chantait.

Elle n'avait pas revu André, mais Gaston l'avait rencontré, errant sur le môle. Ils avaient échangé quelques brèves paroles :

— Monsieur, je crois que vous pouvez désormais vous réjouir.

— Serait-il vrai?

— Je viens de reprendre ma parole... Les dames Le Priboran repartent ce soir pour Rauzeray... Adieu, monsieur...

Et Gaston s'était éloigné rapidement, laissant Cazarel interloqué, ne sachant s'il devait rire ou

pleurer, avec pourtant une envie folle de courir après ce jeune homme, de le presser dans ses bras, de lui demander pardon.

Mais, déjà, M. du Bellay s'était perdu dans la foule sur le boulevard maritime...

André avait repris le premier train pour Buchy.

Lui aussi venait de rentrer dans la maison attristée, où le juge déplorait l'obscur folie de ce fils au cœur trop sensible...

Souriante, Claude fit irruption dans le salon où nous avons vu rêver Mme Le Priboran. Elle se jeta dans les bras de sa mère :

— Ma chère petite maman, il faut que je t'avoue une chose grave... très grave... que je décharge mon cœur du poids qui l'opprime...

La dame de Rauzeray crut que sa fille faisait allusion aux événements qui venaient de se dérouler à Dieppe et soupira :

— Je comprends ton chagrin...

— Mais il ne s'agit pas du tout de mon chagrin... Au contraire... je suis heureuse... tout à fait heureuse... et, si j'ai parlé d'un poids, c'est qu'il m'en coûte d'avoir pour toi quelque chose de caché.

— Je ne comprends plus.

— Eh bien ! sache donc que c'est pour me faire plaisir, rien que pour cela, que Gaston a renoncé à ma main.

— Qu'entends-je ?

— La vérité. Tu sais combien j'ai hésité avant d'accueillir favorablement la demande de notre cousin ?

— Hélas !... peut-être est-ce à cause de cela qu'au dernier moment il s'est récusé !

— Pas du tout... Il s'est récusé parce qu'il est bon, chevaleresque, et qu'il m'aimait plus que lui-même. Il s'est récusé pour me permettre de suivre l'inclination naturelle de mon cœur.

— Alors... cette comédie ?...

— Arrangée entre nous...

— C'est mal, reprocha Mme Le Priboran, le sourcil froncé.

— Aurais-tu préféré qu'un éclat fût une cause de rupture entre nos deux familles ?

— Non, certes !

— Tu vois !... Il n'y avait pas d'autre moyen de sortir de l'impasse où nous nous étions engagés... Maman... sois gentille !... dis-moi que tu me pardonnes.

— Encore faudrait-il que je susse pourquoi... ou à cause de qui tu as fait cette vilaine chose... Je ne

suppose pas, je ne veux pas croire qu'il s'agisse de certain personnage...

Courageusement, Claude releva la tête :

— Je regrette, ma chère mère, de t'enlever une illusion. Je déplore que, pour une fois, mes sentiments ne soient pas en complète harmonie avec les tiens.

— Quoi! il s'agirait encore du fils de ce magistrat ?

— De lui-même...

Frémissante, la vieille dame se leva :

— Ah! c'est ainsi... Cazarel... André Cazarel!...

— Maman... je t'assure...

— Tais-toi!... Je te défends... je te défends expressément, tu entends? de revoir ce jeune homme!

— Oh!... c'est impossible!... je l'aime... et il m'aime...

— Tant pis!...

— Tu ne voudrais pas être cruelle à ce point.

— Je te dis qu'il ne peut y avoir rien de commun entre cette famille et la nôtre.

— Pourquoi?... Puisqu'il en est ainsi, dit Claude, dressée à son tour, j'ai bien le droit de savoir! Pour piétiner ainsi le cœur de deux êtres, il faut avoir vraiment de bien graves raisons.

— J'en ai... de très graves!

— Parle.

— Non... ne me demande pas cela... Je ne le puis... c'est impossible... c'est à peine si j'oserais confier cela à mon ombre.

— Maman... je t'en supplie... si tu m'aimes...

— Malheureuse! Comment peux-tu proférer de telles paroles!... Je n'ai que toi sur la terre... tu es toute ma joie... toute ma consolation... Eh bien, sache-le: plutôt que de voir un jour se réaliser cette union, j'aimerais mieux mourir.

En proie à une violente crise de larmes, Mme Le Priboran de la Borderie s'effondra

..

Les jeunes gens se revirent pourtant.

Claude lit part à son ami des résistances de sa mère. Ils passèrent ainsi des heures tristes à considérer les cendres de leur impossible bonheur.

L'espérance s'éloignait d'eux, la douleur était l'hôte de leur cœur. Ils s'aimaient.

Or, quand on s'aime, se laisse-t-on rebuter par le destin mauvais? Ils s'étaient promis de lutter, ils lutteraient.

Que faire en attendant?... patienter?... sans doute...

Ils patientèrent une semaine... puis deux...

Mme Le Priboran semblait avoir oublié le rêve de sa fille et redoublait d'affection, de prévenances, envers l'infortunée, dont elle ne pouvait ignorer le chagrin profond... Rien pourtant ne permettait d'espérer qu'elle se laissât un jour at'endrir.

Jamais un mot touchant les Cazarel, jamais une allusion au projet ébauché.

A la fin, Claude se révolta.

C'était trop souffrir !

Ils tinrent conseil.

André assura que son père, oubliant le mauvais accueil reçu à Rauzeray, était disposé à tenter une démarche. Certaine qu'il ne serait pas reçu, Claude ne voulut pas exposer le magistrat à essayer un nouvel affront. Ils convinrent que M. Roger Cazarel se contenterait d'écrire.

Et, en effet, le soir même, le magistrat fit porter à Rauzeray cette lettre pleine de dignité :

« Madame,

« Vous auriez souhaité peut-être que nos familles demeurassent à jamais étrangères.

« Pourquoi?... J'en suis encore à me le demander.

« Jadis ne furent-elles pas étroitement unies ?

« Est-ce pour cela que le destin, sous le masque radieux de l'amour, a voulu les rapprocher ?

« J'ignore — j'ai toujours en vain cherché — la cause de l'inimitié que vous m'avez vouée tout à coup — et que rien, certes, ne faisait prévoir.

« Je pensais que le temps se chargerait de la dissiper.

« Il n'en a rien été.

« Soit ! j'en accepte pour moi toutes les conséquences.

« Devant qui me blesse au plus intime de mon être, je m'incline avec respect.

« Traitez-moi donc toujours en ennemi, haissez-moi, mais ne faites pas, par caprice, le malheur de deux enfants.

« Que demandez-vous?... Que désirez-vous?... Que faut-il faire?...

« Vous ne pouvez pas détester mon fils... Vous ne le connaissez pas... Et je ne puis que le déplorer... Si vous saviez quelle bonne et loyale nature c'est...

« Voulez-vous que je m'efface?... que je renonce à mon fils?... Soit ! je suis prêt à vous l'abandonner ; mais ne vous montrez pas plus longtemps cruelle envers de pauvres amoureux qui ne demandent qu'à vous adorer.

« J'en appelle à votre cœur de mère.

« Croyez, Madame, à mon infini respect. »

« ROGER CAZAREL. »

Mme Le Priboran était seule lorsque ce message parvint au château. Elle le parcourut tout d'abord avec une hâte fébrile, le relut posément et demeura songeuse un long moment, puis, le froissant entre ses doigts tremblants, elle monta à sa chambre, s'y enferma et prit dans le tiroir secret d'un petit bureau Empire un objet qu'elle considéra avec une émotion extrême.

Ah!... cet homme ne comprendra donc jamais !
Très pâle, Mme Le Priboran prit une carte à son nom, y traça quelques mots, fit un petit paquet de l'objet mystérieux et redescendit au salon ; puis, sonnant Jacques :

— Veuillez porter ceci aux Bordereaux, chez le juge Cazarel!... Vous le lui remettrez en main propre.

— Et s'il n'est pas là ?

— Vous reviendrez.

— Faut-il attendre la réponse ?

— Non, il n'y en a pas.

Le domestique partit aussitôt.

M. Roger Cazarel venait de rentrer d'une promenade à cheval quand le domestique de Mme Le Priboran arriva aux Bordereaux. Le magistrat reconnut cet homme et l'accueillit aimablement. Il attendait une lettre et parut surpris de recevoir une petite boîte oblongue dont le contenu, mal assujéti, remuait entre les parois.

Et, comme Jacques esquissait un mouvement de retraite, il fit un geste pour le retenir.

— On ne vous a rien dit ?

— Non, monsieur, seulement qu'il n'y avait pas de réponse.

M. Cazarel s'inclina et rentra chez lui, fort intrigué.

Que pouvait bien signifier cette énigme ?

Pressé d'en avoir le mot, le juge rompit les cachets, souleva le couvercle de la petite boîte... et regarda un long moment sans comprendre.

« Ah çà!... que signifie?... que veut-elle dire?... est-ce une plaisanterie ? »

Puis, soudain, comme étourdi, il s'écroula sur un divan, arracha brutalement le col de sa chemise.

« Oh ! balbutia-t-il effaré, est-ce possible?... Quoi... elle aurait eu cette pensée... cette pensée affreuse?... Et c'est à cause de cela qu'autrefois elle m'aurait délaissé?... Et, vingt ans, je suis demeuré sous le coup de l'accusation muette de cette conscience abusée. C'est horrible ! »

Il ramassa la boîte que, dans sa stupeur, il avait laissé tomber à ses pieds et, d'une main qui tremblait encore, prit le menu objet dont la seule

vue l'avait plongé dans un si complet désarroi.

C'était la douille vide d'une cartouche Lefauchaux du calibre 12.

Une carte était roulée à l'intérieur.

Le magistrat la tira de cet étui improvisé, la lut, la relut, l'examina en tous sens, comme s'il eût hésité à en croire ses yeux.

Elle portait, gravés, le nom de Mme Le Priboran de la Borderie et cette mention manuscrite :

« 18 octobre 1898.

« Souvenez-vous du bois de Mornerive. »

M. le juge Cazarel froissa le bristol avec colère. Le rouge de la honte était sur son front.

« Oh ! mon Dieu !... avoir pensé cela !... avoir cru cette chose horrible !... »

Il se releva, frémissant d'indignation.

« Ah mais !... maintenant il faudra bien qu'elle m'entende ! »

Il passa dans l'antichambre, prit son chapeau et s'en alla à grands pas vers Rauzeray.

Ceux qui virent passer, ce jour-là, M. le juge Cazarel sur le chemin de Bosc-Roger se demandèrent ce que pouvait bien avoir cet homme, habituellement si pondéré, qui gesticulait comme un fou...

XXIV

Regards sur le passé.

En proie à son idée fixe, M. Cazarel, sans même qu'il s'en rendit compte, franchit la grille de Rauzeray.

Claude, qui, de sa fenêtre, le vit entrer, en éprouva une commotion si forte qu'elle pensa s'évanouir.

Que se passait-il ?...

Comment M. Cazarel père osait-il affronter Mme Le Priboran ?

Claude trembla pour son bonheur, elle trembla plus encore pour André.

Qu'avait-il fait ? Seul, un événement de la plus haute gravité avait pu déterminer le juge à forcer l'entrée d'une maison dont on l'avait ignominieusement chassé.

Un instant, Mlle Le Priboran eut la pensée qu'un accident était arrivé au fils de cet homme, ou que, dans l'incertitude où il se trouvait encore du lendemain espéré, il s'était livré à quelque extrémité.

La jeune fille aurait bien voulu savoir. Elle fut sur le point de descendre au salon où Mme Le Priboran, mal ingambe, passait une partie de ses journées, entre

sa table à ouvrage et ses revues, puis elle se ravisa, persuadée que sa présence ne pouvait qu'apporter un élément de trouble de plus entre les acteurs du drame intime que, d'instinct, elle sentait proche.

En proie à la plus extrême émotion, elle s'assit devant son bureau et s'efforça de ranger quelques papiers — mais son esprit était ailleurs, son esprit était tout entier possédé par cette préoccupation : André.

Cependant, M. Cazarel venait de gravir les degrés du perron, parlementait avec le domestique, tirait son portefeuille, tendait sa carte, prêtait l'oreille.

Il entendit nettement Mme Le Priboran laisser tomber cette phrase dédaigneuse :

— Je n'y suis pas pour ce monsieur.

Alors, M. le juge Cazarel franchit le seuil de la porte.

— Madame, dit-il d'un ton si impérieux que la dame de Rauzeray en demeura interdite et presque dominée ; madame, je le regrette... et je vous demande infiniment pardon, mais vous m'entendrez !

Et, comme Jacques, indigné d'une telle audace, se préparait à intervenir, Mme Le Priboran lui fit un signe impératif :

— Laissez-nous.

Puis, se tournant vers le fâcheux :

— Parlez, monsieur, puisqu'il paraît que je ne puis me dispenser de vous entendre.

Grave, sévère, le juge Cazarel considérait la châtelaine. Elle comprit au frémissement de ses lèvres, à la flamme de son regard, combien violentes étaient les passions qui l'agitaient à ce moment.

Il dit enfin :

— J'ai reçu votre envoi. Je suis venu... Ainsi donc, si j'ai bien compris, vous m'accusez ?... Vous m'accusez d'un crime odieux, du plus monstrueux des forfaits... Vous croyez que, pour hériter jadis de Pascal Aubertin, pour vous épouser, j'ai tué mon bienfaiteur... vous croyez cela !

— Oui, dit à son tour courageusement la dame de Rauzeray, je l'ai cru... je le crois encore.

— Mais, madame, s'il en est ainsi, pourquoi jadis n'avez-vous pas parlé ?... Pourquoi vous êtes-vous tue jusqu'à ce jour.

L'argument était péremptoire, la logique irréfutable, Mme Le Priboran demeura un long moment interdite.

— Allons, madame... parlez ! Vous n'avez pas le droit de vous taire. Pour laisser planer sur quelqu'un de pareils soupçons, il faut réellement de bien puissantes raisons.

— J'en ai.

— Donnez-les.

Sous le magnétisme du regard de cet homme, jadis aimé, Mme Le Priboran avait courbé la tête. Un rude combat se livrait en elle. Elle sentait faiblir son assurance initiale. Elle reprit pourtant :

— Les événements qui se déroulèrent dans la journée du 18 octobre 1898 sont restés si profondément gravés dans ma mémoire que je pourrais, aujourd'hui encore, n'en pas omettre un détail. Il avait plu une partie de la nuit précédente. Au petit matin, le temps s'était remis au beau. Un clair soleil d'automne riait dans le ciel et semblait inviter à la gaieté... et cependant je m'étais levée assez triste... Je vous aimais... vous veniez quotidiennement passer quelques heures à Rauzeray... or, ce jour-là, je savais que vous manqueriez à cette chère tradition. Vous m'aviez parlé d'un voyage à Rouen... d'un acte à signer chez un notaire... maître Defougy, si j'ai bonne mémoire... Le bleu du ciel se teintait pour moi de grisaille... Je vous aimais.

Sous l'empire de l'émotion, Mme Le Priboran s'arrêta quelques secondes. Tout ce passé, évoqué à la fois, éveillait en elle un écho profond.

— Ensuite, dit le juge, sans se départir de son calme imposant.

— Je passai dans ma chambre une partie de la matinée. Je me sentais moins seule d'être avec votre souvenir. J'essayai de me représenter vos faits et gestes... Je vous suivais par la pensée dans les rues de la ville-musée... Je marchais à vos côtés... Si grand est le miracle de l'amour ! Après le déjeuner, ne sachant que faire, incapable de me livrer à mes travaux habituels, je partis à travers la campagne... j'allai du côté de Bosc-Roger... je passai devant les Borderceaux... Il me semblait ainsi me rapprocher de vous... Folle que j'étais... Je ne sais plus par quel hasard ou quelle fantaisie ! — je me trouvai tout à coup au cœur même du bois de Mornerive... J'avais emporté un livre... un livre dont vous m'aviez recommandé la lecture... Je m'assis, en plein fourré, à quelques mètres seulement du rond-point du Rendez-vous... J'étais là depuis une heure environ, quand j'entendis craquer des feuilles mortes sous le pas lourd d'un homme. J'eus une seconde d'émotion, puis je me rassurai. Cet homme n'était autre que votre oncle Aubertin. Il tenait son fusil sous son bras droit et paraissait suivre quelque trace sur le sol encore frais. La prudence m'eût conseillé, évidemment, de révéler ma présence... Pourquoi n'en fis-je rien ? Je l'ignore... Peut-être simplement parce que, le chasseur me tournant le dos à présent, je pensais n'avoir rien à

redouter de ses coups. Néanmoins, je ne le perdais pas de vue, décidée à me montrer au cas où je jugerais utile cette précaution... Or, M. Pascal Aubertin, à l'affût, l'œil aux aguets, ne bougeait pas... Soudain, je vis s'écarter des branches... Un homme rampait sous le hallier... Il se rapprocha du vieillard, le coucha en joue et tira...

Ici, l'œil hagard, Mme Le Priboran fit une nouvelle pause.

— Ah!... fit le juge... je comprends!... cet homme...

— C'était vous.

— Malheureuse! rugit M. Cazarel... et c'est pour cela que vous avez brisé ma vie!

— Mais... selon vous, je me serais trompée?

— Dois-je m'en réjouir ou faut-il le déplorer?...

Ah! comment vous, qui prétendiez m'aimer alors, avez-vous pu avoir une pensée pareille!

— Cependant... mes yeux...

— Vous abusèrent, voilà tout!

— Ceci est facile à dire.

— Et peut encore, heureusement, être contrôlé.

— Maintenant?... et comment?

— Vous venez de me rappelez vous-même que, ce jour-là, j'allai à Rouen.

— Mais... vous n'y allâtes pas!

— C'est ce qui vous trompe... je m'y rendis... Je pris le train de huit heures quarante... Je passai chez l'armurier Hauveau, vous voyez, je précise!... Je fis une commande de cartouches, dont les livres de ce commerçant ont, sans doute, encore gardé la trace.

— Ah!... après tant d'années!

— A beau mentir qui vient de loin, n'est-ce pas? ainsi pensez-vous?... mais il reste, fort heureusement, cet acte notarié... Celui-là, du moins, n'est pas perdu. Nous le retrouverons quand nous voudrons, en les minutes de l'étude... Je rentrai de Rouen par le train qui quitte cette ville à six heures dix du soir... Il était près de sept heures et demie quand j'arrivai aux Bordereaux, et c'est moi qui, surpris de n'y point trouver mon oncle Aubertin, fis partir à sa recherche. Vous vous souvenez, sans doute, que les constatations judiciaires firent remonter la mort de ce pauvre homme à quatre heures et demie environ; or, à ce moment-là, j'étais chez le notaire, où ma présence, je vous le répète, peut être encore relevée. Ah! pour quoi n'avez-vous pas parlé?

— Pourquoi?... Souvent, en effet, je me le suis reproché... Je fus lâche... je ne sais à quels étranges scrupules j'obéis alors... pourquoi je gardai jalousement ce secret... Je vous aimais...

— Et vous avez fait le malheur de deux êtres, car il n'est pas possible, madame, que vous ayez oublié

les paroles que nous échangeâmes en la fraîcheur de nos vingt ans, sous les frondaisons de ce parc... Il n'est pas un bosquet qui n'ait gardé l'écho de nos serments.

— Taisez-vous ! supplia Mme Le Priboran en palissant.

Puis, avec un léger doute encore :

— Pourtant, j'ai bien vu cet homme se glisser... j'ai entendu la détonation, j'ai vu Pascal Aubertin s'effondrer... Je me suis enfuie comme une folle. Je ne sais plus comment je suis rentrée à Rauzeray. Je me demande comment je ne suis pas morte alors...

— Vous pensiez à moi, reprit tristement le juge Cazarel, vous y pensiez depuis le matin... Il s'est produit, sans doute, en votre esprit, un phénomène d'auto-suggestion.

— Cet homme, en tout cas, vous ressemblait.

— Vous vous souvenez des bruits qui coururent à la suite de ce triste événement... La justice fit une enquête.

— Et l'on conclut à un accident.

— Je n'admis pas cette version.

— Vraiment ?

— Je n'ai l'évidence même — ou ce que l'on me donna pour tel ; — moi aussi, je fis une enquête.

— Quelles furent vos déductions ?

— Que Pascal Aubertin avait bien été assassiné.

— Dans quel but ?

— Pour le dépouiller.

— De quoi ?

— De quatre mille francs qu'il portait sur lui et qui ne furent jamais retrouvés.

— Mais, alors... vous soupçonneriez quelqu'un.

— Oui, madame, j'ai soupçonné quelqu'un. J'aurais dû poursuivre la tache vengeresse, j'aurais dû m'attacher obstinément à la recherche de la vérité.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— A cause de vous, madame !

— De moi... Je ne comprends pas.

— L'état de fièvre et de désespoir où me jeta votre abandon m'enleva toute énergie, tout courage... Je n'eus plus qu'une pensée : fuir les lieux qui me rappelaient mon infortune, et plus de vingt ans s'écoulèrent sans que je me sentisse la force de les revoir.

— Mais encore... cette enquête...

— Vous voudriez savoir ce qu'elle me révéla ?

— J'avoue qu'il ne me déplairait pas de voir se dissiper complètement les ténèbres dont cette affaire demeure encore entourée à mes yeux.

M. le juge Cazarel se recueillit un moment, comme s'il eût interrogé sa conscience, puis, baissant la voix :

— Il faudrait que ceci restât secret entre nous.
 — Pourquoi?... la vérité, la justice, n'ont-elles pas intérêt à s'étaler au grand jour?
 — Oui, quand il s'agit de sauver un innocent ou de châtier un coupable.

— Eh bien?

— ... Le coupable — ou celui que je considérai comme tel — est mort voici quelques années déjà... mort écrasé par sa propre charrette, un soir de moisson... Dieu l'a jugé... Il n'est plus, mais il a laissé une famille... une famille nombreuse, honorable, qu'il serait odieux de plonger aujourd'hui dans l'abjection.

— C'était donc un habitant du pays?

— Oui... un fermier de mon oncle, Armand Cochebois... Peut-être l'avez-vous connu?

— Certes!... Mais... comment fûtes-vous amené à porter sur lui vos soupçons?

— Voici!... Cochebois devait deux années de fermage à mon oncle et promettait sans cesse de s'acquitter, sans faire le moindre effort dans ce sens... Au contraire, nous nous rendimes compte qu'il cherchait les moyens de se soustraire à ses obligations. Il vendait clandestinement des bestiaux, du mobilier rural et même des récoltes qui, au terme de son bail, eussent dû ne pas sortir de la ferme. Mon oncle était bon, généreux; déjà il avait fait à Cochebois d'importantes remises sans que les affaires de ce dernier s'améliorassent. Cochebois, mauvais travailleur, dépensait en bombances plus qu'il ne gagnait, aussi mon oncle Aubertin était bien décidé à mettre un terme à ce qu'il considérait, à bon droit, comme un délit. Mis en demeure de s'acquitter enfin, Cochebois promit une fois encore, fixa même une date, le 18 octobre.

« Oncle Aubertin ne comptait guère qu'il tiendrait parole; néanmoins, il dressa deux quittances, me les montra, ajoutant qu'il passerait dans l'après-midi, en chassant, chez son débiteur. Ce qu'il fit.

— Cochebois paya?

— Du moins, plus tard, le prétendit-il.

— Il lui fallut montrer ses quittances.

— Il les montra.

— Je ne vois pas en tout cela de solides éléments d'accusation.

— Attendez!... Ou Pascal Aubertin avait touché ses quatre mille francs, et il les portait sur lui... Quand on le ramena aux Bordereaux, on ne trouva, dans ses poches, que douze ou treize francs de menue monnaie. Donc quelqu'un lui avait pris cet argent.

— Pris... ou repris.

— Ou il n'avait rien touché...

— Et l'on eût dû retrouver les quittances ?

— C'est cela même. Or, elles étaient aux mains de Cochebois.

— Mais... qui prouve que cet homme, en réalité, n'avait rien versé ?

— C'est ici où mon enquête projette quelque lumière. Armand Cochebois avait des dettes criardes... Le matin même, à l'huissier de l'endroit, M. Calvé, il avait refusé de payer une traite en souffrance et avoué sa pénurie.

— De qui tenez-vous ces détails ?

— De l'huissier lui-même.

— Et vous laissez le crime impuni ? reprocha encore Mme le Priboran... Si vous aviez parlé à ce moment-là, nous ne nous serions pas séparés.

— Pouvais-je savoir ?... Jamais l'idée même que vous laissiez planer sur moi une telle accusation ne me vint par la suite... Je ne compris pas... Je compris seulement que vous m'abandonniez, et qu'il me faudrait souffrir et pleurer. Je partis donc.

— Sans revoir Cochebois ?

— Ah ! madame, dans l'état où j'étais alors, je vous assure que je ne pensais guère à ce misérable. J'avais d'autres préoccupations.

— Cependant... il ne vous vint pas à l'idée de faire quelque chose ?

— Non, madame, je vous le répète. J'aurais dû, à ce moment-là, sans doute, communiquer mes soupçons à la justice... mais... je souffrais... j'avais soif de paix, de recueillement... J'allai en Suisse... Je restai un an dans la montagne. Et puis, un doute subsistait en mon esprit... Si je m'étais trompé ?... Si, par je ne sais quel miracle, Armand Cochebois s'était bien réellement acquitté ?... Si j'allais être la cause d'une épouvantable erreur judiciaire. Je me sentais, moi-même, trop malheureux pour jeter dans la honte et la douleur toute une famille, car, si Armand Cochebois était indigne de pitié, sa femme était une sainte. Ils avaient cinq enfants. La honte rejaillirait sur eux, même si le père était innocent.

— Alors ?...

— Je m'en remis à la justice de Dieu. Les hommes ne sauraient longtemps échapper à celle-là. Armand Cochebois a expié. Paix à son âme.

M. le juge Cazarel soupira :

— Et nous fûmes, par surcroît, victimes innocentes de ce crime impuni.

Mme Le Priboran de la Borderie baissa la tête.

— Si j'avais su !...

Puis, tendant la main à l'ami d'autrefois :

— Monsieur... pardonnez-moi.

— Oh !... bien volontiers, madame. Je n'ai jamais eu

contre vous ni haine ni colère. Le souvenir des jours lointains où nous écoutâmes chanter nos cœurs a suffi pour éteindre en moi tout ressentiment... et si parfois j'ai senti, au tréfonds de mon être, un peu d'amertume, ce n'était, je vous le jure!... que de vous avoir perdue. Mais tout ceci est le passé. Nous nous sommes tourné le dos sur le chemin de la vie, nous avons eu chacun des devoirs, des affections... Le destin, pourtant, semblait vouloir faire éclore un printemps sur nos mornes automnes, et je me réjouissais de cet inattendu rapprochement. Je comptais que vous pardonneriez au père — je ne savais quoi — à cause de l'enfant... Je souffris de vous sentir si farouchement inflexible.

— Pardonnez-moi! répéta Mme Le Priboran. Je me fais horreur à moi-même.

— Madame... ne dites pas cela... Nous ne sommes pas ici pour dresser le bilan de nos fautes, de nos erreurs. J'étais venu seulement défendre mon honneur.

— Et maintenant ?..

— Il sortira de cet entretien ce que vous voudrez... Je n'ai cessé d'avoir foi en votre cœur.

— Merci, dit en rougissant Mme Le Priboran de la Borderie.

Elle sonna. Jacques parut. D'un regard oblique, il considéra le juge. S'attendant à quelque éclat, il se tenait prêt à toute extrémité. Il sembla très étonné de constater que les visages s'étaient détendus, que M. Cazarel même souriait. Il balbutia :

— Madame désire ?

— Mademoiselle est-elle sortie ?

— Je ne crois pas, Madame. Je l'ai aperçue, il y a peu d'instant, à la fenêtre de sa chambre.

— Dites-lui de descendre au salon.

— Bien, Madame.

Il s'en alla fort perplexe. L'inimitié de Mme Le Priboran pour les Cazarel était trop connue pour que la domesticité l'ignorât.

Que s'était-il donc passé entre ces personnages ?..

Jacques avait bien prêté l'oreille, mais, les lourdes tentures étouffant le son, il n'avait entendu qu'un bruit confus de voix.

L'étonnement de Claude ne fut pas moins grand, quand Jacques, d'une voix embarrassée, lui transmit l'invitation de sa maîtresse. Elle pensa tout d'abord que cet homme avait mal compris et lui fit répéter le message.

— Vous êtes bien sûr de ne pas vous tromper ? insista-t-elle encore.

- Absolument certain, Mademoiselle.
 - C'est bien. Je descends.
- Anxieuse, Claude suivit de près le domestique.
A quelle scène facheuse allait-elle assister ?

XXV

Où l'on s'embrasse.

Très pâle, Mlle Le Priboran poussa la porte.

— Ma mère... tu m'as fait demander ?

— Oui... pour une communication urgente.

Et, comme, étonnée, Claude considérait le juge, debout et frémissante, elle ajouta :

— Je ne sais si tu connais monsieur ?...

— De vue...

— Il s'agit de M. Roger Cazarel, notre voisin... le père d'un jeune homme qui... que... dont je crois que tu m'as parlé naguère...

De livide, Claude devint rouge :

— En effet...

— M. Roger est un ami de vieille date... Un malentendu facheux, et qui m'est uniquement imputable, nous a longtemps divisés... Fort heureusement, aujourd'hui, il n'en subsiste plus rien... mais j'ai beaucoup à me faire pardonner.

— Oh ! maman !

— M. Cazarel, tout récemment, m'a fait l'honneur de solliciter ta main pour son fils. J'ai refusé... Je déplore cette erreur. Si M. Cazarel ne m'en garde pas rancune, s'il lui plaît encore de maintenir cette demande, et qu'elle t'agrée, — car tu es la principale intéressée, — je lui ferai, à l'instant même, telle réponse que tu jugeras bonne.

Sous le coup de l'émotion, la jeune fille balbutia :

— Oh !... tu connais mon sentiment... il n'a pas varié.

— Eh bien, reprit la dame de Rauzeray en se tournant vers le magistrat, vous pourrez dire à monsieur votre fils que nous l'attendons.

A ce moment, Jacques entr'ouvrit la porte.

— Madame !... il y a quelqu'un...

— Cette fois... je n'y suis pour personne et j'espère que nul n'osera forcer la consigne.

— Quelqu'un qui cherche M. le juge Cazarel.

— Moi !... fit le magistrat stupéfait, que signifie ?...

Mesdames, vous permettez ?

— Sans doute, monsieur... Nous espérons que rien de facheux...

Mais, déjà, le juge s'était retiré.

Les dames de Rauzeray l'entendirent pousser une

exclamation de surprise. Il y eut un bref colloque et Roger Cazarel reparut ; puis, s'effaçant pour laisser passer un personnage invisible encore :

— Mon fils... André Cazarel !

André parut, cramoisi, les cheveux en broussaille, la poitrine haletante :

— Mesdames... pardonnez-moi... j'ai couru...

— Que s'est-il donc passé ?

— Je suis rentré aux Bordereaux peu après le départ de mon père.. J'ai su qu'il avait reçu un message du château et qu'il était parti aussitôt dans un état d'agitation extraordinaire... si extraordinaire qu'il n'a vu ni salué personne en chemin. J'ai pris peur... j'ai craint je ne sais quoi... je suis accouru... Je n'en crois, maintenant, ni mes yeux ni mes oreilles.

Il parut s'apercevoir seulement de l'incorrection de sa tenue et s'excusa :

— Mesdames... je suis confus... je ne pensais pas avoir l'honneur.

— Monsieur, dit un peu sentencieusement Mme LePriboran, nous sommes trop heureuses de vous voir arriver en cet instant solennel pour attacher la moindre importance à des choses futiles. Il paraît que ma fille vous est sympathique.

— C'est trop peu dire...

— Je puis vous assurer qu'elle partage vos sentiments... Ceci fut même la cause de notre premier dissentiment... mais... ne parlons pas du passé, tournons-nous vers l'avenir, puisque lui seul importe... J'espère, à force d'affection, effacer la tache noire que je fis naître à l'horizon de votre amour, j'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur d'une résistance dont la source est à présent tarie. Je me laissai abuser par des apparences, et, quand je pense à tout le mal qu'eût pu causer mon aveuglement, je reste confondue, et c'est à peine si j'ose partager votre joie.

André Cazarel, remis de sa première émotion, se rapprocha :

— Oh ! madame... je suis persuadé que vous n'avez pas fait autre chose que ce que vous considérez comme un devoir.

— Et c'est ma seule excuse.

— En pourrait-on trouver de meilleure ?

Toujours impassible en apparence, M. le juge Cazarel considérait les jeunes gens. Ses regards allaient de son fils, rayonnant sous le fard de la timidité, à Claude, en laquelle il retrouvait la femme qu'il avait aimée jadis d'un si complet amour et pour laquelle, si longtemps, il avait pleuré dans la géhenne des nuits d'insomnie. Toute l'amertume accumulée depuis vingt ans venait de se dissiper comme par

miracle; une émotion très douce, très pure, le pénétrait tout entier. Il touchait enfin la rançon de sa jeunesse sacrifiée. Le rêve reprenait corps. André recueillait le splendide héritage du passé. Lui, pauvre homme, n'était plus qu'un comparse, que le jouet disloqué du destin... et pourtant il pouvait être heureux encore... heureux dans ses enfants... heureux de la joie sainte qu'il n'avait pas connue... et qui serait la leur...

Il prit la main de Claude :

— Mademoiselle... vous permettez... Je suis à présent quelque chose comme un vieux papa... laissez-moi vous embrasser.

— Oh!... bien volontiers.

Un instant, il ferma les yeux, baisa la jeune fille au front, puis, la poussant doucement dans les bras de son fils :

— Allons... puisque Mme Le Priboran y consent.

Il recula ; ses yeux rencontrèrent ceux de Mme Le Priboran de la Borderie... ils se sourirent, mais les battements de leurs paupières traduisaient mieux leurs sentiments intimes. Dans le décor inchangé du salon, sous les rameaux du parc, dans les sentiers fleuris de jacinthes sauvages et des renoncules, deux ombres glissaient furtivement...

Ils s'étaient compris.

..

Ainsi Claude Le Priboran devint Mme André Cazarel. Heureux, ils allèrent habiter les Bordereaux que le juge leur abandonna.

Il leur arrivait parfois de songer avec mélancolie à Lucienne de Bresles, à Gaston du Bellay, qui s'étaient un peu sacrifiés pour qu'ils connussent la joie d'aimer.

Claude avait un plan... un plan qui, d'ailleurs, datait d'avant son mariage... Elle en fit part à son mari qui l'adopta d'enthousiasme.

Lui aussi avait à payer une dette de reconnaissance.

Ils n'eurent de cesse qu'ils se fussent acquittés.

Comment ? Allons, lecteurs, vous avez deviné !

Tout est bien qui finit bien, n'est-il pas vrai ?...

FIN

*Le prochain roman (n° 140) à paraître
dans la Collection " STELLA " :*

ACCUSÉE!

par

PIERRE GOURDON

PREMIÈRE PARTIE

I

Doit-il l'aimer?

— Encore!

— Encore... quoi?

C'était à demi-voix, mais d'un ton pointu, que Mlle Alice Pénabert, causant avec sa nièce Hélène, avait formulé cette exclamation. C'était d'une voix un peu rude, d'un ton mécontent et presque sévère que son neveu Emmanuel, posant sur la table le journal qu'il lisait, lui répondait par cette question.

La vieille fille rougit, prévoyant un orage, mais elle releva la tête, d'un geste énergique ressemblant à un défi.

— Je dis : « Encore! » déclara-t-elle, parce qu'Hélène ne me raconte que Mme de Chalindrey a encore renvoyé une domestique. C'est la troisième depuis six mois.

ACCUSÉE

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Oh ! cela m'est complètement indifférent. Je n'ai aucun souci des faits et gestes de cette pécore.

Ce fut Emmanuel qui rougit, cette fois. Un flot de sang envahit son visage osseux, aux traits fortement accentués, que, sous l'arc proéminent des sourcils, éclairaient des yeux d'un bleu pâle, que barrait une épaisse moustache blonde aux poils rudes, coupés court.

Il se leva. Sa haute taille, en harmonie avec ses épaules larges et ses membres forts, lui donna, près des deux femmes assises, l'apparence d'un colosse. Il marcha vers la vieille demoiselle qui, d'un geste d'effroi instinctif, recula un peu son fauteuil.

— Vous êtes plus que sévère, ma tante, dit-il d'une voix grave, légèrement altérée, comme celle d'un homme en qui gronde une colère, mais qui est assez maître de soi pour savoir la contenir.

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

— Oui, vous êtes plus que sévère, vous êtes injuste.

Sous ce reproche, Mlle Pénabert blêmit.

— Injuste ! s'écria-t-elle. Je suis injuste parce que je constate que nous avons une voisine qui ne s'entend avec personne !

— Qu'en savez-vous ?

— Mais, je te répète que, pour la troisième fois, en six mois, elle vient de congédier sans motif une servante.

— Je vous répète à mon tour que vous formulez là une accusation sans preuve.

— Comment, sans preuve ! je connais celle qu'elle renvoie. C'est une excellente fille, travailleuse, propre, honnête. Nous l'avons eue ici quelque temps pour aider à la cuisine et j'ai été enchantée de son service.

— Pardon, ma tante, objecta Hélène qui n'avait encore rien dit et qui, depuis le début de la discussion, regardait son frère avec des yeux exprimant une tendre affection.

A suivre.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames* :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 75; *Etranger*, 7 fr. 75.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Toies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 75; *Etranger*, 7 fr. 75.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie :: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 75; *Etranger*, 7 fr. 75.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 5 francs; *Etranger*, 5 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 75; *Etranger*, 8 fr. 75.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 75; *Etranger*, 8 fr. 75.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco poste*, 7 fr. 75; *Etranger*, 8 fr. 75.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco poste*, 7 fr. 75; *Etranger*, 8 fr. 75.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs -
franco poste, 53 francs; *Etranger*, 63 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)
à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

N° 139. ★ **Collection STELLA** ★ 15 Décembre 1925

Les Romans de
La Collection "STELLA"
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection "STELLA"
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS



TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 23 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

